This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

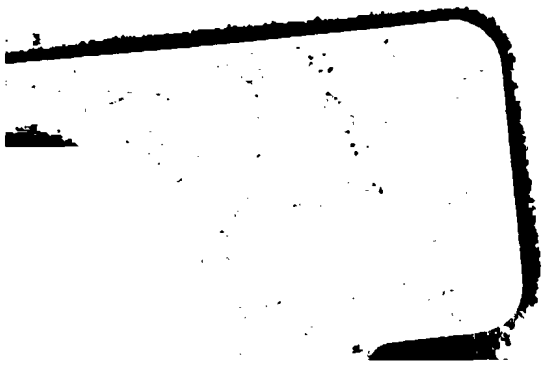
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THÉATRE

DE

REGNARD.

TOME TROISIEME.

THÉATRE

DE

REGNARD;

NOUVELLE EDITION,

Revue, exactement corrigée, & conforme à la repréſentation.

TOME TROISIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

LE
LÉGATAIRE
UNIVERSEL,
COMÉDIE,
EN VERS ET EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, Oncle d'Éraſte.
ÉRASTE, Amant d'Iſabelle.
Mad. ARGANTE, Mere d'Iſabelle.
ISABELLE, Fille de Mad. Argante.
LISETTE, Servante de Géronte.
CRISPIN, Valet d'Éraſte.
M. CLISTOREL, Apothicaire.
M. SCRUPULE, } Notaires.
M. GASPARD, }
UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, chez M. Géronte.

LE LÉGATAIRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

BON jour, Crispin, bon jour.

CRISPIN.

Bon jour, belle Lisette,
Mon Maître, toujours plein du soin qui l'inquiete,
M'envoie, à ton lever, zélé collatéral,
Savoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bon homme chargé de fluxions & d'années,
Lutte depuis long-tems contre les destinées,
Et pare de la mort le trait fatal en vain;

Il n'évitera pas celui du Médecin.
Il garde le dernier, & ce corps cacochyme
Eſt à ſon art fatal dévoué pour victime.
Nous prévoyons dans peu qu'un petit ou grand deuil
Étendra de ſon long Géronte en un cercueil.
Si mon maître pouvoit être fait légataire,
Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remede par moi lui vient d'être donné,
Tel que l'Apothicaire en avoit ordonné.
J'ai cru que ce ſeroit le dernier de ſa vie;
Il eſt tombé ſur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ſes bouillons de bouche, & des poſtérieurs,
Tu prends ſoin?

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs:
Auſſi, ſans me targuer d'une vaine ſcience,
J'entends ce métier-là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peſte, le beau talent! Tu te fais bien payer,
Je crois, de tous les ſoins qu'il te fait employer?

LISETTE.

Il ne me donne rien; mais j'ai, pour récompenſe,
Le droit de lui parler avec toute licence.
Je lui dis, à ſon nez, des mots aſſez piquans:
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'eſt le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie;
Je ne puis exprimer où va ſa vilenie.
Il trouve tous les jours, dans ſon fécond cerveau,
Quelque trait d'avarice admirable & nouveau.
Il a, pour Médecin, pris un Apothicaire

Pas plus haut que ma jambe, & de taille ſommaire,
Il croit qu'étant petit, il lui faut moins d'argent;
Et qu'attendu ſa taille, il n'en paiera pas tant.

CRISPIN.

S'il eſt court, il fera de très-longues parties.

LISETTE.

Mais dans ſon teſtament ſes graces départies
Doivent me racquitter de ſon avare humeur:
Ainſi je renouvelle avec ſoin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait ſon teſtament?

LISETTE.

Dans peu de tems, j'eſpere
Y voir coucher mon nom en riche caractere.

CRISPIN.

C'eſt très bien eſpérer: j'eſpere bien encor
Y voir auſſi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout beau, l'ami, tout beau! L'on diroit, à t'entendre,
Qu'à la ſucceſſion tu peux auſſi prétendre.
Déja ne ſont-ils pas aſſez de concurrens,
Sans s'aller mettre encor au rang des aſpirans?
Il a tant d'héritiers, le bon Seigneur Géronte,
Il en a tant & tant, que par fois j'en ai honte:
Des oncles, des neveux, des nieces, des couſins,
Des arriere-couſins remués des germains;
J'en comptai l'autre jour, en lignes paternelles,
Cent ſept mâles vivans; juge encor des femelles.

CRISPIN.

Oui! Mais mon maître aſpire à la plus groſſe part:

J'en pourrois bien auſſi tirer ma quote-part ;
Je ſuis un peu parent, & tiens à la famille.

LISETTE.

Toi ?

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit aſſez gentille,
Une Bretonne vive, & coquette ſur-tout,
Qu'Éraſte que je ſers trouvoit fort à ſon goût ;
Je crois, comme toujours il fut aimé des Dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes ;
Et de Monſieur Géronte il s'en faudroit bien peu
Que par-là je ne fuſſe un arriere-neveu.

LISETTE.

Oui-dà ; tu peux paſſer pour parent de campagne,
Ou pour neveu, ſuivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

Mais, raillerie à part, nous avons grand beſoin
Qu'à faire un teſtament Géronte prenne ſoin.
Si mon maître, *primò*, n'eſt nommé légataire,
Le reſte de ſes jours il fera maigre chere,
Secundò, quoiqu'il ſoit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ſes feux,
Et de le marier à ſa fille Iſabelle,
Veut qu'un bon teſtament, bien ſûr & bien fidele,
Faſſe ledit neveu légataire de tout.
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'eſt qu'Éraſte nous fait trois cents livres de rente,
Si nous réuſſiſſons au gré de ſon attente :
Ce don de notre hymen formera les liens.
Ainſi tant de raiſons ſont autant de moyens
Que j'emploie à prouver qu'il eſt très-néceſſaire
Que le ſuſdit neveu ſoit nommé légataire ;

Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au ſuſdit teſtament.

LISETTE.

Comment diable! Criſpin, tu plaides comme un ange!

CRISPIN.

Je le crois. Mon talent te paroît-il étrange?
J'ai brillé dans l'étude avec aſſez d'honneur,
Et l'on m'a vu trois ans clerc chez un Procureur.
Sa femme étoit jolie; &, dans quelques affaires,
Nous jugions à huis clos de petits commiſſaires.

LISETTE.

La boutique étoit bonne. Hé! pourquoi la quitter!

CRISPIN.

L'époux un peu jaloux m'en a fait déſerter.
Un Procureur n'eſt pas un homme fort traitable.
Sur ſa femme il m'a fait des chicannes de diable,
J'ai bataillé, ma foi, deux ans ſans en ſortir;
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.

SCENE II.

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

MAIS mon maître paroît.

ÉRASTE.

Ah! te voilà! Liſette!
Guéris-moi, ſi tu peux, du ſoin qui m'inquiete.
Hé bien! mon oncle eſt-il en état d'être vu?

LISETTE.

Ah ! Monſieur, depuis hier il eſt encor déchu ;
J'ai cru que cette nuit étoit ſa nuit derniere,
Et que je fermerois, pour jamais, ſa paupiere.
Les lettres de répit qu'il prend contre la mort
Ne lui ſerviront guere, ou je me trompe fort.

ÉRASTE.

Ah Ciel ! que dis-tu là ?

LISETTE.

C'eſt la vérité pure.

ÉRASTE.

Quel que ſoit mon eſpoir, je ſens que la nature
Excite dans mon cœur de triſtes ſentimens.

CRISPIN.

Je ſentis autrefois les mêmes mouvemens,
Quand ma femme paſſa les rives du Cocyte,
Pour aller en bateau rendre aux défunts viſite.
J'en avois dans le cœur un plaiſir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas ;
Cependant la nature, excitant la triſteſſe,
Faiſoit quelque conflit avecque l'allégreſſe ;
Qui, par certains reſſorts & mêlanges confus,
Combattoient tour-à-tour, & prenoient le deſſus ;
En ſorte que l'eſpoir... la douleur légitime...
L'amour..... On ſent cela bien mieux qu'on ne l'exprime.
Mais ce que je puis dire, en vous accuſant vrai,
C'eſt que, tout à la fois, j'étois & triſte & gai.

ÉRASTE.

Je reſſens pour mon oncle une amitié ſincere ;
Je donne dans ſon ſens en tout pour lui complaire ;

Quoi qu'il diſe ou qu'il faſſe, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toujours raiſon.

LISETTE.

Il faut que le vieillard ſoit mal dans ſes affaires ;
Puiſqu'il m'a commandé d'aller chez deux Notaires.

CRISPIN.

Deux Notaires, hélas ! cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'eſt pour inſtrumenter avecque plus d'honneur.

ÉRASTE.

Hé ! dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je, ſans me flater, former quelque eſpérance ?

LISETTE.

Elle eſt très-bien fondée ; &, depuis quelques jours,
Avec Madame Argante il tient certains diſcours
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage :
Je n'ai de leur deſſein rien appris davantage.
Votre maîtreſſe eſt miſe auſſi dans l'entretien.
Pour moi, je crois qu'il veut vous laiſſer tout ſon bien,
Et vous faire épouſer Iſabelle.

ÉRASTE.

Ah ! Liſette,
Que tu flates mes ſens ! que ma joie eſt parfaite !
Ce n'eſt point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui,
Un Dieu beaucoup plus fort & plus puiſſant que lui,
L'Amour, parle en mon cœur. la charmante Iſabelle
Eſt de tous mes deſirs une cauſe plus belle,
Et pour le teſtament me fait faire des vœux...

LISETTE.

L'Amour & l'Intérêt ſeront contens tous deux.
Seroit-il juſte auſſi qu'un ſi bel héritage

De cent cohéritiers devînt le ſot partage ?
Verrois-je d'un œil ſec déchirer par lambeaux
Par tant de campagnards, de pieds-plats, de nigauds,
Une ſucceſſion qui doit, par parentheſe,
Vous rendre un jour heureux, & nous mettre à notre aiſe.
Car vous ſavez, Monſieur...

ÉRASTE.

Va, tranquilliſe-toi ;
Ce que j'ai dit, eſt dit ; repoſe-toi ſur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il ſe propoſe,
Sans trop vanter mes ſoins, j'en ſuis un peu la cauſe ;
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux
Plus doux, plus complaiſans, ni plus reſpectueux,
Non par l'eſpoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel & délicat & tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connoît bien votre cœur ?
Vous ne ſauriez, ma foi, trop payer ſon ardeur.
Je dois, dans peu de tems, contracter avec elle ;
Regardez-là, Monſieur ; elle eſt & jeune & belle :
N'allez pas en uſer comme de l'autre, non !

LISETTE.

Monſieur Géronte vient, il faut changer de ton.
Je n'ai point eu le tems d'aller chez les Notaires.
Toi, qui m'as trop long-tems parlé de tes affaires.
Va vîte, cours, dis-leur qu'ils ſoient prêts au beſoin
L'un s'appelle Gaſpard, & demeure à ce coin ;
Et l'autre un peu plus bas, & ſe nomme Scrupule

CRISPIN.

Voilà pour un Notaire un nom bien ridicule.

SCENE III.

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE.

AH! bon jour, mon neveu!

ÉRASTE.

Je ſuis, en vérité,
Charmé de vous revoir en meilleure ſanté;
De grace; aſſeyez-vous.

LE LAQUAIS *apporte une chaiſe.*

ÉRASTE.

Ote donc cette chaiſe;
Mon oncle, en ce fauteuil ſera plus à ſon aiſe.

LE LAQUAIS *ôte la chaiſe, & apporte un fauteuil, & ſort.*

GÉRONTE.

J'ai, cette nuit, été ſecoué comme il faut:
Et je viens d'eſſuyer un dangereux aſſaut:
Un pareil, à coup ſûr, emporteroit la place.

SCENE IV.

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

ÉRASTE.

Vous voilà beaucoup mieux ; & le Ciel, par
sa grace,
Pour vos jours en péril nous permet d'eſpérer.
Il faut préſentement ſonger à réparer
Les déſordres qu'a pu cauſer la maladie,
Vous faire déſormais un régime de vie,
Prendre de bons bouillons, de ſûrs confortatifs,
Nettoyer l'eſtomac par de bons purgatifs,
Enfin ne vous laiſſer manquer de nulles choſes.

GÉRONTE.

Oui, j'aimerois aſſez ce que tu me propoſes ;
Mais il faut tant d'argent pour ſe faire ſoigner,
Que, puiſqu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.
Ces porteurs de ſeringues ont pris des airs ſi rogues !...
Ce n'eſt qu'au poids de l'or qu'on achete leurs dro-
gues.
Qui pourroit s'en paſſer, & mourir tout d'un coup,
De ſon vivant, ſans doute, épargneroit beaucoup.

ÉRASTE.

Oui, vous avez raiſon ; c'eſt une tyrannie :
Mais je ferai les frais de votre maladie.
La ſanté dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon ſens n'y doit ménager rien.

De

De vos maux négligés vous guérirez ſans doute.
Tâchons à réparer les forces, quoi qu'il coûte.

GÉRONTE.

C'eſt tout argent perdu dans cette occaſion,
La maiſon ne vaut pas la réparation.
Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires.
As-tu dit qu'on allât me chercher deux Notaires?

LISETTE.

Oui, Monſieur, & dans peu vous les verrez ici.

GÉRONTE.

Et dans peu vous ſaurez mes ſentimens auſſi;
Je veux en bon parent vous les faire connoître.

ÉRASTE.

Je me doute à-peu-près de ce que ce peut être.

GÉRONTE.

J'ai des collatéraux...

LISETTE.

Oui vraiment, & beaucoup.

GÉRONTE.

Qui, d'un regard avide, & d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur dévorent par avance
Une ſucceſſion qui fait leur eſpérance.

ÉRASTE.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plaît,
Avec de tels parens.

GÉRONTE.

Je ſais ce qu'il en eſt.

ÉRASTE.

Votre ſanté me touche, & me plaît davantage
Que tout l'or qui pourroit me tomber en partage.

GÉRONTE.

J'en ſuis perſuadé. Je voudrois me venger
D'un vain tas d'héritiers & les faire enrager.
Choiſir une perſonne honnête & qui me plaiſe,
Pour lui laiſſer mon bien & la mettre à ſon aiſe.

ÉRASTE.

Vous devez là-deſſus ſuivre votre deſir.

LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaiſir.
Que de voir d'héritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, & la mine allongée,
Lire un long teſtament où, pâles, étonnés,
On leur laiſſe un bon ſoir avec un pied de nez:
Pour voir au naturel leur triſteſſe profonde,
Je reviendrois, je crois, exprès de l'autre monde.

GÉRONTE.

Quoique déja je ſois atteint & convaincu,
Par les maux que je ſens, d'avoir long-tems vécu;
Quoiqu'un ſable brûlant cauſe ma néphrétique,
Que j'endure les maux d'une âcre ſciatique,
Qui, malgré le bâton que je porte en tout lieu,
Fait ſouvent qu'en marchant je diſſimule un peu,
Je ſuis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je vois bien des gens ſe tromper à ma mine.

LISETTE.

Il eſt de certains jours de barbe, où, ſur ma foi,
Vous ne paroiſſez pas plus malade que moi.

GÉRONTE.

Eſt-il vrai?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille,

GÉRONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.
Je veux pourtant ſonger à mettre ordre à mon bien,
Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connois & tu vois par fois Madame Argante ?

ÉRASTE.

Oui : dans ſes procédés elle eſt toute charmante.

GÉRONTE.

Et ſa fille Iſabelle, euh ! la connois-tu ?

ÉRASTE.

Fort.
C'eſt une fille ſage, & qui charme d'abord.

GÉRONTE.

Tu conviens que le Ciel a verſé dans ſon ame
Les qualités qu'on doit chercher en une femme ?

ÉRASTE.

Je ne vois point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GÉRONTE.

Je m'en vais l'épouſer.

ÉRASTE.

Vous, mon oncle ?

GÉRONTE.

Moi-même.

ÉRASTE.

J'en ai, je vous l'avoue, une allégreſſe extrême.

LISETTE.

Miſéricorde ! Hélas ! Ah ! Ciel, aſſiſtez nous.
De quelle malheureuſe allez-vous être époux ?

GÉRONTE.

D'Iſabelle, en ce jour ; &, par ce mariage,
Je lui donne, à ma mort, tout mon bien en partage.

ÉRASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, & j'en ſuis très-content;
Je voudrois, comme vous, en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi! vous, vieux & caſſé, fiévreux, épileptique,
Paralytique, étique, aſthmatique, hydropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un ſaut de la noce au tombeau!

GÉRONTE.

Je ſais ce qu'il me faut: apprenez, je vous prie,
Que même ma ſanté veut que je me marie.
Je prends une compagne, & de qui tous les jours
Je pourrai, dans mes maux, tirer de grands ſecours.
Que me ſert il d'avoir une avide cohorte
D'héritiers qui toujours veille & dort à ma porte;
De gens qui, furetant les clefs du coffre-fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort?
Une femme, au contraire, à ſon devoir fidelle,
Par des ſoins conjugaux me marquera ſon zele;
Et de ſon chaſte amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos & ſans bruit.

ÉRASTE.

Mon oncle parle juſte, & ne ſauroit mieux faire
Que de ſe ménager un ſecours néceſſaire:
Une femme économe & pleine de raiſon,
Prendra ſeule le ſoin de toute la maiſon.

GÉRONTE, *l'embraſſant.*

Ah! le joli garçon! Aurois-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire ainſi qu'on lui voit prendre?

ÉRASTE.

Votre bien ſeul m'eſt cher.

GÉRONTE.

Va, tu n'y perdras rien;
Quoi qu'il puiſſe arriver, je te ferai du bien;
Et tu ne ſeras pas fruſtré de ton attente.

SCENE V.

UN LAQUAIS, GÉRONTE, ERASTE, LISETTE.

GÉRONTE.

MAIS quelqu'un vient ici.

UN LAQUAIS.

Monſieur, Madame Argante
Et ſa fille ſont-là.

ÉRASTE.

Je vais les amener.

(*Il ſort.*)

De cent cohéritiers devînt le ſot partage ?
Verrois-je d'un œil ſec déchirer par lambeaux
Par tant de campagnards, de pieds-plats, de nigauds,
Une ſucceſſion qui doît, par parentheſe,
Vous rendre un jour heureux, & nous mettre à notre aiſe.
Car vous ſavez, Monſieur...

ÉRASTE.

Va, tranquilliſe-toi;
Ce que j'ai dit, eſt dit; repoſe-toi ſur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il ſe propoſe,
Sans trop vanter mes ſoins, j'en ſuis un peu la cauſe;
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux
Plus doux, plus complaiſans, ni plus reſpectueux,
Non par l'eſpoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel & délicat & tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connoît bien votre cœur ?
Vous ne ſauriez, ma foi, trop payer ſon ardeur.
Je dois, dans peu de tems, contracter avec elle;
Regardez-là, Monſieur; elle eſt & jeune & belle:
N'allez pas en uſer comme de l'autre, non !

LISETTE.

Monſieur Géronte vient, il faut changer de ton.
Je n'ai point eu le tems d'aller chez les Notaires.
Toi, qui m'as trop long-tems parlé de tes affaires,
Va vîte, cours, dis-leur qu'ils ſoient prêts au beſoin.
L'un s'appelle Gaſpard, & demeure à ce coin;
Et l'autre un peu plus bas, & ſe nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà pour un Notaire un nom bien ridicule.

SCENE III.

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE.

AH! bon jour, mon neveu!

ÉRASTE.

Je ſuis, en vérité,
Charmé de vous revoir en meilleure ſanté;
De grace; aſſeyez-vous.

LE LAQUAIS *apporte une chaiſe.*

ÉRASTE.

Ote donc cette chaiſe;
Mon oncle, en ce fauteuil ſera plus à ſon aiſe.

LE LAQUAIS *ôte la chaiſe, & apporte un fauteuil, & ſort.*

GÉRONTE.

J'ai, cette nuit, été ſecoué comme il faut:
Et je viens d'eſſuyer un dangereux aſſaut:
Un pareil, à coup ſûr, emporteroit la place.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera conſentir ;
Mais peut-être, Monſieur, par cette loi ſévere,
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il eſpere.
Je ſais ce que je ſuis, & le peu que je vaux,
Pour être, comme il dit, un remede à ſes maux ;
Il ſe trompe bien fort, s'il prétend ſur ma mine,
Devoir trouver en moi toute la Médecine,
Je connois bien mes yeux ; ils ne feront jamais
Une ſi belle cure & de ſi grands effets.

ÉRASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rends plus de juſtice.

GÉRONTE.

Au feu que je reſſens ſi l'amour eſt propice,
Avant qu'il ſoit neuf mois, ſans trop me ſignaler,
Tous mes collatéraux auront à qui parler :
Dans le monde on ſaura, dans peu, de mes nouvelles.

LISETTE, *à part.*

Ah ! par ma foi, je crois qu'il en fera de belles.
(*Haut.*)
Si le diable vous tente & vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier,
Je m'en rapporte à vous : Madame eſt vive & belle ;
Il lui faut un époux qui ſoit auſſi vif qu'elle,
Bien fait, & de bon air, qui n'ait pas vingt cinq ans ;
Vous, vous êtes majeur, & depuis très-long tems.
A votre âge, doit-on parler de mariages ?
Employez le Notaire à de meilleurs uſages :
C'eſt un bon teſtament, un teſtament, morbleu,
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu

De tendreſſe, d'amour, de deſir, de ménage,
De femme, de contrats, d'enfans, de mariage.
J'ai parlé, je me tais.

GÉRONTE.

Vraiment, c'eſt fort bien fait :
Qui vous a donc ſi bien affilé le caquet ?

LISETTE.

La raiſon.

GÉRONTE, *à Mad. Argante & à Iſabelle.*

De ſes airs ne ſoyez point bleſſées,
Elle me dit par fois librement ſes penſées :
Je le ſouffre en faveur de quelques bons talens.

LISETTE.

Je ne ſais ce que c'eſt que de flater les gens.

ERASTE.

Vous avez très-grand tort de parler de la ſorte ;
Je voudrois me porter comme Monſieur ſe porte.
Il veut ſe marier ; & n'a-t-il pas raiſon
D'avoir un héritier, s'il peut, de ſa façon ?
Quoi ! refuſera-t-il une aimable perſonne
Que ſon heureux deſtin lui réſerve & lui donne ?
Ah ! le Ciel m'eſt témoin ſi je voudrois jamais
De ſort plus glorieux pour combler mes ſouhaits !

ISABELLE.

Vous me conſeillez donc de conclure l'affaire ?

ÉRASTE.

Je crois qu'en vérité vous ne ſauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conſeils amoureux & vos rares avis,
Puiſque vous le voulez, Monſieur, ſeront ſuivis.

Mad. ARGANTE.

Ma fille fait toujours obéir quand j'ordonne.

Oui, je vous ſoutiens, moi, qu'une jeune perſonne,
Malgré ſa répugnance & l'orgueil de ſes ſens,
Doit ſuivre aveuglément le choix de ſes parens;
Et mon oncle, après tout, n'a pas un ſi grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage;
Et ſoixante & huit ans, eſt-ce un ſi grand déclin,
Pour...

GÉRONTE.

Je ne les aurai qu'à la Saint-Jean prochain.

LISETTE.

Il a ſouffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne ſont, par bonheur, que deux paralyſies;
Et tous les Médecins qui connoiſſent ſes maux,
Ont juré Galien, qu'à ſon retour des eaux,
Il n'auroit ſûrement ni goutte ſciatique,
Ni gravelles, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GÉRONTE.

Ils m'ont même aſſuré que, dans fort peu de tems,
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans.

LISETTE.

Je ne ſuis Médecin non plus qu'Apothicaire,
Et je jugerois, moi, cependant du contraire.

GÉRONTE, *bas à Liſette.*

Liſette, le remede agit à certain point....

LISETTE.

En duſſiez-vous crever, ne le témoignez point.

ERASTE.

Mon oncle, qu'avez-vous? vous changez de viſage?

GÉRONTE.

Mon neveu, je n'y puis réſiſter davantage.

Ah ! ah !... Madame, il faut que je vous diſe adieu :
Certain devoir preſſant m'appelle en certain lieu.

Mad. ARGANTE.

De peur d'incommoder, nous vous cédons la place.

GÉRONTE.

Éraſte conduis-les. Excuſez-moi de grace,
Si je ne puis reſter plus long-tems avec vous.

(*Il s'en va avec ſon Laquais.*)

SCENE VIII.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Iſabelle.*

MADAME, vous voyez le pouvoir de vos coups :
Un ſeul de vos regards, d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opere plus en lui dès la premiere fois,
Que les médicamens qu'il prend depuis ſix mois.
O pouvoir de l'Amour !

Mad. ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ÉRASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

SCENE VI.

GÉRONTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

GÉRONTE, *à Liſette.*

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.

Les voilà.

GÉRONTE.

Ne va pas leur parler, je te prie,
Ni de mon lavement, ni de ma léthargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez; dans un moment
Elles le ſentiront de reſte aſſurément.

SCENE VII.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

Mad. ARGANTE.

Nous avons, ce matin, appris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles:
Vous avez, ce dit-on, très-mal paſſé la nuit.

GERONTE.

Ce ſont mes héritiers qui font courir ce bruit ;
Ils me voudroient déja voir dans la ſépulture :
Je ne me ſuis jamais mieux porté, je vous jure.

ÉRASTE.

Mon oncle a le viſage, ou du moins peu s'en faut,
D'un galant de trente ans.

LISETTE, *à part.*

Oui ; qui mourra bientôt.

GÉRONTE.

Je ſerois bien malade, & plus qu'à l'agonie,
Si des yeux auſſi beaux ne me rendoient la vie.

Mad. ARGANTE.

Ma fille, en ce moment ; vous voyez devant vous
Celui que je vous ai deſtiné pour époux.

GÉRONTE.

Oui, Madame, c'eſt vous (pour le moins je m'en flate)
Qui guérirez mes maux mieux qu'un autre Hippocrate.
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur ;
Qui doit le nétoyer de ce qu'il a d'impur :
Mon hymen avec vous eſt un ſûr émétique ;
Et je vous prends enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne ſais pas, Monſieur, pour quoi vous me prenez ;
Mais ce choix m'interdit, & vous me ſurprenez.

Mad. ARGANTE.

Monſieur, vous épouſant, vous fait un avantage
Qui doit faire oublier & ſes maux & ſon âge ;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera conſentir ;
Mais peut-être, Monſieur, par cette loi ſévere,
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il eſpere.
Je ſais ce que je ſuis, & le peu que je vaux,
Pour être, comme il dit, un remede à ſes maux ;
Il ſe trompe bien fort, s'il prétend ſur ma mine,
Devoir trouver en moi toute la Médecine,
Je connois bien mes yeux ; ils ne feront jamais
Une ſi belle cure & de ſi grands effets.

ÉRASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rends plus de juſtice.

GÉRONTE.

Au feu que je reſſens ſi l'amour eſt propice,
Avant qu'il ſoit neuf mois, ſans trop me ſignaler,
Tous mes collatéraux auront à qui parler :
Dans le monde on ſaura, dans peu, de mes nouvelles.

LISETTE, *à part.*

Ah ! par ma foi, je crois qu'il en fera de belles.
(*Haut.*)
Si le diable vous tente & vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier,
Je m'en rapporte à vous : Madame eſt vive & belle ;
Il lui faut un époux qui ſoit auſſi vif qu'elle,
Bien fait, & de bon air, qui n'ait pas vingt cinq ans ;
Vous, vous êtes majeur, & depuis très-long tems.
A votre âge, doit-on parler de mariages ?
Employez le Notaire à de meilleurs uſages :
C'eſt un bon teſtament, un teſtament, morbleu,
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu

De tendreſſe, d'amour, de deſir, de ménage,
De femme, de contrats, d'enfans, de mariage.
J'ai parlé, je me tais.

GÉRONTE.

Vraiment, c'eſt fort bien fait :
Qui vous a donc ſi bien affilé le caquet ?

LISETTE.

La raiſon.

GÉRONTE, *à Mad. Argante & à Iſabelle.*

De ſes airs ne ſoyez point bleſſées,
Elle me dit par fois librement ſes penſées :
Je le ſouffre en faveur de quelques bons talens.

LISETTE.

Je ne ſais ce que c'eſt que de flater les gens.

ERASTE.

Vous avez très-grand tort de parler de la ſorte ;
Je voudrois me porter comme Monſieur ſe porte.
Il veut ſe marier ; & n'a-t-il pas raiſon
D'avoir un héritier, s'il peut, de ſa façon ?
Quoi ! refuſera-t-il une aimable perſonne
Que ſon heureux deſtin lui réſerve & lui donne ?
Ah ! le Ciel m'eſt témoin ſi je voudrois jamais
De ſort plus glorieux pour combler mes ſouhaits !

ISABELLE.

Vous me conſeillez donc de conclure l'affaire ?

ÉRASTE.

Je crois qu'en vérité vous ne ſauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conſeils amoureux & vos rares avis,
Puiſque vous le voulez, Monſieur, ſeront ſuivis.

Mad. ARGANTE.

Ma fille ſait toujours obéir quaud j'ordonne.

Oui, je vous ſoutiens, moi, qu'une jeune perſonne,
Malgré ſa répugnance & l'orgueil de ſes ſens,
Doit ſuivre aveuglément le choix de ſes parens;
Et mon oncle, après tout, n'a pas un ſi grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage;
Et ſoixante & huit ans, eſt-ce un ſi grand déclin,
Pour...

GÉRONTE.

Je ne les aurai qu'à la Saint-Jean prochain.

LISETTE.

Il a ſouffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne ſont, par bonheur, que deux paralyſies;
Et tous les Médecins qui connoiſſent ſes maux,
Ont juré Galien, qu'à ſon retour des eaux,
Il n'auroit ſûrement ni goutte ſciatique,
Ni gravelles, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GÉRONTE.

Ils m'ont même aſſuré que, dans fort peu de tems,
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans.

LISETTE.

Je ne ſuis Médecin non plus qu'Apothicaire,
Et je jugerois, moi, cependant du contraire.

GÉRONTE, *bas à Liſette.*

Liſette, le remede agit à certain point....

LISETTE.

En duſſiez-vous crever, ne le témoignez point.

ERASTE.

Mon oncle, qu'avez-vous? vous changez de viſage?

GÉRONTE.

Mon neveu, je n'y puis réſiſter davantage.

Ah ! ah !... Madame, il faut que je vous diſe adieu :
Certain devoir preſſant m'appelle en certain lieu.

Mad. ARGANTE.

De peur d'incommoder, nous vous cédons la place.

GÉRONTE.

Éraſte conduis-les. Excuſez-moi de grace,
Si je ne puis reſter plus long-tems avec vous.

(*Il s'en va avec ſon Laquais.*)

SCENE VIII.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Iſabelle.*

MADAME, vous voyez le pouvoir de vos coups :
Un ſeul de vos regards, d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opere plus en lui dès la premiere fois,
Que les médicamens qu'il prend depuis ſix mois.
O pouvoir de l'Amour !

Mad. ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ÉRASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

SCENE IX.

LISETTE, *ſeule.*

Moi, je vais là-dedans vaquer à mon emploi;
Le bon-homme m'attend & ne fait rien ſans moi.
Pour le premier début d'une noce conclue,
Voilà, je vous l'avoue, une belle entrevue!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

Mad. ARGANTE.

C'est trop nous retenir, laissez-nous donc partir.

ÉRASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laisser sortir,
Que vous ne me flatiez d'un rayon d'espérance.

Mad. ARGANTE.

Je voudrois vous pouvoir donner la préférence.

ERASTE.

Quoi ! vous aurez, Madame, assez de cruauté,
Pour conclure à mes yeux cet hymen projetté,
Après m'avoir promis la charmante Isabelle ?
Pourrai-je, sans mourir, me voir séparé d'elle ?

Mad. ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fîtes serment
Que votre oncle, en faveur de cet engagement,
Vous feroit de ses biens donation entiere :
En epousant ma fille, il offre de le faire,
Ai-je tort ?

ERASTE, *à Iſabelle.*

Vous, Madame, y conſentirez-vous?

ISABELLE.

Aſſurément, Monſieur, il ſera mon époux.
Et ne venez-vous pas de me dire vous-même
Qu'une fille, malgré la répugnance extrême
Qu'elle trouvoit à prendre un parti préſenté
Devoit de ſes parens ſuivre la volonté?

ÉRASTE.

Et ne voyez-vous pas que, par cet artifice,
Pour rompre ſes projets, je flatois ſon caprice?
Il eſt certains eſprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.
(*à Madame Argante.*)
Mon oncle eſt ainſi fait. L'intérêt peut-il faire
Que vous ſacrifiez une fille ſi chere.

Mad. ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait...

ÉRASTE.

Donnez-moi votre foi
De rompre cet hymen, & je vous promets, moi,
De tourner aujourd'hui ſon eſprit de maniere
Que les choſes iront ainſi que je l'eſpere,
Et qu'il fera pour moi quelque heureux teſtament.

Mad. ARGANTE.

S'il le fait, ma fille eſt à vous abſolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que ſon âge,
Que ſa frêle ſanté répugne au mariage;
Que je ſerois bientôt cauſe de ſon trépas,
Que l'affaire eſt rompue, & qu'il n'y penſe pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéir une joie infinie.

ÉRASTE.

Que mon ſort eſt heureux ! qu'il eſt digne d'envie !
Mais Liſette s'avance, & j'entends quelque bruit.

SCENE II.

LISETTE, Mad. ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à Liſette.*

COMMENT mon oncle eſt-il ?

LISETTE.

Le voilà qui me ſuit.

Mad. ARGANTE, *à Eraſte.*

Je vous laiſſe avec lui ; pour moi, je me retire.
Mais, avant de partir, je vais là-bas écrire.
Vous, de votre côté, ſecondez mon ardeur.

ÉRASTE.

Le prix que j'en attends vous répond de mon cœur.

SCENE III.

ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE.

HÉ bien ! vous ſouffrirez que votre oncle, à ſon âge
Faſſe, devant vos yeux, un ſi ſot mariage ;
Qu'il vous fruſtre d'un bien que vous devez avoir !

ÉRASTE.

Hélas ! ma pauvre enfant, j'en ſuis au déſeſpoir.
Mais l'affaire n'eſt pas encore conſommée,
Et ſon feu pourroit bien s'en aller en fumée.
La mere, en ma faveur, change de volonté,
Et va, d'un mot d'écrit entre nous concerté,
Remercier mon oncle, & lui faire comprendre
Qu'il eſt un peu trop vieux pour en faire ſon gendre.

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.
Et que deviendroit donc enfin le teſtament
Sur lequel nous fondons toutes nos eſpérances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Éraſte & de Criſpin ?
Il faut, par notre eſprit, faire notre deſtin,
Et rompre abſolument l'hymen qu'il prétend faire.
J'en ai fait dire un mot à ſon Apothicaire ;

C'eſt un petit mutin, qui doit venir tantôt,
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas reſter dans une nonchalance
Qu'il faut laiſſer aux ſots. Mais Géronte s'avance.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LE LAQUAIS, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE.

MA colique m'a pris aſſez mal-à-propos;
Je n'ai ſenti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été juſtement irritées
De ce que je les ai ſi bruſquement quittées?

ÉRASTE.

On ſait que d'un malade on doit excuſer tout.

LISETTE.

Monſieur a fait pour vous les honneurs juſqu'au bout;
Je dirai cependant qu'en entrant en matiere,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ÉRASTE.

Mon oncle fera mieux une ſeconde fois:
Suffit qu'en épouſant il ait fait un bon choix.

GÉRONTE.

Il eſt vrai. Cependant j'ai quelque répugnance
De ſonger, à mon âge, à faire une alliance:
Mais, puiſque j'ai promis...

LISETTE.

Ne vous contraignez point ;
On n'eſt pas aujourd'hui ſcrupuleux ſur ce point.
Monſieur acquittera la parole donnée.

GÉRONTE.

Le ſort en eſt jetté, ſuivons ma deſtinée.
Je voudrois inventer quelque petit cadeau
Qui coûtat peu d'argent, & qui parût nouveau.

ÉRASTE.

Repoſez-vous ſur moi du ſoin de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête :
J'ordonne ſur ce point bien mieux qu'un Médecin.

GÉRONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un ſi grand feſtin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance, avec ſoin répandue,
Puiſſe nous racquitter de votre triſte vue :
Il faut entendre auſſi ronfler les violons ;
Et je veux avec vous danſer les cotillons.

GÉRONTE.

Je valois, dans mon tems, mon prix tout comme un autre.

LISETTE, *à part.*

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCENE V.

UN LAQUAIS *de Mad. Argante*, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte*.

LE LAQUAIS, *de Mad. Argante.*

MA maîtreſſe, qui ſort dans ce moment d'ici,
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GÉRONTE, *prenant le billet.*

Pour ma ſanté, ſans doute, elles ſont inquietes.
Liſons. Va me chercher, Liſette, mes lunettes.

LISETTE.

Cela vaut-il le ſoin de vous tant préparer ?
Donnez-moi le billet, je vais le déchiffrer.

(*Elle lit.*)

« Depuis notre entrevue, Monſieur, j'ai fait
» réflexion ſur le mariage propoſé, & je trouve
» qu'il ne convient ni à l'un ni à l'autre ; ainſi vous
» trouverez bon, s'il vous plaît, qu'en vous ren-
» dant votre parole, je retire la mienne, & que
» je ſois votre très-humble & très-obéiſſante ſer-
» vante,

» ARGANTE.

Et plus bas,

» ISABELLE.

Vous pouvez maintenant, ſans que l'on vous pu-
niſſe,
Vous retirer chez vous, & quitter le ſervice :
Voilà votre congé bien ſigné.

GÉRONTE.

Mon neveu,
Que dis-tu de cela?

ÉRASTE.

Je m'en étonne peu.
Mais, ſans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GÉRONTE.

Je me garderai bien de ſuivre ton avis,
Et d'un plaiſir ſoudain tous mes ſens ſont ravis.
Je ne ſais pas comment, ennemi de moi-même,
Je me précipitois dans ce péril extrême:
Un ſort à cet hymen m'entraînoit malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer, je le croi.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ſes feux ſi contraire?
Ira-t-il ſe loger avec des fluxions,
Des catarres, des toux, & des obſtructions?

GÉRONTE, *au Laquais de Mad. Argante.*

Attends un peu là-bas, & que rien ne te preſſe;
Je vais faire, à l'inſtant, réponſe à ta maîtreſſe.

Le Laquais de Mad. Argante ſort.

SCENE VI.

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte.*

GÉRONTE.

Voyez comme je prends promptement mon parti !
De l'hymen tout-d'un-coup me voilà départi.

LISETTE.

Il faut chanter, Monſieur, votre nom par la ville.
Voilà ce qui s'appelle une action virile.

ÉRASTE.

C'étoit témérité, dans l'âge où vous voilà,
Mal-ſain, fiévreux, goutteux, & pis que tout cela,
De prendre femme, & faire, en un jour ſi célebre,
Du flambeau de l'hymen une torche funebre.

GÉRONTE.

Mais tu louois tantôt mon deſſein & mes feux.

ÉRASTE.

Tantôt vous faiſiez bien, & maintenant bien mieux.

GÉRONTE.

Puiſque je ſuis tranquille, & qu'un conſeil plus ſage
Me guérit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du Ciel ;

Et faire en ta faveur un legs univerſel,
Par un bon teſtament.

ÉRASTE.

Ah! Monſieur, je vous prie,
Epargnez cette idée à mon ame attendrie :
Je ne puis, ſans ſoupirs, vous ouir prononcer
Le mot de teſtament; il ſemble m'annoncer,
Avant qu'il ſoit long-tems, le ſort qui doit le ſuivre,
Et le malheur auquel je ne pourrois ſurvivre :
Je frémis, quand je penſe à ce moment cruel.

GERONTE.

Tant mieux, c'eſt un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon légataire unique.
J'ai deux parens, encor pour qui le ſang s'explique :
L'un eſt fils de ma ſœur, & tu ſais bien ſon nom,
Gentilhomme Normand, aſſez gueux, ce dit-on;
Et l'autre eſt une veuve avec peu de richeſſe,
La fille de mon frere, & par ainſi ma niece,
Qui jadis dans le Maine épouſa, quoique vieux,
Certain Baron qui n'eut pour bien que ſes aïeux.
Je veux donc, en faveur de l'amitié ſincere
Qu'autrefois je portois à leur pere, à leur mere,
Leur laiſſer à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt mille écus! Le legs ſeroit exorbitant.
Un neveu Bas-Normand, une niece du Maine,
Pour acheter chez eux des procès par douzaine,
Jouiront, pour plaider, d'un bien comme cela!
Fi, c'eſt trop des trois quarts pour ces deux cancres là.

GÉRONTE.

Je ne les vis jamais ; ce que je puis vous dire,
C'eſt qu'ils ſe ſont tous deux aviſés de m'écrire
Qu'ils vouloient à Paris venir dans peu de tems,
Pour me voir, m'embraſſer, & retourner contens.
Je crois que tu n'es pas fâché que je leur laiſſe
De quoi vivre à leur aiſe, & ſoutenir nobleſſe.

ÉRASTE.

N'êtes-vous pas, Monſieur, maître de votre bien?
Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi, je trouve mal cette derniere clauſe,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppoſe.
Mais vous ne ſongez pas que le Laquais attend.

GÉRONTE.

Je vais l'expédier, & reviens à l'inſtant.

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'une paralyſie
S'eſt de votre bras droit depuis un mois ſaiſie;
Et que vous ne ſauriez écrire ni ſigner?

GÉRONTE.

Il eſt vrai : mon neveu viendra m'accompagner;
Et je vais lui dicter une lettre d'un ſtyle
Qui, de Madame Argante échauffera la bile;
J'en ſuis bien aſſuré. Viens, Éraſte; ſuis moi.

ÉRASTE.

Vous obéir, Monſieur, eſt ma ſuprême loi.

SCENE VII.

LISETTE, *ſeule.*

Nos affaires vont prendre une face nouvelle,
Et la fortune enfin nous rit & nous appelle.

SCENE VIII.

CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! te voilà, Criſpin ! & d'où diantre viens-tu ?

CRISPIN.

Ma foi, pour te ſervir j'ai diablement couru ;
Ces Notaires ſont gens d'approche difficile.
L'un n'étoit pas chez lui, l'autre étoit par la ville.
Je les ai déterrés où l'on m'avoit inſtruit,
Dans un jardin, à table, en un petit réduit,
Avec Dames qui m'ont paru de bonne mine.
Je crois qu'ils paſſoient là quelque acte à la ſourdine.
Mais dans une heure au plus ils ſeront ici.

LISETTE.

Bon.
Sais-tu pourquoi Géronte ici les mandoit ?

CRISPIN.

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire ſon contrat de mariage.

CRISPIN.

Oh! diable!

A ſon âge, il voudroit nous faire un tour ſemblable!

LISETTE.

Pour Iſabelle, un trait décoché par l'Amour
Avoit, ma foi, percé ſon pauvre cœur à jour;
Et, fruſtrant de neveux l'eſpérance uniforme,
Lui-même il vouloit faire un héritier en forme:
Mais le Ciel, par bonheur, en ordonne autrement.
Il penſe maintenant à faire un teſtament,
Où ton maître ſera nommé ſon légataire.

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvoit mieux faire.
La nouvelle eſt trop bonne; il faut qu'en ſa faveur
Je t'embraſſe & t'embraſſe, &, ma foi, de bon cœur;
Et qu'un épanchement de joie & de tendreſſe,
En te congratulant... L'amour qui m'intéreſſe...
La nouvelle eſt charmante, & vaut ſeule un tréſor.
Il faut, ma chere enfant, que je t'embraſſe encor.

LISETTE.

Dans tes emportemens ſois ſage & plus modeſte.

CRISPIN.

Excuſe ſi la joie emporte un peu le geſte.

LISETTE.

Mais, comme en ce bas monde il n'eſt nuls biens parfaits,
Et que tout ne va pas au gré de nos ſouhaits,
Il met au teſtament une fâcheuſe clauſe.

CRISPIN.

Et dis-moi, mon enfant, quelle eſt-elle?

LISETTE.

Il diſpoſe
De ſon argent comptant quarante mille écus,
Pour deux parens lointains & qu'il n'a jamais vus.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent ſec & liquide!
De la ſucceſſion voilà le plus ſolide.
C'eſt de l'argent comptant que je fais plus de cas.
Vous en aurez menti, cela ne ſera pas;
C'eſt moi qui vous le dis, mon cher Monſieur Géronte;
Vous avez fait ſans moi trop vîte votre compte.
Et qui ſont ces parens?

LISETTE.

L'un eſt Bas-Normand,
Gentilhomme, natif d'entre Falaiſe & Caën:
L'autre eſt une Baronne & veuve ſans douaire,
Qui dans le Maine fait ſa demeure ordinaire,
Plaideuſe, s'il en fut, comme on m'a dit ſouvent,
Qui, de trente procès, en perd vingt-cinq par an.

CRISPIN.

C'eſt tirer du métier toute la quinteſſence.
Puiſque pour les procès elle a ſi bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un & l'autre bientôt arriveront ici.
Il faut, mon cher Criſpin, tirer de ta cervelle,
Comme d'un arſenal, quelque ruſe nouvelle,
Qui déporte Géronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vu quelquefois ces deux parens ?

LISETTE.

Jamais.
Il a ſu ſeulement par une lettre écrite,
Qu'ils viendront à Paris pour lui rendre viſite.

CRISPIN.

Mon viſage chez vous n'eſt-il point trop connu ?

LISETTE.

Géronte, tu le ſais, ne t'a preſque point vu :
Et, pour te dire vrai, je ſuis perſuadée
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon. Mon maître ſait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle & le tort qu'on lui fait ?

LISETTE.

Il ne le ſait que trop : dans ſon cœur il enrage,
Et voudroit que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je ſerai ce quelqu'un, je te le promets bien;
De la ſucceſſion les parens n'auront rien :
Et je veux que Géronte à tel point les haïſſe,
Qu'ils ſoient déshérités, de plus, qu'il les maudiſſe,
Eux & leurs deſcendans à perpétuité,
Et tous les rejettons de leur poſtérité.

LISETTE.

Quoi ! tu pourrois, Criſpin...

CRISPIN.

Va, demeure tranquille ;
Le prix qui m'eſt promis me rendra tout facile :
Car je dois t'épouſer, ſi ...

LISETTE.

D'accord... mais enfin...

CRISPIN.

Comment donc ?

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On ſait de tes fredaines.

CRISPIN.

Nous ſommes but à but ; ne ſais-je point des tiennes ?

LISETTE.

Tu dois de tous côtés. & tu devras long-tems.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin ſur ce point à tort tu t'inquietes,
Le teſtament de l'oncle acquittera mes dettes ;
Et tel n'y penſe pas qui doit payer pour moi.
Mais on vient.

LISETTE.

C'eſt Géronte. Adieu. Fuis, ſauve-toi.
Va m'attendre là-bas : dans peu j'irai t'inſtruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire & dire.

CRISPIN.

Va, va, je ſais déja tout mon rôle par cœur ;
Les gens d'eſprit n'ont point beſoin de précepteur.

SCENE IX.

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE, *tenant une lettre.*

JE parle en cet écrit comme il faut à la mere :
Je voudrois que quelqu'un me contât la maniere
Dont elle recevra mon petit compliment ;
Je crois qu'elle ſera ſurpriſe aſſurément.

ÉRASTE.

Si vous voulez, Monſieur, me charger de la lettre,
Moi-même entre ſes mains je promets de la mettre,
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en liſant votre écrit.

GÉRONTE.

Cela ſera-t-il bien que toi-même on te voie....

ÉRASTE.

Vous ne ſauriez, Monſieur, me donner plus de joie.

GÉRONTE.

Dis-leur, de bouche encor, qu'elle ne penſe pas
A renouer l'hymen dont je fais peu de cas....

ÉRASTE.

De vos intentions je ſais tout le myſtere.

GÉRONTE.

Que je vais, à l'inſtant, te nommer légataire,
Te donner tout mon bien.

ÉRASTE.

Je connois leur eſprit :
Elles en creveront toutes deux de dépit.
Demeurez en repos, je ſais ce qu'il faut dire ;
Et de notre entretien je reviens vous inſtruire.

SCENE X.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Oui, depuis que j'ai pris ce généreux deſſein,
Je me ſens de moitié plus léger & plus ſain.

LISETTE.

Vous avez fait, Monſieur, ce que vous deviez faire.
Mais j'apperçois quelqu'un.

SCENE XI.

Mr. CLISTOREL, GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

C'est votre Apothicaire,
Monsieur Clistorel.

GÉRONTE, *à Clistorel.*

Ah ! Dieu vous garde en ces lieux.
Je suis, quand je vous vois, plus vif & plus joyeux.

CLISTOREL, *fâché.*

Bon jour, Monsieur, bon jour.

GÉRONTE.

Si je m'y puis connoître,
Vous paroissez fâché. Quoi ?

CLISTOREL.

J'ai raison de l'être.

GÉRONTE.

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement ?

CLISTOREL.

Qui me l'a mise ?

GÉRONTE.

Oui.

CLISTOREL.

Vos sotises.

GÉRONTE.

Comment.

CLISTOREL.

Je viens, vraiment, d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjouit fort.

GÉRONTE.

Eh ! Monſieur, quelle eſt-elle ?

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte, à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là ?

GÉRONTE.

De quoi s'agit-il donc ?

CLISTOREL.

Il vous faudroit encore,
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'ellébore.
On m'a dit par la ville, & c'eſt un fait certain,
Que de vous marier vous formez le deſſein.

LISETTE.

Quoi! ce n'eſt que cela ?

CLISTOREL.

Comment donc ! Dans la vie,
Peut-on faire jamais de plus haute folie ?

GÉRONTE.

Et quand cela ſeroit, pourquoi vous récrier,
Vous, que depuis un mois on vit remarier ?

CLISTOREL.

Vraiment, c'eſt bien de même ! Avez-vous le courage
Et la mâle vigueur requiſe en mariage ?
Je vous trouve plaiſant ! & vous avez raiſon
De faire avecque moi quelque comparaiſon !
J'ai fait quatorze enfans à ma premiere femme,

Madame Cliſtorel (Dieu veuille avoir ſon ame) ;
Et, ſi dans mes travaux la mort ne me ſurprend,
J'eſpere à la ſeconde en faire encore autant.

LISETTE.

Ce ſera très-bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochyme
N'eſt point fait, croyez-moi, pour ce genre d'eſcrime.
J'ai lu dans Hyppocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphoriſme ſûr ; il n'eſt point de milieu :
» Tout vieillard qui prend fille alerte & trop friſ-
» gante,
» De ſon propre couteau ſur ſes jours il attente.
Virgo libidinoſa ſenem jugulat.

LISETTE.

Quoi ! Monſieur Cliſtorel, vous ſavez du latin !
Vous pourriez, dans un jour, vous faire Médecin.

CLISTOREL.

Moi ! le Ciel m'en préſerve, & ce ſont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts : ils m'ont fait cent chicanes
Au procès qu'ils nous ont fortement intenté ;
Moi ſeul j'ai fait bouquer toute la Faculté.
Ils vouloient obliger tous les Apothicaires
A faire & mettre en place eux-mêmes leurs cliſteres,
Et que tous nos garçons ne fuſſent qu'aſſiſtans.

LISETTE.

Fi donc ! Ces Médecins ſont de plaiſantes gens !

CLISTOREL.

Il m'auroit fait beau voir, avecque des lunettes,
Faire, en jeune apprentif, ces fonctions ſecrettes.
C'étoit, à ſoixante ans, nous mettre à l'A B C.
Voyez, pour tout un Corps, quel affront c'eût été !

GÉRONTE.

Vous avez fort bien fait, dans cette procédure,
D'avoir juſques au bout ſoutenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étois bien réſolu, plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique, & juſqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur deſſein, en effet, étoit bien ridicule.

CLISTOREL.

Je ſuis, quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GÉRONTE.

C'eſt bien fait. Ces Meſſieurs vouloient vous offenſer ;
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer ?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait ? Vous voulez prendre femme,
Pour crever ; & moi ſeul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme, vous ! Allez, vous êtes fou.

GÉRONTE.

Monſieur...

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordît le cou.

GÉRONTE.

Mais, Monſieur....

CLISTOREL.

Prenez moi de bonnes médecines,
Avec de bons ſyrops & drogues anodines,
De bon catholicon....

GÉRONTE.

Monſieur....

CLISTOREL.

De bon ſéné,
De bon ſel polychreſte extrait & raffiné....

GÉRONTE.

Monſieur, un petit mot.

CLISTOREL.

De bon tartre émétique,
Quelque bon lavement fort & diurétique :
Voilà ce qu'il vous faut : mais une femme !...

GÉRONTE.

Mais....

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous eſt fermée à jamais....
S'il lui falloit....

LISETTE.

Monſieur....

CLISTOREL.

Dans un péril extrême,
Le moindre lénitif, ou le moindre apozême,
Une goutte de miel, ou de décoction...
Je le verrois crever comme un vieux mouſqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage !

LISETTE.

Mais, Monſieur Cliſtorel....

CLISTOREL.

Le plaiſant mariage !
Le beau petit mignon !

LISETTE.

Monſieur, écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non, non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, ſerviteur.

SCENE XII.

GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

Que le diable t'emporte !
Non, je ne vis jamais animal de la ſorte :
A le bien meſurer, il n'eſt pas, que je crois,
Plus haut que ſa ſeringue, & glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GÉRONTE.

Il ne reviendra plus ; ſon départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis, dont il faut faire choix,
Qui s'eſt fait, depuis peu, paſſer Apothicaire,
M'a promis qu'à bon prix il feroit votre affaire,
Et qu'il auroit pour vous quelque ſyrop à part,
Caſſe,

Caſſe, ſéné, rhubarbe, & le tout de haſard,
Qui fera plus d'effet & de meilleur ouvrage,
Que ce qu'on vous vendoit quatre fois davantage.

GÉRONTE.

Fais-le-moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Allons nous repoſer. Liſette, ſuis mes pas.
Ce Monſieur Cliſtorel m'a tout ému la bile.

LISETTE.

Souvenez-vous toujours, quand vous ſerez tranquille,
Dans votre teſtament de me faire du bien.

GÉRONTE.

(*Bas, à part.*)
Je t'en ferai, pourvu qu'il ne m'en coûte rien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

ERASTE ne vient point me rendre de réponſe.
Qu'eſt-ce que ce délai me prédit & m'annonce ?

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquiéter tant ?
Suffit que vous devez être de vous content ;
Vous n'avez jamais fait rien de plus héroïque
Que de rompre un hymen auſſi tragi-comique.

GÉRONTE.

Je ſuis content de moi dans cette occaſion,
Et Monſieur Cliſtorel a fort bonne raiſon.
C'étoit, la pierre au cou, la tête la premiere ;
M'aller précipiter au fond de la riviere.

LISETTE.

Bon ! c'étoit cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

SCENE II.

CRISPIN, *en Gentilhomme campagnard*, GÉRONTE, LISETTE.

CRISPIN, *dehors, heurtant.*

Hola, quelqu'un, holà!
Tout eſt-il mort ici, laquais, valet, ſervante!
J'ai beau heurter, crier; aucun ne ſe préſente.
Le diable puiſſe-t-il emporter la maiſon!

LISETTE.

Eh! qui, diantre, chez nous heurte de la façon?
(*Elle ouvre.*)
Que voulez-vous, Monſieur? Quel démon vous agite?
Vient-on chez un malade ainſi rendre viſite?
(*Bas.*)
Dieu me pardonne! C'eſt Criſpin; c'eſt lui, ma foi!

CRISPIN, *bas à Liſette.*

Tu ne te trompes pas, ma chere enfant; c'eſt moi.
(*Haut.*)
Bon jour, bon jour, la fille. On m'a dit par la ville
Qu'un Géronte en ce lieu tenoit ſon domicile;
Pourroit-on lui parler?

LISETTE.

Pourquoi non? Le voilà.

CRISPIN, *lui ſecouant le bras.*

Parbleu, j'en ſuis bien-aiſe. Ah! Monſieur, touchez-là.
Je ſuis votre valet, ou le diable m'emporte.
Touchez-là derechef. Le plaiſir me tranſporte
Au point que je ne puis aſſez vous le montrer.

GÉRONTE.

Cet homme aſſurément prétend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paroiſſez ſurpris autant qu'on le peut être.
Je vois que vous avez peine à me reconnoître :
Mes traits vous ſont nouveaux ; ſavez-vous bien pourquoi ?
C'eſt que vous ne m'avez jamais vu.

GÉRONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu Monſieur mon pere, Alexandre Choupille
Gentilhomme Normand, prit pour femme une fille
Qui fut, à ce qu'on dit, votre ſœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois,
Mon pere ſe fâcha de cette diligence ;
Mais un ami ſenſé lui dit, en confidence,
Qu'il eſt vrai que ma mere, en faiſant ſes enfans,
N'obſervoit pas encore aſſez l'ordre des tems ;
Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inouie.
Et qu'elle ne manquoit qu'à la chronologie.

GÉRONTE.

A la chronologie !

LISETTE.

Une femme, en effet,
Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait.

CRISPIN.

Or donc cette femelle, à concevoir ſi prompte
Qu'à tout conſidérer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, ſoit diſgrace ou faveur,
M'a fait votre neveu, puiſqu'elle eſt votre ſœur.

GÉRONTE.

Apprenez, mon neveu, ſi par haſard vous l'êtes,
Que vous êtes un ſot, aux diſcours que vous faites.
Ma ſœur fut ſage; & nul ne peut lui reprocher
Que jamais ſur l'honneur on l'ait pu voir broncher.

CRISPIN.

Je le crois: cependant, tant qu'elle fut vivante,
On tient que ſa vertu fut un peu chancelante.
Quoi qu'il en ſoit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tard,
Je ſuis votre neveu, quoi qu'en diſe l'envie,
De plus votre héritier, venant de Normandie
Exprès pour recueillir votre ſucceſſion.

GÉRONTE.

C'eſt bien fait, & je loue aſſez l'intention.
Quand vous en allez-vous?

CRISPIN.

Voudriez-vous me ſuivre?
Cela dépend du tems que vous avez à vivre.
Mon oncle, ſoyez ſûr que je ne partirai
Qu'après vous avoir vu bien cloué, bien muré,
Dans quatre ais de ſapin repoſer à votre aiſe.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Vous avez un neveu, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Qui dit ſes ſentimens en pleine liberté.

GÉRONTE, *bas à Liſette.*

A te dire le vrai, j'en ſuis épouvanté.

CRISPIN.

Je ſuis perſuadé, de l'humeur dont vous êtes,
Que la ſucceſſion ſera des plus completes,
Que je vais manier de l'or à pleine main;
Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain.
Je ſais que, pour un ſou, d'une ardeur héroïque
Vous vous feriez feſſer dans la place publique.
Vous avez, dit-on même, acquis, en plus d'un lieu,
Le titre d'uſurier & de feſſe-Mathieu.

GÉRONTE.

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que, ſi de mes deux bras j'avois encor l'uſage,
Je vous ferois ſortir par la fenêtre.

CRISPIN.

Moi?

GÉRONTE.

Oui, vous; &, dans l'inſtant, ſortez.

CRISPIN.

Ah! par ma foi,
Je vous trouve plaiſant de parler de la ſorte!
C'eſt à vous de ſortir & de paſſer la porte.
La maiſon m'appartient: ce que je puis ſouffrir,
C'eſt de vous y laiſſer encor vivre & mourir.

LISETTE.

Ah Ciel! quel garnement!

GÉRONTE, *bas.*

Où ſuis-je?

CRISPIN.

Allons, m'amie,
Au bel appartement mene-moi, je te prie.
Eſt-il voiſin du tien? Je te trouve à mon gré;
Et nous pourrons, la nuit, converſer de plain-pied.
Bonne chere, grand feu: que la cave enfoncée
Nous fourniſſe, à pleins brocs, une liqueur aiſée:
Fais main-baſſe ſur tout; le bon-homme a bon dos,
Et l'on peut hardiment le ronger juſqu'aux os.
Mon oncle, pour ce ſoir, il me faut, je vous prie,
Cent louis neufs comptant, en avance d'hoirie;
Si-non, demain matin, ſi vous le trouvez bon,
Je mettrai, de ma main, le feu dans la maiſon.

GÉRONTE, *à part.*

Grands Dieux! vit-on jamais inſolence ſemblable?

LISETTE, *bas à Géronte.*

Ce n'eſt pas un neveu, Monſieur; mais c'eſt un diable.
Pour le faire ſortir, employez la douceur

GÉRONTE.

Mon neveu, c'eſt à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie;
En repos laiſſez-moi finir ma triſte vie,
Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord. Mais quand viendra ce jour?

GÉRONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obſtine à me pourſuivre?
Et je n'ai, tout au plus, que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne ſix, mais après, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou, dans peu,
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laiſſe
Mon oncle, encore un coup, tenez votre promeſſe,
Ou je tiendrai la mienne.

SCENE III.

GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

AH! quel homme voilà!
Quel neveu vos parens vous ont-ils donné là?

GÉRONTE.

Ce n'eſt point mon neveu; ma ſœur étoit trop ſage,
Pour élever ſon fils dans un air ſi ſauvage:
C'eſt un fieffé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant, à le voir, il a quelque air de vous:
Dans ſes yeux, dans ſes traits, un je ne ſais quoi brille;
Enfin, on s'apperçoit qu'il tient de la famille.

GÉRONTE.

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah! le vilain parent!

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laiſſer votre bien, une ſi belle ſomme,
Vingt mille écus comptant, à ce beau Gentilhomme?

GÉRONTE.

Moi, lui laiſſer mon bien! J'aimerois mieux cent fois
L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi, je m'apperçois
Que Monſieur le neveu, ſi j'en crois mon préſage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait ſon voyage,
Et que le pauvre diable, arrivé d'aujourd'hui,
Auroit auſſi bien fait de demeurer chez lui.

GÉRONTE.

Si c'eſt ſur mon bien ſeul qu'il fonde ſa cuiſine,
Je t'aſſure déja qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE.

C'eſt fort bien fait: il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme ſont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides;
Quand ils n'aſſomment pas un oncle aſſez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur eſt obligé.
Mais Éraſte revient, & nous allons apprendre
Comment tout s'eſt paſſé.

SCENE IV.

ÉRASTE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

TU te fais bien attendre.
Tu m'as abandonné dans un grand embarras.
Un malheureux neveu m'eſt tombé ſur les bras.

ÉRASTE.

Il vient de m'accoſter là-bas tout hors d'haleine, *
Et m'a dit en deux mots le ſujet qui l'amene.

GÉRONTE.

Que dis-tu de ſes airs?

ÉRASTE.

Je les trouve étonnans.
Il peſte, il jure, il veut mettre le feu céans.

GÉRONTE.

J'aurois bien eu beſoin ici de ta préſence,
Pour réprimer l'excès de ſon impertinence;
Liſette en eſt témoin.

LISETTE.

Ah! le mauvais pendard,
A qui Monſieur vouloit de ſon bien faire part!

* *Ce vers & les trois autres ſuivans devroient être ſupprimés, pour fonder la ſurpriſe d'Eraſte, à la neuvieme Scene, en reconnoiſſant Criſpin.*

GÉRONTE.

J'ai bien changé d'avis : je te donne parole
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ÉRASTE.

Je me ſuis acquitté de ma commiſſion,
Et tout s'eſt fait au gré de votre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchante.
On a montré d'abord une ame indifférente ;
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,
Elles me paroiſſoient s'en ſoucier fort peu :
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique légataire ;
(Car vous m'avez preſcrit de parler ſur ce ton....)

GÉRONTE.

Oui, je te l'ai promis, c'eſt mon intention.

ÉRASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des ſurpriſes
Dont elles ne ſeront de ſix mois bien remiſes.

GÉRONTE.

J'en ſuis perſuadé.

ÉRASTE.

Mais écoutez ceci,
Qui doit bien vous ſurprendre, & m'a ſurpris auſſi ;
C'eſt que Madame Argante, aimant votre famille,
M'a propoſé, tout franc, de me donner ſa fille,
Et d'acquitter ainſi, par un commun égard,
La parole donnée & d'une & d'autre part.

GÉRONTE.

Et qu'as-tu ſu répondre à ces belles penſées ?

ÉRASTE.

Que je ne voulois point aller ſur vos briſées,

Sans avoir, ſur ce point, ſu votre ſentiment,
Et, de plus, obtenu votre conſentement.

GÉRONTE.

Ne t'embarraſſe point encor de mariage.
Que mon exemple ici ſerve à te rendre ſage.

LISETTE.

Moi, j'approuverois fort cet hymen & ce choix:
Il eſt tel qu'il le faut, & j'y donne ma voix.
Il convient à Monſieur de ſuivre cette envie,
Non à vous, qui devez renoncer à la vie.

GÉRONTE.

A la vie! Et pourquoi? Suis-je mort, s'il vous plaît?

LISETTE.

Je ne ſais pas, Monſieur, au vrai ce qu'il en eſt;
Mais tout le monde croit, à votre air triſte & ſombre,
Qu'errant près du tombeau, vous n'êtes plus qu'une ombre;
Et que, pour des raiſons qui vous font différer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GÉRONTE.

Avec de tels diſcours & ton air d'inſolence,
Tu pourrois, à la fin, laſſer ma patience.

LISETTE.

Je ne ſais point, Monſieur, farder la vérité,
Et dis ce que je penſe avecque liberté.

SCENE V.

SCENE V.

LE LAQUAIS, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

UNE Dame, là-bas, Monſieur, avec ſa ſuite,
Qui porte le grand deuil, vient vous rendre viſite,
Et ſe dit votre niece.

GÉRONTE.

Encore des parens !

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter ?

GÉRONTE.

Non, je te le défends.

LISETTE.

Gardez-vous bien, Monſieur, d'en uſer de la ſorte;
Et vous ne devez pas lui refuſer la porte.
(*Au Laquais.*)
Va-t-en la faire entrer.

SCENE VI.

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Géronte.*

CONTRAIGNEZ-VOUS un peu :
La niece aura l'eſprit mieux fait que le neveu.
Entre tant de parens, ce ſeroit bien le diable,
S'il ne s'en trouvoit pas quelqu'un de raiſonnable.

SCENE VII.

CRISPIN *en Veuve ; un petit Dragon lui portant la queue :* GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte.*

CRISPIN *fait des révérences au Laquais de Géronte, qui lui ouvre la porte. Le petit Dragon ſort.*

(*à Géronte.*)

PERMETTEZ, s'il vous plaît, que cet embraſſement
Vous témoigne ma joie & mon raviſſement :
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore auſſi cent fois plus que moi-même.

LISETTE, *bas à Eraſte.*

Monſieur, c'eſt là Criſpin. *

ÉRASTE, *bas à Liſette.*

C'eſt lui, je le ſais bien;
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GÉRONTE, *à Eraſte.*

Elle a de la douceur & de la politeſſe.
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma niece.

CRISPIN, *au Laquais de Géronte.*

Ne bougez, s'il vous plaît; le reſpect m'interdit.
(à Géronte, avec le ton du reſpect.)
Un fauteuil près mon oncle! Un tabouret ſuffit.
(Le Laquais donne un tabouret à Criſpin.)

GÉRONTE.

Je ſuis aſſez content déja de la parente.

ÉRASTE.

Elle ſait vraiment vivre, & ſa taille eſt charmante.
(Le Laquais donne un fauteuil à Géronte, une chaiſe à Eraſte, un tabouret à Liſette, & ſort.)

---

* *Ce vers & le ſuivant ſont encore à retrancher, ſuivant la note de la page 66.*

SCENE VIII.

GÉRONTE, CRISPIN *en Veuve*, ÉRASTE, LISETTE.

CRISPIN.

FI donc ! vous vous moquez, je ſuis à faire peur.
Je n'avois autrefois que cela de groſſeur :
Mais vous ſavez l'effet d'un ſecond mariage,
Et ce que c'eſt d'avoir des enfans en bas âge,
Cela gâte la taille & furieuſement.

LISETTE.

Vous paſſeriez encor pour fille aſſurément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une aſſez triſte épreuve.
A vingt ans mon mari m'a laiſſé mere & veuve.
Vous vous doutez aſſez qu'après ce prompt trépas,
Et faite comme on eſt, ayant quelques appas,
On auroit pu trouver à convoler de reſte ;
Mais du pauvre défunt la mémoire funeſte
M'oblige à dévorer en ſecret mes ennuis.
J'ai bien de fâcheux jours & de plus dures nuits :
Mais d'un veuvage affreux les triſtes inſomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies ;
Et je veux chez les morts emporter, ſi je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ſes premiers feux.

ÉRASTE.

On ne pouſſa jamais plus loin la foi promiſe.
Voilà des ſentimens dignes d'une Artémiſe.

GÉRONTE, *à Criſpin.*

Votre époux, vous laiſſant mere & veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laiſſé, je crois, beaucoup d'enfans?

CRISPIN.

Rien que neuf; mais, le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encore après j'accouchai d'un poſthume.

LISETTE.

Deux ans après! Voyez quelle fidélité!
On ne le croira pas dans la poſtérité.

GÉRONTE, *à Criſpin.*

Peut-on vous demander, ſans vous faire de peine,
Quel ſujet ſi preſſant vous fait quitter le Maine?

CRISPIN.

Le deſir de vous voir eſt mon premier objet;
De plus, certain procès qu'on m'a ſottement fait,
Pour certain four bannal ſis en mon territoire.
Je propoſe d'abord un bon déclinatoire;
On paſſe outre: je forme empêchement formel;
Et, ſans nuire à mon droit, j'anticipe l'appel.
La cauſe eſt au Bailliage ainſi revendiquée:
On plaide, & je me trouve enfin interloquée!

LISETTE.

Interloquée! Ah Ciel! quel affront eſt-ce-là!
Et vous avez ſouffert qu'on vous interloquât?
Une femme d'honneur ſe voir interloquée!

ÉRASTE.

Pourquoi donc de ce terme être ſi fort piquée?
C'eſt un mot du Barreau.

LISETTE.

C'eſt ce qu'il vous plaira;

Mais Juge, de ſes jours, ne m'interloquera ;
Le mot eſt immodeſte, & le terme me choque ;
Et je ne veux jamais ſouffrir qu'on m'interloque.

GÉRONTE, *à Criſpin.*

Elle eſt folle, & ſouvent il lui prend des accès....
Elle ne parle pas ſi bien que vous procès.

CRISPIN.

Ce procès n'eſt pas ſeul le ſujet qui m'amene,
Et qui m'a fait quitter ſi bruſquement le Maine.
Ayant appris, Monſieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, & que je croi,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un ivrogne, un joueur....

ÉRASTE.

Comment donc ? Quel caprice !

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux & le jour & la nuit,
Où l'honnêteté ſouffre & la pudeur gémit....

GÉRONTE.

Eſt-ce à moi, s'il vous plaît, que ce diſcours s'adreſſe ?

CRISPIN.

Oui, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous bleſſe,
Puiſqu'il eſt copié d'après la vérité ?

GÉRONTE, *à part.*

Je ne ſais où j'en ſuis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté
Que, depuis très-long-tems, avec Mademoiſelle,

Vous meniez une vie indigne & criminelle,
Et que vous en aviez déja pluſieurs enfans.

LISETTE.

Avec moi? juſte Ciel! Voyez les médiſans!
De quoi ſe mêlent-ils? Eſt-ce-là leur affaire?

GÉRONTE.

Je ne ſais qui retient l'effet de ma colere.

CRISPIN.

Ainſi, ſur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, Monſieur, aſſembler vos parens;
Et, pour vous empêcher, dans ce déſordre extrême,
De manger notre bien & vous perdre vous-même,
Nous avons réſolu, d'une commune voix,
De vous faire interdire, en obſervant les loix.

GÉRONTE.

Moi, me faire interdire!

LISETTE.

Ah Ciel! quelle famille!

CRISPIN.

Nous ſavons votre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous ſoit permis
De faire un mariage un jour *in extremis*.

GÉRONTE, *ſe levant.*

Sortez d'ici, Madame, & que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie;
Sortez d'ici, vous dis-je, & ſans vous arrêter...

CRISPIN.

Comment! battre une veuve & la violenter!
Au ſecours! aux voiſins! au meurtre! on m'aſſaſſine.

Et, comme vous voyez, mon projet réuſſit.
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage :
Ici des deux parens j'ai fait le perſonnage ;
Et j'ai dit, en leur nom, de telles duretés,
Qu'ils ſeront, par ma foi, tous deux déshérités.

ÉRASTE.

Quoi !....

CRISPIN.

Si vous m'aviez vu tantôt faire merveille,
En noble campagnard, le plumet ſur l'oreille,
Avec un feutre gris, longue brette au côté,
Mon air de bas-Normand vous auroit enchanté.
Mais il faut dire vrai, cette coëffe m'inſpire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire :
Avec cet attirail j'ai vingt fois moins de peur ;
L'adreſſe & l'artifice ont paſſé dans mon cœur.
Qu'on a, ſous cet habit, & d'eſprit & de ruſe !

ÉRASTE.

Enfin de ſes neveux l'oncle ſe déſabuſe ;
Il fait un teſtament qui doit combler mes vœux.
Eſt-il dans l'univers un mortel plus heureux ?

SCENE X.

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

AH ! Monſieur, apprenez un accident terrible;
Monſieur Géronte eſt mort.

ÉRASTE.

Ah Ciel ! eſt-il poſſible?

CRISPIN.

Quoi ! l'oncle de Monſieur ſeroit défunt?

LISETTE.

Hélas !
Il ne vaut guere mieux, tant le pauvre homme eſt bas.
Arrivant dans ſa chambre, & ſe traînant à peine,
Il s'eſt mis ſur ſon lit ſans force & ſans haleine;
Et, roidiſſant les bras, la ſuffocation
A tout-d'un-coup coupé la reſpiration;
Enfin il eſt tombé, malgré mon aſſiſtance,
Sans voix, ſans ſentimens, ſans pouls, ſans connoiſſance.

ÉRASTE.

Je ſuis au déſeſpoir. C'eſt ce dernier tranſport
Où tu l'as mis, Criſpin, qui cauſera ſa mort.

CRISPIN.

Moi, Monſieur! De ſa mort je ne ſuis point la cauſe;
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la choſe.

Pourquoi ſe ſaiſit-il ſi fort pour des diſcours?
J'en voulois à ſon bien, & non pas à ſes jours.

ERASTE.

Ne déſeſpérons point encore de ſa vie;
Il tombe aſſez ſouvent dans une léthargie
Qui reſſemble au trépas, & nous alarme fort.

LISETTE.

Ah! Monſieur, pour le coup, il eſt à moitié mort;
Et moi, qui m'y connois, je dis qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ÉRASTE.

Ah! juſte Ciel! Criſpin, quel triſte événement!
Mon oncle mourra donc ſans faire un teſtament;
Et je ſerai fruſtré, par cette mort cruelle,
De l'eſpoir d'obtenir la charmante Iſabelle.
Fortune, je ſens bien l'effet de ton courroux!

LISETTE.

C'eſt à moi de pleurer, & je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons, mes chers enfans, il faut agir de tête,
Et préſenter un front digne de la tempête;
Il n'eſt pas tems ici de répandre des pleurs:
Faiſons voir un courage au-deſſus des malheurs.

ÉRASTE.

Que nous ſert le courage, & que pouvons-nous faire?

CRISPIN.

Il faut premiérement, d'une ardeur ſalutaire,
Courir au coffre-fort, ſonder les cabinets,
Démeubler la maiſon, s'emparer des effets.
Liſette, quelque tems tiens ta bouche couſue,

Si tu peux ; va fermer la porte de la rue ;
Empare-toi des clefs, de peur d'invaſion.

LISETTE.

Perſonne n'entrera ſans ma permiſſion.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin & d'un riche pillage
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage ;
Sur-tout, dans l'action gardons le jugement.
Le ſort conſpire en vain contre le teſtament :
Plutôt que tant de bien paſſe en des mains profanes,
De Géronte défunt j'évoquerai les mânes ;
Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
Et Liſette & Criſpin, & l'Enfer & les Dieux.

Fin du troiſieme Acte.

Et trouver promptement un remede à mon mal ?
Tantôt tu méditois un héroïque ouvrage :
C'eſt dans les grands dangers qu'on voit un grand courage.

CRISPIN.

Oui, je croyois tantôt réparer ces échec ;
Mais à préſent j'échoue, & je demeure à ſec.
Un autre, en pareil cas, ſeroit auſſi ſtérile.
S'il falloit, par haſard, d'un coup de main habile,
Souſtraire, eſcamoter ſans bruit un teſtament
Où vous ſeriez traité peu favorablement,
Peut-être je pourrois ; par quelque coup d'adreſſe,
Exercer mon talent & montrer ma proueſſe :
Mais en faire trouver alors qu'il n'en eſt point,
Le diable avec ſa clique, & réduit en ce point,
Fort inutilement s'y caſſeroit la tête ;
Et cependant, Monſieur, le diable n'eſt pas bête.

ÉRASTE.

Tu veux donc me confondre & me déſeſpérer ?

SCENE II.

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Eraſte.*

Les Notaires, Monſieur, viennent là-bas d'entrer ;
Je les ai mis tous deux dans cette ſalle baſſe :
Voyez, que voulez-vous, s'il vous plaît, qu'on en faſſe ?

ERASTE.

Je vois, à tous momens, croître mon embarras.
Fais-en, ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras.
Savent-ils que mon oncle a perdu connoiſſance.
Et qu'il ne peut parler!

LISETTE.

Non, pas encor, je penſe.

ERASTE.

Criſpin...

CRISPIN.

Monſieur?

ÉRASTE.

Hélas!

CRISPIN.

Hélas!

ÉRASTE.

Juſte Ciel!

CRISPIN.

Ha!

ÉRASTE.

Que ferons-nous, dis-moi?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ÉRASTE.

Quoi! les renverrons-nous?

CRISPIN.

Eh! qu'en voulez-vous faire?
Qu'en pouvons-nous tirer qui nous ſoit ſalutaire?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller.

ÉRASTE, *arrêtant Liſette.*

Attends encore un peu. Je me ſens accabler.
Criſpin, tu vas me voir expirer à ta vue.

CRISPIN.

Je vous ſuivrai de près, & la douleur me tue.

LISETTE.

Moi, je n'irai pas loin. Faut-il nous voir, tous trois,
Comme d'un coup de foudre, écraſer à la fois ?

CRISPIN.

Attendez... Il me vient .. Le deſſein eſt bizarre;
Il pourroit par haſard... J'entrevois... Je m'égare,
Et je ne vois plus rien que par confuſion.

LISETTE.

Peſte ſoit l'animal, avec ſa viſion !

ÉRASTE.

Fais-nous part du deſſein que ton cœur ſe propoſe.

LISETTE.

Allons, mon cher Criſpin, tâche à voir quelque choſe.

CRISPIN.

Laiſſe-moi donc rêver... Oui-dà... Non... Si, pourtant...
Pourquoi non ?... On pourroit...

LISETTE.

Ne rêve donc point tant,
Les Notaires là-bas ſont dans l'impatience;
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il eſt vrai; mais enfin j'accouche d'un deſſein
Qui paſſera l'effort de tout eſprit humain.

Toi, qui parois dans tout ſi légere & ſi vive,
Exerce à ce ſujet ton imaginative ;
Voyons ton bel eſprit.

LISETTE.

Je t'en laiſſe l'emploi.
Qui peut en fourberie être ſi fort que toi ?
L'amour doit ranimer ton adreſſe paſſée.

CRISPIN.

Paix... Silence... Il me vient un ſurcroît de penſée.
J'y ſuis, ventrebleu !

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteuil aſſis...

LISETTE.

Fort bien...

CRISPIN.

Ne troublez pas l'enthouſiaſme où je ſuis.
Un grand bonnet fourré juſques ſur les oreilles,
Les volets bien fermés...

LISETTE.

C'eſt penſer à merveilles.

CRISPIN.

Oui, Monſieur, dans ce jour, au gré de vos ſouhaits,
Vous ſerez légataire, & je vous le promets.
Allons, Liſette allons, ranimons notre zele ;
L'amour à ce projet nous guide & nous appelle.
Va de l'oncle défunt nous chercher quelque habit,
Sa robe de malade & ſon bonnet de nuit :
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

Géronte n'eſt point mort, puiſqu'il revit en lui :
Voilà ſon air, ſes traits ; & l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais, avec ſon habit, ſi ſon mal m'alloit prendre.

ÉRASTE.

Ne crains rien, arme-toi de réſolution.

CRISPIN.

Ma foi, déja je ſens un peu d'émotion :
Je ne ſais ſi la peur eſt un peu laxative,
Ou ſi cet habit eſt de vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fourré,
Dont aux jours de remede il étoit entouré.

CRISPIN.

Tu peux, quand tu voudras, appeller les Notaires ;
Me voilà maintenant en habits mortuaires.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien, tous, dans cette affaire-ci.

SCENE V.

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous, Monſieur, s'il vous plaît, fermez porte
& fenêtre;
Un éclat indiſcret peut me faire connoître.
Avancez cette table. Approchez ce fauteuil.
Ce jour mal condamné me bleſſe encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahiſſe.

ÉRASTE.

Faſſe un heureux deſtin réuſſir l'artifice!
Si j'oſe me porter à cette extrêmité,
Malgré moi j'obéis à la néceſſité.
J'entends du bruit.

CRISPIN, *ſe jettant bruſquement ſur un fauteuil.*

Songeons à la cérémonie;
Et ne me quittez pas, Monſieur, à l'agonie.

ÉRASTE.

Un Dieu, dont le pouvoir ſert d'excuſe aux amans,
Saura me diſculper de ces emportemens.

SCENE VI.

LISETTE, M. SCRUPULE, M. GASPARD, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *aux Notaires.*

ENTREZ, Meſſieurs, entrez. *(à Criſpin.)* Voilà les deux Notaires,
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN, *aux Notaires.*

Meſſieurs, je ſuis ravi, quoiqu'à l'extrêmité,
De vous voir tous les deux en parfaite ſanté.
Je voudrois bien encore être à l'âge où vous êtes;
Et, ſi je me portois auſſi bien que vous faites,
Je ne ſongerois guere à faire un teſtament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment;
Rien n'eſt déſeſpéré: cette cérémonie,
Jamais d'un teſtateur n'a raccourci la vie;
Au contraire, Monſieur, la conſolation
D'avoir fait de ſes biens la diſtribution,
Répand au fond du cœur un repos ſympathique,
Certaine quiétude, & douce & balſamique,
Qui, ſe communiquant après dans tous les ſens,
Rétablit la ſanté dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le Ciel veuille donc me traiter de la ſorte!
(à Liſette.)
Meſſieurs, aſſeyez-vous. Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD.

M. GASPARD.

D'ordinaire, Monſieur, nous apportons nos ſoins
Que ces actes ſecrets ſe paſſent ſans témoins.
Il ſeroit à propos que Monſieur prît la peine
D'aller avec Madame en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi je ne puis quitter Monſieur, un ſeul moment.

ÉRASTE.

Mon oncle, ſur ce point, dira ſon ſentiment.

CRISPIN.

Ces perſonnes, Meſſieurs, ſont ſages & diſcretes;
Je puis leur confier mes volontés ſecretes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de votre intention.
L'intitulé ſera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le réduira dans le ſtyle ordinaire.
(*Il dicte à M. Gaſpard qui écrit.*)
Pardevant.... fut préſent.... Géronte.... *& cætera.*
(*à Géronte.*)
Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premiérement qu'on acquitte mes dettes.

ÉRASTE.

Nous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cent francs à mon Marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voiſin.

M. SCRUPULE.

Fort bien. Où voulez-vous, Monſieur, qu'on vous enterre?

CRISPIN.

A dire vrai, Meſſieurs, il ne m'importe guere.
Qu'on ſe garde ſur-tout de me mettre trop près
De quelque Procureur chicaneur & mauvais;
Il ne manqueroit pas de me faire querelle;
Ce ſeroit tous les jours procédure nouvelle,
Et je ſerois encor contraint de déguerpir.

ÉRASTE.

Tout ſe fera, Monſieur, ſelon votre deſir.
J'aurai ſoin du convoi, de la pompe funebre,
Et n'épargnerai rien pour la rendre célebre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement
Se faſſe à peu de frais & fort modeſtement.
Il fait trop cher mourir, ce ſeroit conſcience:
Jamais, de mon vivant, je n'aimai la dépenſe;
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LILETTE, *à part.*

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD.

C'eſt à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous dire
Les legs qu'au teſtament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'eſt à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'inſtitue Eraſte, mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon ſeul légataire,
Unique, univerſel.

ÉRASTE, *affectant de pleurer.*

O douleur trop amere!

CRISPIN.

Lui laiſſant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,
Vaiſſelle, argent comptant, contrats, maiſons, billets;
Déshéritant, en tant que beſoin pourroit être,
Parens, niéces, neveux, nés auſſi bien qu'à naître;
Et même tous bâtards, à qui Dieu faſſe paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès.

LISETTE, *affectant de la douleur.*

Ce diſcours me fend l'ame. Hélas! mon pauvre maître!
Il faudra donc vous voir pour jamais diſparoître!

ÉRASTE, *de même.*

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nul appas,
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN.

Item. Je donne & legue à Liſette préſente....

LISETTE, *de même.*

Ah!

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de ſervante,
Pour épouſer Criſpin en légitime nœud,
Non autrement....

LISETTE, *tombant comme évanouie.*

Ah! ah!

CRISPIN.

Soutiens-la, mon neveu.
Et, pour récompenſer l'affection, le zele
Que de tout tems, pour moi, je reconnus en elle...

LISETTE, *affectant de pleurer.*

Le bon maître, grands Dieux, que je vais perdre là !

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en eſpece.

LISETTE, *de même.*

Ah ! ah ! ah !

ÉRASTE, *à part.*

Deux mille écus ! Je crois que le pendard ſe moque.

LISETTE, *de même.*

Je n'y puis réſiſter, la douleur me ſuffoque.
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN.

Leſquels deux mille écus,
Du plus clair de mon bien, ſeront pris & perçus.

LISETTE, *à Criſpin.*

Le Ciel vous faſſe paix d'avoir de moi mémoire,
Et vous paye au centuple une œuvre méritoire !
(*à part.*)
Il avoit bien promis de ne pas m'oublier.

ÉRASTE, *bas.*

Le fripon m'a joué d'un tour de ſon métier.
(*haut à Criſpin.*)
Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encore à faire écrire.
Item. Je laiſſe & legue à Criſpin....

ÉRASTE, *bas.*

A Criſpin !
Je crois qu'il perd l'eſprit. Quel eſt donc ſon deſſein?

CRISPIN.

Pour les bons & loyaux ſervices....

ÉRASTE, *bas.*

Ah ! le traître !

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus, & doit rendre à ſon maître....

ÉRASTE.

Vous ne connoiſſez pas, mon oncle, ce Criſpin :
C'eſt un mauvais valet, ivrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je ſuis perſuadé, mon neveu, du contraire ;
Je connois ce Criſpin, mille fois mieux que vous :
Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux....

ÉRASTE, *à part.*

Le chien !

CRISPIN.

Quinze cents francs de rentes viageres,
Pour avoir ſouvenir de moi dans ſes prieres.

ÉRASTE, *à part.*

Ah ! quelle trahiſon.

CRISPIN.

Trouvez-vous, mon neveu,
Le préſent malhonnête, & que ce ſoit trop peu ?

ÉRASTE.

Comment ! quinze cents francs !

CRISPIN.

Oui, ſans laquelle clauſe,
Le préſent teſtament ſera nul, & pour cauſe.

ÉRASTE.

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs :
Vous n'y penſez donc pas.

CRISPIN.

Je ſais ce que je fais ;
Et je n'ai point l'eſprit ſi foible & ſi débile.

ÉRASTE.

Mais....

CRISPIN.

Si vous me fâchez, j'en laiſſerai deux mille.

ÉRASTE.

Si....

LISETTE, *bas à Eraſte.*

Ne l'obſtinez point, je connois ſon eſprit ;
Il le feroit, Monſieur, tout comme il vous le dit.

ÉRASTE, *bas à Liſette.*

Soit, je ne dirai mot ; cependant, de ma vie,
Je n'aurai de parler une ſi juſte envie.

CRISPIN.

N'aurois-je point encor quelqu'un de mes amis,
A qui je pourrois faire un fidéicommis ?

ÉRASTE, *bas.*

Le ſcélérat encor rit de ma retenue ;
Il ne me laiſſera plus rien, s'il continue.

M. SCRUPULE, *à Criſpin.*

Eſt-ce fait ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur.

ÉRASTE, *à part.*

Le Ciel en ſoit béni !

M. GASPARD.

Voilà le teſtament heureuſement fini.
(*à Criſpin.*)
Vous plaît-il de ſigner ?

CRISPIN.

J'en aurois grande envie ;
Mais j'en ſuis empêché par la paralyſie,
Qui, depuis quelques mois, me tient ſur le bras droit.

M. GASPARD, *écrivant.*

Et ledit teſtateur déclare, en cet endroit,
Que de ſigner ſon nom il eſt dans l'impuiſſance,
De ce l'interpellant au gré de l'Ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un teſtament à faire eſt un peſant fardeau !
M'en voilà délivré ; mais je ſuis tout en eau.

M. SCRUPULE, *à Criſpin.*

Vous n'avez plus beſoin de notre miniſtere ?

CRISPIN, *à M. Scrupule.*

Laiſſez-moi, s'il vous plaît, l'acte qu'on vient de faire.

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, Monſieur ; cet acte eſt un dépôt
Qui reſte dans nos mains ; je reviendrai tantôt,
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ÉRASTE.

Vous nous ferez plaiſir ; mon oncle vous en prie,
Et veut récompenſer votre peine & vos ſoins.

M. GASPARD.

C'eſt maintenant, Monſieur, ce qui preſſe le moins.

CRISPIN.

Liſette, conduis-les.

SCENE VII.

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN, *remettant en place la table & les chaiſes.*

AI-JE tenu parole ?
Et, dans l'occaſion, fais-je jouer mon rôle
Et faire un teſtament ?

ÉRASTE.

Trop bien pour ton profit.
Dis-moi donc, malheureux ! as-tu perdu l'eſprit,
De faire un teſtament qui m'eſt ſi dommageable ?
De laiſſer à Liſette une ſomme ſemblable ?

CRISPIN.

Ma foi, ce n'eſt pas trop.

ÉRASTE.

Deux mille écus comptant !

CRISPIN.

Il faut, en pareil cas, que chacun ſoit content.
Pouvois-je moins laiſſer à cette pauvre fille ?

ÉRASTE.

Comment donc, traître !

CRISPIN.

Elle eſt un peu de la famille
Votre oncle, ſi l'on croit le lardon ſcandaleux,
N'a pas été toujours impotent & gouteux ;

Et j'ai dû lui laiſſer un peu de ſubſiſtance,
Pour l'acquit de ſon ame & de ma conſcience.

ÉRASTE.

Et de ta conſcience ! Et ces quinze cents francs
De penſion à toi payables tous les ans,
Que tu t'es fait léguer avec tant de prudence,
Eſt-ce encor pour l'acquit de cette conſcience ?

CRISPIN.

Il ne faut point, Monſieur, s'eſtomaquer ſi fort.
On peut, en un moment, nous mettre tous d'accord.
Puiſque le teſtament que nous venons de faire,
Où je vous inſtitue unique légataire ;
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
Il faut le déchirer & le jetter au feu.

ÉRASTE.

M'en préſerve le Ciel !

CRISPIN.

Sans former d'entrepriſe,
Laiſſons la choſe au point où votre oncle l'a miſe.

ÉRASTE.

Ce ſeroit cent fois pis, j'en mourrois de douleur.

CRISPIN.

Il s'éleve, auſſi-bien, dans le fond de mon cœur
Certain remords cuiſant, certaine ſyndereſe,
Qui furieuſement ſur l'eſtomac me peſe.

ÉRASTE.

Rentrons, Criſpin ; je tremble, & ſuis perſuadé
Que nous allons trouver mon oncle décédé,
Ou que, dans ce moment, pour le moins il expire.

CRISPIN.

Hélas ! il étoit tems, ma foi, de faire écrire.

ÉRASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front
Ne peut avoir un prix ni trop grand, ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc, s'il vous plaît, m'avancer une année
De cette penſion que je me ſuis donnée;
Vous ne ſauriez me faire un plus charmant plaiſir.

ÉRASTE.

C'eſt ce que nous verrons avec plus de loiſir.

SCENE VIII.

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *ſe jettant dans le fauteuil.*

MISÉRICORDE! Ah Ciel! Je me meurs: je ſuis morte.

ÉRASTE, *à Liſette.*

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la ſorte?

LISETTE.

J'étouffe. Ouf, ouf, la peur m'empêche de parler.

CRISPIN, *à Liſette.*

Quel vertigo ſoudain a donc pu te troubler?
Parle donc, ſi tu veux.

LISETTE.

Géronte....

CRISPIN.

Eh bien ? Géronte....

LISETTE, *ſe levant bruſquement.*

Ah ! prenez garde à moi.

CRISPIN.

Veux-tu finir ton conte ?

LISETTE.

Un grand phantôme noir....

ÉRASTE.

Comment donc ? Que dis-tu ?

LISETTE.

Hélas ! mon cher Monſieur, je dis ce que j'ai vu.
Après avoir conduit ces Meſſieurs dans la rue,
Où la mort du bon-homme eſt déja répandue,
Où même le Crieur a voulu, malgré moi,
Faire entrer, avec lui, l'attirail d'un convoi ;
De la chambre, où giſſoit votre oncle ſans eſcorte,
Il m'a ſemblé d'abord entendre ouvrir la porte ;
Et, montant l'eſcalier, j'ai trouvé nez pour nez,
Comme un grand revenant, Géronte ſur ſes pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton ame poſſédée
T'abuſe & te fait voir un phantôme en idée.

LISETTE.

C'eſt lui, vous dis-je ; il parle....

(*Elle ſe retourne, voit Criſpin qu'elle prend pour Géronte, ſe leve & ſe ſauve dans un coin, en pouſſant un cri d'effroi.*)

Ah !

CRISPIN.

Pourquoi ce grand cri ?

LISETTE.

Excuſe, mon enfant, je te prenois pour lui.
Enfin criant, courant, ſans détourner la vue,
Eſſoufflée & tremblante, ici je ſuis venue
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux
N'eſt qu'une léthargie, & qu'il n'en eſt que mieux.

ÉRASTE.

Avec quelle conſtance, au branle de ſa roue,
La fortune ennemie & me berce & me joue!

LISETTE.

O trop flatteur eſpoir! Projets ſi bien conçus,
Et mieux exécutés, qu'êtes-vous devenus?

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le ſort nous renvoie!
Et l'avare Achéron lâche encore ſa proie!
Vous le voulez, grands Dieux! ma conſtance eſt à bout.
Je ne ſais où j'en ſuis, & j'abandonne tout.

ÉRASTE.

Toi que j'ai vu tantôt ſi grand, ſi magnanime,
Un ſeul revers te rend foible & puſillanime.
Reprends des ſentimens qui ſoient dignes de toi:
Offrons-nous aux dangers; viens ſignaler ta foi:
Quelque coup de haſard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuſer encor quelque Notaire?

ÉRASTE.

Je vais, ſans perdre tems, remettre ces billets
Dans les mains d'Iſabelle: ils feront leurs effets,
Et nous en tirerons peut-être un avantage
Qui pourroit bien ſervir à notre mariage.

Vous,

Vous, rentrez chez mon oncle, & prenez bien le
ſoin
D'appeller le ſecours dont il aura beſoin.
Pour retourner plutôt, je pars en diligence,
Et viens vous raſſurer ici par ma préſence.

SCENE IX.

LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

NE me voilà pas mal avec mon teſtament!
Je vois ma penſion payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon ſervice?

CRISPIN.

Juſte Ciel! ſauve-moi des mains de la Juſtice?
Tout ceci ne vaut rien & m'inquiette fort:
Je crains bien d'avoir fait mon téſtament de mort.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

Mad. ARGANTE, *à Eraſte.*

QUEL eſt votre deſſein, & que voulez-vous faire ?
Puis-je de ces billets être dépoſitaire ?
On me ſoupçonneroit d'avoir prêté les mains
A faire réuſſir en ſecret vos deſſeins.
Maintenant que votre oncle a pu, malgré ſon âge,
Reprendre de ſes ſens heureuſement l'uſage,
Le parti le meilleur, ſans uſer de délais,
Eſt de lui reporter vous-mêmes ſes billets.

ÉRASTE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je connois, Madame,
Les nobles ſentimens qui regnent dans votre ame :
Nous ne prétendons point, vous ni moi, retenir
Un bien qui ne nous peut encore appartenir.
Mais gardez ces billets quelques momens, de grace,
Le Ciel m'inſpirera ce qu'il faut que je faſſe.
Je le prends à témoin, ſi, dans ce que j'ai fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet.
Hélas ! pour mériter la charmante Iſabelle,

J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zele :
Mais on pardonnera ces tranſports amoureux ;
(*A Iſabelle.*)
Mon excuſe, Madame, eſt écrite en vos yeux.

ISABELLE, *à Eraſte.*

Puiſque pour notre hymen j'ai l'aveu de ma mere,
Je puis faire paroître un ſentiment ſincere.
Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour
N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour :
Votre perſonne ſeule eſt le bien qui me flate ;
Et tous les vains brillans dont la fortune éclate
Ne ſauroient éblouir un cœur comme le mien.

ÉRASTE.

Si je l'obtiens, ce cœur, non, je ne veux plus rien.

Mad. ARGANTE.

Tous ces beaux ſentimens ſont fort bons dans un livre.
L'amour ſeul, quel qu'il ſoit, ne donne point à vivre :
Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on eſt marié, qu'autant qu'on a de bien.

ÉRASTE.

Mon oncle maintenant, par ſa convaleſcence,
Fait revivre en mon cœur la joie & l'eſpérance ;
Et je vais l'exciter à faire un teſtament.

Mad. ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de ſon reſſentiment ?
Ces billets détournés ne peuvent-ils point faire
Qu'il prenne à vos deſirs un ſentiment contraire ?

ÉRASTE.

Et voilà la raiſon qui me fait hazarder
A vouloir quelque tems encore les garder.

Pour revoir ce dépôt rentrer en ſa puiſſance ;
Il accordera tout, ſans trop de réſiſtance.
Il faut, Mademoiſelle, en ce péril offert,
Etre un peu dans ce jour avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut, s'il vous plaît,
prendre.

ISABELLE.

Moi !

ÉRASTE.

N'en rougiſſez point, ce n'eſt que pour les rendre.

ISABELLE.

Mais je ne ſais, Monſieur, en cette occaſion,
Si je dois accepter cette commiſſion :
De ces billets ſurpris on me croira complice :
En reſtitutions je ſuis encor novice.

ÉRASTE.

Mais j'entends quelque bruit.

SCENE II.

CRISPIN, Mad. ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

C'EST Criſpin que je voi.
(*A Criſpin.*)
A qui donc en as-tu ? Te voilà hors de toi.

CRISPIN.

Allons, Monſieur, allons, en homme de courage,
Il faut ici, ma foi, ſoutenir l'abordage,
Monſieur Géronte approche.

ÉRASTE.

O Ciel !

(*A Mad. Argante & à Iſabelle.*)

En ce moment,
Souffrez que je vous mene à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à ſa vue :
Laiſſons évaporer un peu ſa bile émue ;
Et, quand il ſera tems, tous unanimement,
Nous viendrons travailler enſemble au dénouement.
(*à Criſpin.*)
Pour toi, reſte ici ; vois l'humeur dont il peut être ;
Et tu m'informeras s'il eſt tems de paroître.

SCENE III.

CRISPIN, *ſeul.*

Nous voilà, grace au Ciel, dans un grand embarras.
Dieu veuille nous tirer d'un auſſi mauvais pas !

SCENE IV.

GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE.

GÉRONTE, *appuyé ſur Liſette.*

Je ne puis revenir encor de ma foibleſſe :
Je ne ſais où je ſuis : l'éclat du jour me bleſſe ;
Et mon foible cerveau, de ce choc ébranlé,
Par de ſombres vapeurs eſt encor tout troublé.
Ai-je été bien long-tems dans cette léthargie ?

LISETTE.

Pas tant que nous croyions. Mais votre maladie
Nous a, tous, mis ici dans un dérangement,
Une agitation, un ſoin, un mouvement,
Qu'il n'eſt pas bien aiſé, dans le fond, de décrire :
Demandez à Criſpin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous ſaviez, Monſieur, ce que nous avons fait,
Lorſque de votre mal vous reſſentiez l'effet,
La peine que j'ai priſe, & les ſoins néceſſaires
Pour pouvoir, comme vous, mettre ordre à vos affaires,
Vous ſeriez étonné, mais d'un éronnement
A n'en pas revenir ſi-tôt aſſurément.

GÉRONTE.

Où eſt donc mon neveu ? ſon abſence m'ennuie.

CRISPIN.

Ah ! le pauvre garçon, je crois, n'eſt plus en vie.

GÉRONTE.

Que dis-tu là? Comment?

CRISPIN.

Il s'eſt ſaiſi ſi fort,
Quand il a vu vos yeux tourner droit à la mort,
Que, n'écoutant plus rien que ſa douleur amere,
Il s'eſt allé jetter....

GÉRONTE.

Où donc? dans la riviere?

CRISPIN.

Non, Monſieur, ſur ſon lit, où, baigné de ſes pleurs,
L'infortuné garçon gémit de ſes malheurs.

GÉRONTE.

Va donc lui redonner & le calme & la joie;
Et dis-lui, de ma part, que le Ciel lui renvoie
Un oncle toujours plein de tendreſſe pour lui,
Qui connoît ſon bon cœur, & qui veut aujourd'hui
Lui montrer des effets de ſa reconnoiſſance.

CRISPIN.

S'il n'eſt pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'amene ici.

SCENE V.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

MAIS, à ce que je vois,
J'ai donc, Liſette, été plus mal que je ne crois ?

LISETTE.

Nous vous avons cru mort pendant une heure entiere.

GÉRONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté derniere,
Et, ſans perdre de tems, faire mon teſtament.
Les Notaires ſont-ils venus ?

LISETTE.

Aſſurément.

GÉRONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, & leur dire
Que dans le même inſtant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

SCENE VI.

ÉRASTE, GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, *à Eraſte.*

LE Ciel vous l'a rendu.

ÉRASTE.

Hélas ! à ce bonheur me ſerois-je attendu ?
Je revois mon cher oncle ; & le Ciel, par ſa grace,
Senſible à mes douleurs, permet que je l'embraſſe !
Après l'avoir cru mort, il paroît à mes yeux !

GÉRONTE.

Hélas ! mon cher neveu, je n'en ſuis guere mieux ;
Mais je rends grace au Ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie
De te donner mon bien par un bon teſtament.

LISETTE.

Ce garçon-là, Monſieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pu voir les ſyncopes, les criſes
Dont, par la ſympathie il ſentoit les repriſes,
Il vous auroit percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons, tous trois, eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le Ciel a pris pitié de nos miſeres.

SCENE VII.

M. SCRUPULE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

MAIS j'apperçois quelqu'un. (*bas à Criſpin.*) C'eſt un des deux Notaires.

GÉRONTE.

Bon jour, Monſieur Scrupule.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! me voilà perdu !

GÉRONTE.

Ici depuis long-tems vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes, je ſuis ravi, Monſieur, qu'en moins d'une heure
Vous jouiſſiez déja d'une ſanté meilleure.
Je ſavois bien qu'ayant fait votre teſtament,
Vous ſentiriez bientôt quelque ſoulagement.
Le corps ſe porte mieux lorſque l'eſprit ſe trouve
Dans un parfait repos.

GÉRONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que, ſelon vos deſſeins,
Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GÉRONTE.

Quel papier, s'il vous plaît? Pourquoi? pour quelle affaire?

M. SCRUPULE.

C'eſt votre teſtament que vous venez de faire.

GÉRONTE.

J'ai fait mon teſtament!

M. SCRUPULE.

Oui, ſans doute, Monſieur.

LISETTE, *bas.*

Criſpin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas.*

Je friſſonne de peur.

GÉRONTE.

Eh! parbleu, vous rêvez, Monſieur; c'eſt pour le faire
Que j'ai beſoin ici de votre miniſtere.

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, Monſieur, en aucune façon;
Vous nous l'avez dicté plein de ſens & raiſon.
Le repentir ſi-tôt ſaiſiroit-il votre ame?
Monſieur étoit préſent auſſi-bien que Madame:
Ils peuvent là-deſſus dire ce qu'ils ont vu.

ÉRASTE, *bas.*

Que dire?

LISETTE, *bas.*

Juſte Ciel!

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu.

GÉRONTE.

Éraſte étoit préſent?

M. SCRUPULE.

Oui, Monſieur, je vous jure.

GÉRONTE.

Eſt-il vrai, mon neveu? Parle, je t'en conjure.

ÉRASTE.

Ah! ne me parlez pas, Monſieur, de teſtament;
C'eſt m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE.

Liſette, parle donc.

LISETTE.

Criſpin, parle en ma place;
Je ſens, dans mon goſier, que ma voix s'embarraſſe.

CRISPIN, *à Géronte.*

Je pourrois là-deſſus vous rendre ſatisfait;
Nul ne ſait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE.

J'ai fait mon teſtament?

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt abſolument écrire;
Mais je ſuis très-certain qu'au lieu où vous voilà,
Un homme, à-peu-près mis comme vous êtes là,
Aſſis dans un fauteuil auprès de deux Notaires,
A dicté mot à mot ſes volontés dernieres.
Je n'aſſurerai pas que ce fût vous. Pourquoi?
C'eſt qu'on peut ſe tromper. Mais c'étoit vous ou moi.

M. SCRUPULE, *à Géronte.*

Rien n'eſt plus véritable, & vous pouvez m'en croire.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire ;
Et c'eſt ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'eſt elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement ; &, pour prouver le fait ;
Ne vous ſouvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le Notaire ?

GÉRONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il eſt arrivé dans votre cabinet,
Qu'il a pris auſſi-tôt ſa plume & ſon cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaiſie....

GÉRONTE.

Je ne m'en ſouviens point.

LISETTE.

C'eſt votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous ſouvient-il pas, Monſieur, bien nettement,
Qu'il eſt venu tantôt certain neveu Normand,
Et certaine Baronne, avec un grand tumulte
Et des airs inſolens, chez vous vous faire inſulte ?...

GÉRONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que, pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre teſtament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie

GÉRONTE.

Je ne m'en ſouviens point.

CRISPIN.

C'eſt votre léthargie.

GÉRONTE.

Je crois qu'ils ont raiſon, & mon mal eſt réel.

LISETTE.

Ne vous ſouvient-il pas que Monſieur Cliſtorel,

ÉRASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire?
Monſieur convient de tout, du tort de ſa mémoire,
Du Notaire mandé, du teſtament écrit.

GÉRONTE.

Il faut bien qu'il ſoit vrai, puiſque chacun le dit;
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part.*

Ah! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.

« Fut préſent devant nous, dont les noms ſont au » bas,
» Maître Mathieu Géronte, en ſon fauteuil à bras,
» Étant en ſon bon ſens, comme on a pu connoître
» Par le geſte & maintien qu'il nous a fait paroître;
» Quoique de corps malade, ayant ſain jugement;
» Lequel, après avoir réfléchi mûrement,
» Que tout eſt ici bas fragile & tranſitoire....

CRISPIN.

Ah! quel cœur de rocher, & quelle ame aſſez noire
Ne ſe fendroit en quatre, en entendant ces mots?

LISETTE.

Hélas ! je ne ſaurois arrêter mes ſanglots.

GÉRONTE.

En les voyant pleurer, mon ame eſt attendrie.
Là, là, conſolez-vous, je ſuis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

» Conſidérant que rien ne reſte en même état,
» Ne voulant pas auſſi décéder inteſtat....

CRISPIN.

Inteſtat !...

LISETTE.

Inteſtat !.... Ce mot me perce l'ame.

M. SCRUPULE.

Faites treve un moment à vos ſoupirs, Madame.
» Conſidérant que rien ne reſte en même état,
» Ne voulant pas auſſi décéder inteſtat....

CRISPIN.

Inteſtat !...

LISETTE.

Inteſtat !...

M. SCRUPULE.

Mais laiſſez-moi donc lire ;
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
» A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
» Son ſuſdit teſtament en la forme qui ſuit.

GÉRONTE.

De tout ce préambule & de cette légende ;
S'il m'en ſouvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'eſt votre léthargie.

CRISPIN.

Ah ! je vous en répond.
Ce que c'eſt que de nous ! Moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, *liſant.*

» Je veux, premiérement, qu'on acquitte mes
» dettes.

GÉRONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites.
» Je dois quatre cents francs à mon Marchand de
» vin,
» Un fripon qui demeure au cabaret voiſin.

GÉRONTE.

Je dois quatre cents francs ! C'eſt une fourberie.

CRISPIN, *à Géronte.*

Excuſez-moi, Monſieur ; c'eſt votre léthargie.
Je ne ſais pas au vrai ſi vous les lui devez ;
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GÉRONTE.

C'eſt un maraud, qu'il faut envoyer en galere.

CRISPIN.

Quand ils y ſeroient tous, on ne les plaindroit
guere.

M. SCRUPULE, *liſant.*

» Je fais mon légataire unique, univerſel,
» Éraſte, mon neveu.

ÉRASTE.

Se peut-il ?... Juſte Ciel !

M. SCRUPULE, *liſant.*

» Déshéritant, en tant que beſoin pourroit être,

» Parens, nieces, neveux, nés auſſi bien qu'à
» naître,
» Et même tous bâtards, à qui Dieu faſſe paix,
» S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès.

GÉRONTE.

Comment ! moi des bâtards ?

CRISPIN, *à Géronte.*

C'eſt ſtyle de Notaire.

GÉRONTE.

Oui, je voulois nommer Éraſte légataire.
A cet article-là, je vois préſentement,
Que j'ai bien pu dicter le préſent teſtament.

M. SCRUPULE, *liſant.*

» *Item.* Je donne & legue, en eſpece ſonnante,
» A Liſette.

LISETTE.

Ah ! grands Dieux !

M. SCRUPULE, *liſant.*

» Qui me ſert de ſervante,
» Pour épouſer Criſpin en légitime nœud,
» Deux mille écus.

CRISPIN, *à Géronte.*

Monſieur... en vérité... pour peu...
Non... jamais... car... enfin... ma bouche... quand
j'y penſe...
Je me ſens ſuffoquer par la reconnoiſſance.
(*à Liſette.*)
Parle donc.

LISETTE, *embraſſant Géronte.*

Ah ! Monſieur...

GÉRONTE.

Qu'eſt-ce à dire cela ?
Je ne ſuis point l'auteur de ces ſottiſes-là.
Deux mille écus comptant !

LISETTE.

Quoi ! déja, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?
Une fille nubile, expoſée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,
Lui refuſeriez-vous cette petite grace ?

GÉRONTE.

Comment ! ſix mille francs ! Quinze ou vingt écus, paſſe.

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, Monſieur, ſont ſi courus !
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

GÉRONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, ma mie ?
(*au Notaire.*)
Il en eſt à tout prix. Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

» *Item.* Je donne & legue...

CRISPIN, *à part.*

Ah ! c'eſt mon tour, enfin,
Et l'on va me jetter...

M. SCRUPULE.

» A Criſpin...

(*Criſpin ſe fait petit.*)

GÉRONTE, *regardant Criſpin.*

A Criſpin !

M. SCRUPULE, *liſant.*

» Pour tous les obligeans, bons & loyaux ſervices

» Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
» Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir....

GÉRONTE.

Où donc ce beau diſcours doit-il enfin venir ?
Voyons.

M. SCRUPULE, *liſant.*

» Quinze cents francs de rentes viageres,
» Pour avoir ſouvenir de moi dans ſes prieres.

CRISPIN, *ſe proſternant aux pieds de Géronte.*

Oui, je vous le promets, Monſieur, à deux genoux,
Juſqu'au dernier ſoupir, je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme!
Si généreuſement me laiſſer cette ſomme !

GÉRONTE.

Non ferai-je, parbleu ! Que veut dire ceci ?
(*au Notaire.*)
Monſieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclairciſſement voulez-vous qu'on vous donne?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GÉRONTE.

Quoi ! moi, j'aurois légué, ſans aucune raiſon,
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Éraſte auroit chaſſé, s'il m'avoit voulu croire !

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire ;
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Etre avaricieux même après votre mort ?

GÉRONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches ?

Je tremble du malheur dont je ſens les approches ;
Je n'oſe me fouiller.

ÉRASTE, *à part.*

Quel funeſte embarras !

(*Haut à Géronte.*)

Vous les cherchez en vain ; vous ne les avez pas.

GÉRONTE, *à Eraſte.*

Où ſont-ils donc ? Réponds.

ÉRASTE.

Tantôt, pour Iſabelle,
Je les ai, par votre ordre, exprès portés chez elle.

GÉRONTE.

Par mon ordre !

ÉRASTE.

Oui, Monſieur.

GÉRONTE.

Je ne m'en ſouviens point.

CRISPIN.

C'eſt votre léthargie.

GÉRONTE.

Oh ! je veux, ſur ce point,
Qu'on me faſſe raiſon. Quelles friponneries !
Je ſuis las, à la fin, de tant de léthargies.

(*A Eraſte.*)

Cours chez elle ; dis-lui que, quand j'ai fait ce don,
J'avois perdu l'eſprit, le ſens & la raiſon.

SCENE VIII.

Mad. ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ERASTE, LISETTE, CRISPIN, LE NOTAIRE.

ISABELLE, *à Géronte.*

NE vous alarmez point, je viens pour vous les rendre.

GÉRONTE.

O Ciel !

ÉRASTE.

Mais ſous des loix que nous oſons prétendre.

GÉRONTE.

Et quelles ſont ces loix?

ÉRASTE.

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le préſent teſtament.

GÉRONTE.

Mais tu n'y penſes pas. Veux-tu donc que je laiſſe
A cette chambriere un legs de cette eſpece ?

LISETTE.

Songez à l'intérêt que le Ciel vous en rend ;
Et plus le legs eſt gros, plus le mérite eſt grand.

GÉRONTE, *à Criſpin.*

Et ce maraud auroit cette ſomme en partage !

CRISPIN.

Je vous promets, Monſieur, d'en faire un bon uſage :
De plus, ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GERONTE.

Il eſt vrai qu'il n'en doit jouir qu'après ma mort.

ÉRASTE.

Ce n'eſt pas encor tout : regardez cette belle ;
Vous ſavez ce qu'un cœur peut reſſentir pour elle ;
Vous avez éprouvé le pouvoir de ſes coups :
Charmé de ſes attraits, j'embraſſe vos genoux,
Et je vous la demande en qualité de femme.

GÉRONTE.

Ah ! Monſieur mon neveu....

ÉRASTE.

Je n'ai fait voir ma flamme
Que, lorſqu'en écoutant un ſentiment plus ſain,
Votre cœur moins épris a changé de deſſein.

Mad. ARGANTE.

Je crois que vous & moi nous ne ſaurions mieux faire.

GÉRONTE.

Nous verrons ; mais, avant de conclure l'affaire,
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà ;
Tels que je les reçus, je les rends.

(*Elle préſente le porte-feuille à Géronte.*)

LISETTE, *prenant le porte-feuille plutôt que Géronte.*

Alte-là.
Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GÉRONTE.

Si tu ne me les rends, je vous ferai tous pendre.

ÉRASTE, *ſe jettant à genoux.*

Monſieur, vous me voyez embraſſer vos genoux ;
Voulez-vous aujourd'hui nous déſeſpérer tous ?

LISETTE, *à genoux.*

Eh ! Monſieur.

CRISPIN, *à genoux.*

Eh ! Monſieur.

GÉRONTE.

La tendreſſe m'accueille.
Dites-moi, n'a-t-on rien diſtrait du porte-feuille ?

ISABELLE.

Non, Monſieur, je vous jure ; il eſt en ſon entier,
Et vous retrouverez juſqu'au moindre papier.

GÉRONTE.

Hé bien ! s'il eſt ainſi, par-devant le Notaire,
Pour avoir mes billets, je conſens à tout faire ;
Je ratifie en tout le préſent teſtament,
Et donne à votre hymen un plein conſentement.
Mes billets ?

LISETTE.

Les voilà.

ÉRASTE, *à Géronte.*

Quelle action de grace !...

GÉRONTE.

De vos remercîmens volontiers je me paſſe.
Mariez-vous tous deux, c'eſt bien fait ; j'y conſens ;
Mais, ſur-tout, au plutôt, procréez des enfans
Qui puiſſent hériter de vous en droite ligne ;
De tous collatéraux l'engeance eſt trop maligne.
Déteſtez, à jamais, tous neveux Bas-Normands,
Et nieces que le diable amene ici du Mans ;
Fléaux plus dangereux, animaux plus funeſtes,
Que ne furent jamais les guerres ni les peſtes.

SCENE IX & derniere.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

LAISSONS-LE dans l'erreur, nous ſommes héritiers.
Liſette, ſur mon front viens ceindre les lauriers:
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant aſſez pour être ſage.

CRISPIN, *au Parterre.*

Meſſieurs, j'ai, grace au Ciel, mis la barque à bon port.
En faveur des vivans je fais revivre un mort;
Je nomme, à mes deſirs, un ample légataire;
J'acquiers quinze cents francs de rente viagere,
Et femme au par-deſſus: mais ce n'eſt pas aſſez;
Je renonce à mon legs, ſi vous n'applaudiſſez.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LA

LA CRITIQUE DU LÉGATAIRE,

COMÉDIE

EN PROSE ET EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE COMÉDIEN.
LE CHEVALIER.
LE MARQUIS.
LA COMTESSE.
CLISTOREL, Apothicaire.
CLISTOREL, Comédien.
M. BONIFACE, Auteur.
M. BREDOUILLE, Financier.

CRITIQUE
DU
LÉGATAIRE;
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE COMÉDIEN, *faiſant l'annonce.*

MESSIEURS, nous aurons l'honneur de vous donner demain la Tragédie de... &, le jour ſuivant, vous aurez encore une repréſentation du Légataire.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE COMÉDIEN.

LE CHEVALIER.

HOLA, ho, Monſieur l'Annonceur! un petit mot s'il vous plaît.

LE COMÉDIEN.

Que ſouhaitez-vous, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Hé ! ventrebleu ! n'êtes-vous point las de nous donner toujours la même Piece ? Eſt-ce qu'il n'y a pas aſſez long-tems que vous nous fatiguez de votre Légataire ?

LE COMÉDIEN.

Monſieur, nous ne nous laſſons jamais des Pieces, tant qu'elles nous donnent de l'argent.

LE CHEVALIER.

Je ſuis las de voir ce Poiſſon avec ſon bredouillement & ſon *item*. Ma foi, c'eſt un mauvais plaiſant ; tu vaux mieux que lui.

LE COMÉDIEN.

C'eſt le Public qui détermine le ſort des ouvrages d'eſprit, & le nôtre ; &, lorſque nous le voyons venir en foule à quelque Comédie nouvelle, nous jugeons que la Piece eſt bonne, & nous n'en voulons point d'autre garant.

LE CHEVALIER.

Ah ! palſembleu, voilà un beau garant que le Public ! Le Public ! Le Public ! C'eſt bien à lui que je m'en rapporte.

LE COMÉDIEN.

A qui donc, Monſieur, voulez-vous vous en rapporter ?

LE CHEVALIER.

A qui ?

LE COMÉDIEN.

Oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

A moi, morbleu, à moi : il y a plus de ſens, de raiſon & d'eſprit dans cette tête-là, qu'il n'y en

a ſur votre théatre, dans vos loges & dans votre parterre, quand ces trois ordres ſeroient réunis enſemble.

LE COMÉDIEN.

Je ne doute point, Monſieur, de votre capacité; mais j'ai toujours ouï dire que le goût général devoit l'emporter ſur le particulier.

LE CHEVALIER.

Cette maxime eſt bonne pour les ſots, mais non pas pour moi. Je ne me laiſſe jamais entraîner au torrent: je fais tête au parterre; &, quand il approuve quelque endroit, c'eſt juſtement celui que je condamne.

LE COMÉDIEN.

Je vous dirai, Monſieur, que nous autres Comédiens, nous ſommes d'un ſentiment bien contraire. C'eſt de ce tribunal-là que nous attendons nos arrêts, & quand il a prononcé, nous n'appellons point de ces déciſions.

LE CHEVALIER.

Et moi, morbleu, j'en appelle comme d'abus, j'en appelle au bon ſens: j'en appelle à la poſtérité; & le ſiecle à venir me fera raiſon du mauvais goût de celui-ci.

LE COMÉDIEN.

Quelque ſuccès qu'ait notre Piece, nous n'eſpérons pas, Monſieur, qu'elle paſſe aux ſiecles futurs: il nous ſuffit qu'elle plaiſe préſentement à quantité de gens d'eſprit, & que la peine de nos Acteurs ne ſoit pas infructueuſe.

LE CHEVALIER.

Si j'étois de vous autres Comédiens, j'aimerois

mieux tirer la langue d'un pied de long, que de préſenter de pareilles ſottiſes : mourez de faim, morbleu, mourez de faim avec conſtance, plutôt que de vous enrichir avec une auſſi mauvaiſe Piece. Et qu'eſt-ce que c'eſt encore que cette Critique dont vous nous menacez ?

LE COMÉDIEN.

Je vous dirai, Monſieur, par avance, que ce n'eſt qu'une bagatelle ; deux ou trois Scenes qu'on a ajoutées, pour donner à la Comédie une juſte longueur, & pour vous amuſer juſqu'à l'heure du ſouper.

LE CHEVALIER.

Cela ſera-t-il bon ?

LE COMÉDIEN.

C'eſt ce que je ne vous dirai pas, le Public en jugera.

LE CHEVALIER.

Le Public, le Public ! Ils n'ont autre choſe à vous dire, le Public, le Public !

LE COMÉDIEN.

Monſieur, je vous laiſſe avec lui ; tâchez à le faire convenir qu'il a tort, mais ne lui expoſez que de bonnes raiſons : il ne ſe paie pas de mauvais diſcours, je vous en avertis ; & il a ſouvent impoſé ſilence à des gens qui avoient autant d'eſprit que vous.

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

Je lui parlerois fort bien, ſi je me trouvois tête à tête avec lui ; mais la partie n'eſt pas égale : il faut remettre l'affaire à une autre fois, & voir ſi ces Meſſieurs voudront me rendre ma place.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, BONIFACE.

LA COMTESSE.

Hola, quelqu'un de mes gens, n'ai-je là perſonne ? Mon caroſſe, mon caroſſe. Monſieur le Marquis, ſortons d'ici. Remuez-vous donc, Monſieur Boniface ; vous voilà comme une idole ; faites donc avancer mon équipage.

LE MARQUIS.

Si-tôt que votre caroſſe ſera devant la porte, on viendra vous avertir ; mais vous en avez encore pour un quart-d'heure tout au moins.

LA COMTESSE.

Pour un quart-d'heure ? Quoi ! il faudra que je demeure ici encore un quart-d'heure ? Je ne pourrai jamais ſuffire à tout ce que j'ai à faire aujour-

d'hui. On m'attend au Marais pour faire une reprise de lanſquenet ; je vais ſouper proche les Incurables ; nous devons courir le bal toute la nuit ; &, ſur les huit heures du matin, il faut que je me trouve à un réveillon à la porte Saint Bernard.

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, bien de l'ouvrage à faire en fort peu de tems.

LA COMTESSE.

Ma vivacité fournira à tout ; &, ſi vous ne voulez pas me ſuivre, voilà Monſieur Boniface qui ne m'abandonnera point dans l'occaſion ; c'eſt un jeune Poëte que je produis dans le monde, un bel eſprit qui fait des vers pour moi quand j'en ai beſoin : je l'ai mené à la Comédie pour m'en dire ſon ſentiment.

LE MARQUIS, *bas à la Comteſſe.*

Comment ! tête à tête ?

LA COMTESSE, *bas au Marquis.*

Pourquoi non ? Il me ſert de chaperon ; il a une mine ſans conſéquence : que voulez-vous qu'une femme faſſe d'un viſage comme le ſien ? (*haut.*) Je prétends bien qu'il vienne au bal avec moi. Mais, avant tout, tirez-moi de la foule, Monſieur le Marquis, tirez-moi de la foule. Mon caroſſe, en arrivant, a été une heure dans la rue Dauphine, ſans pouvoir avancer ni reculer ; le voilà préſentement dans le même embarras. Cela eſt étrange, que, dans une ville policée comme Paris, les rues ne ſoient pas libres, & que Meſſieurs les Comédiens empêchent la circulation des voitures.

LE MARQUIS.

Cela crie vengeance. Parbleu, Monſieur Boniface, je ſuis bien aiſe de vous rencontrer dans les Foyers. Vous venez de voir cette Comédie qui a fait courir tant de monde, je ſerai charmé que vous m'en diſiez votre ſentiment : j'ai autrefois entendu de petits vers de votre façon, qui n'étoient pas impertinens.

M. BONIFACE.

Oh ! Monſieur.

LA COMTESSE.

Monſieur Boniface a cent fois plus d'eſprit qu'il ne paroît. J'aime les gens dont la mine promet peu & tient beaucoup. Il a l'air d'un cuiſtre ; mais je puis vous aſſurer qu'il n'eſt pas un ſot.

M. BONIFACE.

On voit bien, Madame la Comteſſe, que vous vous connoiſſez en phyſionomie.

LA COMTESSE.

C'eſt une ſource d'imagination vive, hardie, échauffée ; rien ne l'arrête, rien ne l'embarraſſe ; je lui trouve un fonds de ſcience qui m'étonne, une fécondité qui m'épouvante. Croiriez-vous, Monſieur le Marquis, qu'il a fait vingt-cinq Comédies, &, pour le moins, autant de Tragédies ? Les Comédiens n'en veulent jouer aucune. Mais ce qu'il a de beau, c'eſt que ſes Comédies font pleurer, & que ſes Tragédies font rire à gorge déployée.

LE MARQUIS.

C'eſt attrapper le fin de l'art.

M. BONIFACE.

Madame la Comteſſe eſt, à ſon ordinaire, vive & pétulante; il faut qu'elle ſe divertiſſe toujours aux dépens de quelqu'un.

LE MARQUIS.

Allons, Monſieur Boniface, faites-nous part de vos lumieres, & dites-nous, je vous prie, votre avis ſur la piece que nous venons de voir.

M. BONIFACE.

Monſieur....

LA COMTESSE.

Parlez, parlez, Monſieur Boniface; mais ſoyez court: votre récit commence déja à m'ennuyer: je n'aime point les grands parleurs; c'eſt le défaut des gens de votre métier. Je rencontrai dernierement un Auteur dans la rue, qui fit, à toute force, arrêter mon caroſſe; il me fatigua de ſes vers pendant une heure entiere; il en récita au laquais, au cocher, aux chevaux; &, ſi un autre caroſſe ne fût ſurvenu, qui lui ferra les côtes de fort près & lui fit quitter priſe, je crois qu'il parleroit encore, ou qu'il ſeroit devenu lui-même la cataſtrophe de ſa Tragédie.

M. BONIFACE.

Je ne ſuis encore qu'un jeune candidat dans la république des Lettres, un nourriſſon des Muſes; mais je ſoutiens que la Piece eſt vicieuſe *à capite ad calcem*, c'eſt-à-dire, de la tête aux pieds.

LA COMTESSE.

Un jeune candidat! un jeune candidat! un nourriſſon des Muſes! Que dis-tu à cela, Marquis? Les

Muſes n'ont-elles pas fait là une belle nourriture ? Quand ſerez-vous ſevré, Monſieur Boniface ?

M. BONIFACE.

Nous avons un peu lu notre Poétique d'Ariſtote, & nous ſavons la différence de l'Épopée avec le Poëme dramatique, qui vient du Grec *para to dran*, *id eſt*, *agere*.

LA COMTESSE.

Agere... agere... Il faut avouer que cette langue Grecque eſt admirable ; il faut que vous me l'appreniez, Monſieur Boniface.... Que je ſerois ravie de ſavoir du Grec ! Quoi ! je parlerois Grec, je parlerois Grec, Monſieur le Marquis ? Mais cela ſeroit tout-à-fait plaiſant.

LE MARQUIS.

Oui, Madame, cela ſeroit tout-à-fait plaiſant & nouveau.

M. BONIFACE.

Je ne m'arrête point à la diction, je laiſſe cette critique aux eſprits ſubalternes; c'eſt à l'analyſe, à la conduite, à la texture d'une Piece que je m'attache ; &, par-là, je vous prouverai que celle-ci eſt impertinente.

LE MARQUIS.

Voilà qui eſt fort.

M. BONIFACE.

N'eſt-il pas vrai qu'il s'agit dans cette Piece, d'un teſtament, qui fait le nœud & le dénouement de toute l'intrigue ?

LE MARQUIS.

Vous avez raiſon.

M. BONIFACE.

Qui eſt-ce qui fait ce teſtament ? Ne tombez-vous pas d'accord que c'eſt un valet ?

LA COMTESSE.

Oui, c'eſt Criſpin. Il me réjouit par fois ; j'aime à le voir.

M. BONIFACE.

Or eſt-il que le code Juſtinien, titre douze, *paragrapho primo de teſtamentis*, nous apprend que ceux qui ſont ſous la puiſſance d'autrui ne peuvent pas teſter. Le valet eſt ſous la puiſſance de ſon maître ; *ergo*, je ſoutiens que le valet n'a pu faire de teſtament ; &, de-là, je conclus que la Piece eſt déteſtable.

LE MARQUIS.

Belle concluſion !

LA COMTESSE.

Voilà ce qui s'appelle ſapper un ouvrage par les fondemens, raiſonner juſte, & décider comme j'aurois fait. Que Monſieur Boniface a d'eſprit ! C'eſt un gouffre de ſcience. Mon Dieu, que j'aurois envie de l'embraſſer ! mais la pudeur m'en empêche. Pour vous conſoler, Monſieur Boniface, baiſez ma main. Te voilà, Marquis, confondu, écraſé, anéanti. Tu ne ris point ? tu ne ris point ?

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas, ma foi, que vous ne m'en donniez tous deux une ample matiere. Qu'avons-nous affaire ici d'Épopée, & de tous les grands mots Grecs & Latins dont Monſieur Boniface fait une parade faſtueuſe ?

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ce ſont tous termes de l'art, qui ſont cités fort à propos ; l'Épopée, le Code, le Juſtinien, le *Paragraphe*. Je voudrois avoir trouvé une douzaine de ces mots, & les avoir payés une piſtole piece.

LE MARQUIS.

Apprenez, Monſieur le Juriſprudent hors de ſaiſon, qu'il n'eſt point queſtion, dans une Comédie, du droit Romain, ni de Juſtinien ; il s'agit de divertir les gens d'eſprit avec art : & je vous ſoutiens, moi, que la conduite de cette Piece eſt très-ſenſée.

M. BONIFACE.

C'eſt donc nous ne convenons pas parmi nous autres Savans.

LE MARQUIS.

Le premier acte expoſe le ſujet ; le ſecond fait le nœud ; dans le troiſieme commence l'action ; elle continue dans les ſuivans : tout concourt à l'événement ; l'embarras croît juſqu'à la derniere ſcene ; le dénouement eſt tiré des entrailles du ſujet. Tous les Acteurs ſont contens, & les Spectateurs ſeroient bien difficiles s'ils ne l'étoient pas, puiſqu'il me paroît qu'ils ont été divertis dans les regles.

LA COMTESSE.

Pour moi, je n'entends point vos regles de Comédie ; mais mon frere le Chevalier, qui a bon goût, & qui eſt preſque auſſi ſage que moi, m'a dit qu'elle ne valoit rien ; il ne l'a pourtant point encore vue.

LE MARQUIS.

C'eſt le moyen d'en juger bien ſainement.

LA COMTESSE.

Il n'a cependant manqué aucune repréſentation : la premiere, il ne vit rien; la ſeconde, il n'entendit pas un mot; la troiſieme, il ne vit ni n'entendit; &, toutes les autres fois, il étoit dans les foyers, occupé devant le miroir à rajuſter ſa perſonne, ranimer ſa perruque, ſe renouveller de bonne mine, pour être en état de donner la main à quelque femme de qualité, & la conduire avec ſuccès dans ſon caroſſe.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas s'il en parle ſi bien.

LA COMTESSE.

Pour moi, ne trouvant plus de place dans les premieres loges, je l'ai vue la premiere fois dans l'amphithéatre, où je me trouvai entourée de cinq ou ſix jeunes Seigneurs, qui ne ceſſerent de folâtrer autour de moi : jamais jolie femme ne fut plus lutinée; &, ſi la Piece n'avoit promptement fini, je ne ſais, en vérité, ce qu'il en ſeroit arrivé.

LE MARQUIS.

Vous avez bien raiſon, Madame la Comteſſe, de peſter; vous n'avez jamais tant couru de riſque en vos jours qu'à cette Comédie.

M. BONIFACE.

Pour moi, j'étois dans le parterre à la premiere repréſentation; il ne m'en a jamais tant coûté pour voir une mauvaiſe Comédie; une moitié de mon juſte-au-corps fut emporté par la foule, &

j'eus bien de la peine à ſauver l'autre au milieu des ſots de Laquais, qui m'inonderent de cire en ſortant, & me brûlerent tout un côté de ma perruque.

LA COMTESSE.

Les Auteurs qui ont des habits auſſi mûrs que le vôtre, Monſieur Boniface, ne doivent point ſe trouver dans le parterre à une premiere repréſentation.

LE MARQUIS.

Madame la Comteſſe a raiſon. Vous êtes là un tas de mauvais Poëtes cantonnés par peloton; (je ne parle pas de ceux qui ſont avoués d'Apollon, dont on doit reſpecter les avis) vous êtes là, dis-je, comme des ames en peine, tout prêts à donner l'alarme dans votre quartier, & à ſonner le tocſin ſur un mot qui ne vous plaira pas. Sont-ce deux ou trois termes haſardés, négligés, ou mal interprétés, qui doivent décider d'un ouvrage de deux mille vers?

LA COMTESSE.

Tu te rends, Marquis; tu fléchis, tu demandes quartier. Courage, Monſieur Boniface; remettez-vous; l'ennemi plie; tenez bon, quand il devroit aujourd'hui vous en coûter votre manteau. Te moques-tu, Marquis, de te meſurer avec Monſieur Boniface? C'eſt le plus bel eſprit du ſiecle; il a voix délibérative aux Cafés; & c'eſt lui qui fait un livre qui aura pour titre, *le Diable partiſan, ou l'abrégé des ſoupirs auprès des cruelles.*

LE MARQUIS.

Mais enfin, vous conviendrez que la Piece eſt...

LA COMTESSE.

Horrible, déteſtable, archidéteſtable, & qu'il n'y a que les entractes qui la ſoutiennent.

M. BONIFACE.

Que voulez-vous dire avec vos entractes? Il me ſemble qu'il n'y en a point.

LA COMTESSE.

Il n'y en a point! Comment appellez-vous donc ces pirouettes, ces caracoles, ces chaudes embraſſades qui ſe font ſur le théatre pendant qu'on mouche les chandelles; voilà ce qui s'appelle des ſcenes d'action & de mouvement des plus comiques; place au théatre, haut les bras: demandez plutôt au parterre, je ſuis ſûre qu'il ſera de mon avis. Mais je perds ici bien du tems: mon cher Monſieur Boniface, voyez, je vous prie, ſi mon caroſſe n'eſt point à la porte; de moment en moment je ſens que je m'exténue, je fonds, je péris, je deviens nulle.

M. BONIFACE.

Dans un moment, Madame, je viens vous rendre réponſe.

SCENE V.

M. BREDOUILLE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

M. BREDOUILLE, *ſortant de la couliſſe.*

ALLEZ toujours devant, j'y ſerai auſſi-tôt que vous ; ayez ſoin ſeulement que nous buvions bien frais, & que le rôt ſoit cuit à propos.

LE MARQUIS.

Hé ! bon jour, mon cher Monſieur Bredouille ; que j'ai de joie de vous rencontrer ici ! Madame, vous voyez devant vous l'homme de France qui fait la meilleure chere, & qui a cinquante bonnes mille livres de rente.

LA COMTESSE.

Je ne connois autre que Monſieur Bredouille ; j'ai été vingt fois à ſa maiſon de campagne : c'eſt lui qui a inventé les poulardes aux huîtres, les poulets aux œufs, & les cercelles aux olives. Si je n'étois pas retenue, je lui propoſerois de nous donner ce ſoir à ſouper, pour nous dédommager de la mauvaiſe Comédie que nous venons de voir.

M. BREDOUILLE.

Qu'appellez-vous mauvaiſe Comédie ? mauvaiſe Comédie !.... Je la trouve excellente : je ne me ſuis jamais tant diverti ; & Monſieur Cliſtorel m'a

guéri de toute la mauvaiſe humeur que j'y avois apportée.

LA COMTESSE.

D'où venoit ton chagrin, mon gros Bredouilleux? Quelque quartaut de ta cave a-t il échappé à ſes cerceaux? Et pleures-tu, par avance, le malheur qui nous menace de ne point avoir de glace pendant l'été?

M. BREDOUILLE.

Mon cuiſinier avoit, à dîner, manqué ſa ſoupe; ſes entrées ne valoient pas le diable, & le coquin avoit laiſſé brûler un Faiſan qu'on m'avoit envoyé de mes terres. Je n'ai pas laiſſé d'y rire tout mon ſoul, tout mon ſoul.

LA COMTESSE.

Comment! tu as pu rire de pareilles ſottiſes? Si je te faiſois l'anatomie de cette piece là, tu tomberois dans un dégoût qui t'ôteroit l'appétit pendant tout le carnaval.

M. BREDOUILLE.

Ne me la faites donc pas; il n'eſt point ici queſtion d'anatomie. Eſt-ce que le teſtament ne vous a pas réjouie? Il y a là deux *item* qui valent chacun une Comédie Et cette veuve, morbleu! cette veuve, n'eſt-elle pas à manger. Ce Poiſſon eſt plaiſant, il me divertit: j'aime à rire, moi; cela me fait faire digeſtion.

LA COMTESSE.

Et c'eſt juſtement la ſcene de la veuve qui m'a donné un dégoût pour la Piece: j'ai une antipathie extrême pour cet habit; &, ſi mon mari mouroit aujourd'hui, je me remarierois demain,

pour n'être pas obligée de me préſenter ſous un ſi lugubre équipage. Je crois que je ne ferois pas mal dès-à préſent de choiſir quelqu'un pour lui ſuccéder. Qu'en dis-tu, Marquis?

LE MARQUIS.

Ce ſeroit très-bien fait.

LA COMTESSE.

Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce Gentilhomme Normand, Monſieur Alexandre Choupille, de l'enfant poſthume, de Cliſtorel, & de la ſervante qui ne veut pas être interloquée?

M. BREDOUILLE.

Hé bien! interloquée, interloquée! où eſt donc le grand mal? N'ai-je pas été interloqué, moi, qui vous parle, dans un procès que j'ai avec un de mes fermiers?

LA COMTESSE.

Eh! ſi donc, Monſieur! ſi donc!

M. BREDOUILLE.

Pour moi, je n'y entends pas tant de façon; quand une choſe me plaît, je ne vais point m'alambiquer l'eſprit pour ſavoir pourquoi elle me plaît.

LE MARQUIS.

Monſieur parle de fort bon ſens.

M. BREDOUILLE.

Madame la Comteſſe, par exemple, je ne la détaille point par le menu; il ſuffit qu'elle me plaiſe ros: je n'examine point ſi elle a les yeux petits, rz rentrant, la taille renfoncée; elle me plaît 'en veux point davantage.

LA COMTESSE, *le contrefaiſant.*

Monſieur Bredouille a raiſon ; car, voyez-vous, une femme eſt comme une Comédie ; il y a de l'intrigue, du dénouement. Monſieur Bredouille, par exemple, je n'examine point s'il eſt gros ou menu, gras ou maigre ; il a de bon vin, on le va voir, en faut-il davantage ? N'eſt-il pas vrai, Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, rien n'eſt plus clair que ce raiſonnement-là.

M. BREDOUILLE.

Madame, je ſuis votre ſerviteur. Je vais ſouper à la Place Royale, où nous devons attaquer un aloyau dans les formes ; & je ſerois au déſeſpoir que la ſcene commençât ſans moi.

LA COMTESSE, *bredouillant.*

C'eſt très-bien fait, Monſieur Bredouille ; ne manquez pas d'en couper une douzaine de tranches à mon intention, & de boire autant de raſades à ma ſanté.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

VOILA un plaiſant original ! Mais que vois-je ? Il me ſemble que j'apperçois Monſieur Cliſtorel : il n'eſt pas encore déshabillé, il faut l'appeller pour nous en divertir. Holà, ho, Monſieur Cliſtorel ! un petit mot.

SCENE VII.

CLISTOREL, *Apothicaire*, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL, *Apothicaire.*

LES Comédiens ſont bien plaiſans de jouer ſur leur théatre un corps auſſi illuſtre que celui des Apothicaires, & ce petit mirmidon de Cliſtorel bien impertinent de s'attaquer à un homme comme moi !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire ? N'êtes-vous pas Monſieur Cliſtorel ? Comment donc ! je crois qu'en

voilà encore un autre : je m'imaginois qu'il fût unique en ſon eſpece. Holà, ho, Monſieur Cliſtorel ! un petit mot.

SCENE VIII.

CLISTOREL, *Comédien*, CLISTOREL, *Apothicaire*, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL, *Apothicaire*, *à Cliſtorel*, *Comédien.*

C'EST donc vous, mon petit ami, qui empruntez mon nom & ma perſonne pour les mettre dans vos Comédies ? Savez-vous que je ſuis le Doyen des Apothicaires ?

CLISTOREL, *Comédien.*

Vous ! Doyen des Apothicaires !

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Oui, moi.

CLISTOREL, *Comédien.*

Que m'importe ? Ah ! ah ! ah ! la plaiſante figure pour un Doyen !

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Figure ! Parbleu, figure vous-même ; je ſerois bien fâché que la mienne fût auſſi ridicule que la vôtre.

CLISTOREL, *Comédien.*

Et moi, je ſerois au déſeſpoir de vous reſſembler : ne voilà-t-il pas un petit gentilhomme bien tourné ?

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Depuis deux cents ans nous tenons boutique d'Apothicaire, de pere en fils, dans le fauxbourg Saint-Germain.

CLISTOREL, *Comédien.*

Oui, l'on dit que c'eſt vous qui recrépiſſez toutes les vieilles du quartier.

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Je puis me vanter qu'il n'y a pas d'homme en France qui ait plus raccommodé de viſage que moi.

LA COMTESSE.

Vous avez raccommodé des viſages! Je croyois qu'un viſage n'étoit pas de la compétence d'un Apothicaire. Il faudra donc, Monſieur Cliſtorel, que vous préludiez quelque jour ſur le mien. Je ſuis jeune encore, comme vous voyez; mais quand j'ai bu du vin de Champagne, j'ai le lendemain le coloris obſcur, les nuances brouillées, & des erreurs au teint, qui me vieilliſſent de dix années.

CLISTOREL, *Comédien, à la Comteſſe.*

Il a remis ſur pied des teints auſſi déſeſpérés que le vôtre.

LA COMTESSE.

Je puis l'aſſurer que mon viſage ne lui fera point d'affront, & qu'il en aura de l'honneur.

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Pourquoi donc, mon petit Comédien, connoiſſant mon mérite, êtes-vous aſſez impudent pour me jouer en plein théatre?

CLISTOREL, *Comédien.*

Nous y jouons bien tous les jours les Médecins, qui valent bien les Apothicaires.

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Savez-vous que perſonne n'approche de plus près que nous les Princes & les grands Seigneurs.

CLISTOREL, *Comédien.*

Vous ne les voyez que par derriere ; mais nous leur parlons face à face.

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Je ſuis Apothicaire, & Médecin quand il le faut.

CLISTOREL, *Comédien.*

J'ai joué, en campagne, les Rois & les Empereurs.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous jouez dans le ſérieux ! Un pygmée, un extrait d'homme comme vous repréſenteroit Achille, Agamemnon, Mithridate ! Marquis ; que dis-tu de ce Héros-là ? Ne voilà-t-il pas un Mithridate bien fourni pour faire fuir des légions Romaines ?

LE MARQUIS.

Je vous prie ; Monſieur Cliſtorel le ſérieux, de nous dire ſeulement deux vers, pour voir comment vous vous y prenez.

CLISTOREL, *Comédien.*

Oui-dà.

» Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
» Et Liſette, & Criſpin, & l'Enfer, & les Dieux.

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Il faut dire la vérité, voilà une belle taille pour faire un Empereur !

CLISTOREL, *Comédien.*

Voilà un plaiſant viſage pour avoir fait quatorze enfans à ſa femme !

CLISTOREL,

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Cela eſt faux, je lui en ai fait dix-neuf.

CLISTOREL, *Comédien.*

Tant mieux, pourvu qu'ils ſoient tous de votre façon.

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Qu'eſt-ce à dire de ma façon? Apprenez que, ſur l'honneur, Madame Cliſtorel n'a jamais fait de *qui-pro-quo.*

CLISTOREL, *Comédien.*

Elle ne vous reſſemble donc pas.

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Moi, j'ai fait des *qui-pro-quo!* Vous en avez menti.

CLISTOREL, *Comédien.*

J'en ai menti!

LA COMTESSE, *les ſéparant.*

Monſieur l'Apothicaire, Monſieur le Comédien, Monſieur Cliſtorel, Monſieur Mithridate...

CLISTOREL, *Apothicaire.*

Averton de Comédien!

CLISTOREL, *Comédien.*

Embrion d'Apothicaire!

LA COMTESSE.

Doucement, Meſſieurs, doucement: je ne ſouffrirai point qu'il arrive de malheur, & que deux Cliſtorel ſe coupent la gorge en ma préſence. Vous, Monſieur, Cliſtorel l'Apothicaire, retournez dans votre boutique; & vous, Monſieur Cliſtorel le Comédien, je veux que vous me meniez au bal, & que nous danſions enſemble le rigodon, la chaſſe, les cotillons, la jalouſie, & toutes les

autres danſes nouvelles, où j'excelle aſſurément; & je puis me vanter qu'il n'y a point de femme qui ſe trémouſſe dans un bal avec plus de nobleſſe, de cadence, de vivacité, de légéreté, & de pétulance.

SCENE IX.

M. BONIFACE, LA COMTESSE, CLISTOREL *Comédien*, CLISTOREL *Apothicaire*, LE MARQUIS.

M. BONIFACE.

MADAME, votre caroſſe eſt à la porte, & vous deſcendrez quand il vous plaira.

LA COMTESSE.

Il a bien fait de venir, j'allois me jeter dans le premier venu. (*à Cliſtorel le Comédien.*) Allons, Monſieur Cliſtorel, donnez-moi la main.

SCENE X & derniere.

LE MARQUIS, *ſeul.*

ET bien, morbleu, voilà ce qui s'appelle une Comédie dans les reglès : cela vaut mieux que l'autre; & je vous jure qu'on ne la jouera point que je n'y revienne; je conſeille à l'aſſemblée d'en faire autant.

Fin de la Critique du Légataire.

LES FOLIES AMOUREUSES,

COMÉDIE,

EN VERS ET EN TROIS ACTES,

Précédée d'un Prologue en Vers libres, & ſuivie d'un Divertiſſement, intitulé :

LE MARIAGE DE LA FOLIE,

Auſſi en Vers libres.

ACTEURS DU PROLOGUE.

M. DANCOUR.
Mlle. BEAUVAL.
Mlle. DESBROSSES.
MOMUS.
M. DUBOCAGE.

PROLOGUE DES FOLIES AMOUREUSES.

SCENE PREMIERE.

Mlle. BEAUVAL, *à ſes Camarades qui ſont dans la couliſſe.*

Oui, je vous le ſoutiens, Meſſieurs, c'eſt fort mal fait ;
Vous n'avez point de conſcience.
C'eſt tromper, c'eſt piller le Public en effet ;
C'eſt voler avec confiance.
On vient ici dans l'eſpérance
D'un divertiſſement complet.
Depuis un mois votre affiche promet
Que de l'Amour chez vous on verra les folies :
En un beſoin, je crois que ce ſujet
Fourniroit trente Comédies ;
Et vous en prétendez donner effrontément
Une en trois actes ſeulement ?
Fi, fi, c'eſt une extravagance.
(*Au Public.*)
M'en croyez-vous, Meſſieurs ? Reprenez votre argent
Avant que la Piece commence.

SCENE II.

M. DANCOUR, Mlle. BEAUVAL.

M. DANCOUR.

PARBLEU, vous vous chargez d'un ſoin bien obligeant !

Mlle. BEAUVAL.

Qu'eſt-ce à dire ?

M. DANCOUR.

Hé ! Mademoiſelle,
De quoi, diantre, vous mêlez-vous ?

Mlle. BEAUVAL.

Moi, Monſieur, de quoi je me mêle !
Hé ! ne devons-nous pas nous intéreſſer tous
A faire réuſſir une Piece nouvelle ?

M. DANCOUR.

Vous faites ſans doute éclater
Un merveilleux excès de zele,
Pour la réuſſite de celle
Que nous allons repréſenter !

Mlle. BEAUVAL.

Moi, je n'y fais point de fineſſe ;
J'avertis qu'elle finira
Une heure au moins plutôt qu'une autre Piece,
Et que peut-être elle ennuiera.

M. DANCOUR.

On ne peut louer davantage ;

C'eſt parler comme il faut en faveur d'un ouvrage:
L'Auteur vous en remerciera.

Mlle. BEAUVAL.

L'Auteur eſt mon ami; je l'eſtime, je l'aime.

M. DANCOUR.

Vous le prouvez très-bien, vraiment!

Mlle. BEAUVAL.

Sans doute. Je n'en veux pour juge que lui-même;
Et, s'il avoit voulu ſuivre mon ſentiment,
Ou qu'il eût eu moins de pareſſe....

M. DANCOUR.

Hé! qu'eût-il fait?

Mlle. BEAUVAL.

Il eût, premierement,
Changé le titre de la Piece,
Qui ne lui convient nullement.
Il promet trop, il a trop d'étendue;
Et chacun, ſi-tôt qu'on l'entend,
Porte indifféremment la vue
Sur toute ſorte d'accident,
Dont peut l'amoureuſe manie
Embarraſſer l'organe du génie
Le plus ſage & le plus prudent.

M. DANCOUR.

Mais à qui, diantre, avez-vous ouï dire
Tous les grands mots que vous répétez-là?

Mlle. BEAUVAL.

Comment donc, s'il vous plaît! que veut dire cela?
Ma foi, Monſieur, je vous admire!
Il ſemble aux gens, parce qu'ils ſavent lire,
Qu'on ne ſauroit parler auſſi-bien qu'eux!
Vous êtes de plaiſans craſſeux!

M. DANCOUR.

Mille pardons, Mademoiſelle ;
Je ne prétends point vous fâcher.
J'en ſais la conſéquence, & je ne veux tâcher
Qu'à finir au plutôt la petite querelle
Qu'aſſez, à contre-tems, vous paroiſſez chercher.

Mlle. BEAUVAL.

Qui ? moi, chercher querelle ! Hé bien ! la médiſance !
Parce que naturellement,
Avec ſimplicité, je dis ce que je penſe ;
Que j'avertis le Public bonnement,
Qu'une Piece n'a rien du titre qu'on lui donne....

M. DANCOUR.

Oui, vous êtes tout-à-fait bonne !

Mlle. BEAUVAL.

Hé bien ! Monſieur, pourquoi me chagriner ?
Vraiment, je vous trouve admirable !
On me fait paſſer pour un diable,
Moi, qui, comme un mouton, ſuis facile à mener.

M. DANCOUR.

S'il eſt ainſi, laiſſez-vous donc conduire ;
Rentrez dans les Foyers ; ſongez à commencer.

Mlle. BEAUVAL.

Commencer, moi ! Non, vous avez beau dire.

M. DANCOUR.

De grace....

Mlle. BEAUVAL.

Là-deſſus rien ne me peut forcer.

M. DANCOUR.

Mademoiſelle !....

Mlle. BEAUVAL.

Ah! oui! vous ſaurez m'y réduire!

M. DANCOUR.

Quoi!....

Mlle. BEAUVAL.

Je ne jouerai point, Monſieur.

M. DANCOUR.

Mais on dira...

Mlle. BEAUVAL.

Mais on dira, Monſieur, tout ce que l'on voudra.

M. DANCOUR.

La bonne cervelle!

Mlle. BEAUVAL.

Il eſt drôle!
J'aurai chauffé ma tête, & l'on me contraindra!
Ah! vous verrez comme on réuſſira!

M. DANCOUR.

Si....

Mlle. BEAUVAL.

L'on me contredit! Mais ce qui m'en conſole,
Jouera le rôle qui pourra.

M. DANCOUR.

Mais ſi vous ne jouez, la Piece tombera:
Et pour ne point jouer un rôle,
Il faut avoir des raiſons, s'il vous plaît.

Mlle. BEAUVAL.

J'en ai, Monſieur, une très-bonne.

M. DANCOUR.

Et c'eſt?...

Mlle. BEAUVAL.

J'en ai, vous dis-je, & je ne ſuis point folle.

Je n'en démordrai point, en un mot comme en cent ;
Votre diſcours devient laſſant ;
Vous me prenez pour une idole ;
Vous croyez me paîtrir comme une cire molle ;
Mais vous êtes un innocent,
Et votre éloquence eſt frivole.
Vous avez beau parler, prier, être preſſant,
Je ne ſaurois jouer ; j'ai perdu la parole.

M. DANCOUR.

Il y paroît.

SCENE III.

M. DANCOUR, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DESBROSSES.

Mlle. DESBROSSES.

Voici bien un autre embarras !
L'Auteur, dans les Foyers, ſe fait tenir à quatre ;
Il ne veut point laiſſer jouer ſa Piece.

Mlle. BEAUVAL.

Hélas !

Mlle. DESBROSSES.

Oui, de quelques raiſons qu'on puiſſe le combattre,
Si l'on veut l'obliger, on ne la jouera pas.

Mlle. BEAUVAL.

On ne la joueroit pas ? Hé ! pourquoi, je vous prie ?

L'Auteur l'entend fort bien ! Il ſeroit beau, ma foi,
Que Meſſieurs les Auteurs nous donnaſſent la loi !
Oh ! contre ſa mutinerie,
Puiſqu'il le prend ainſi, je me révolte, moi :
Pour le faire enrager, je prétends qu'on la joue.

Mlle. DESBROSSES.

Venez donc lui parler. Tout le monde s'enroue
Pour lui faire entendre raiſon.

M. DANÇOUR.

Mais peut-être en a-t-il quelques-unes.

Mlle. BEAUVAL.

Lui ? Bon !
Ses raiſons ne ſont pas meilleures que les nôtres.
La Piece eſt ſue ; il faut la jouer, vous dit-on.
Appuierez-vous, Monſieur, ſes raiſons ?

M. DANCOUR.

Pourquoi non ?
Vous m'avez déja fait preſque approuver les vôtres.

Mlle. BEAUVAL.

Mardienne, Monſieur, finiſſez.
Je n'aime pas qu'on me plaiſante.
Avec votre ſang-froid....

M. DANCOUR.

Que vous êtes charmante,
Lorſque vous vous radouciſſez !

Mlle. BEAUVAL.

Je ſuis la douceur même ; & je ne me tourmente
Que quand les choſes ne vont pas
Selon mes intérêts, ou ſelon mon attente.
Mais quand on me fâche, en ce cas
Je deviens vive, & je ſuis pétulante.

M. DANCOUR.

Venez donc employer votre vivacité,
Et déployer votre éloquence,
Pour faire revenir un Auteur entêté :
Mais, au moins, point de pétulance.

Mlle. BEAUVAL.

Mais d'où vient ſon entêtement ?

Mlle. DESBROSSES.

Il dit qu'on prend plaiſir à décrier ſa Piece ;
Qu'on n'a pour les Auteurs aucun ménagement ;
Qu'un ſi dur procédé le bleſſe ;
Que l'on blâme ſon dénouement ;
Que vous, vous condamnez ſon titre.

Mlle. BEAUVAL.

L'Auteur ment.
Je n'en dis jamais rien. Eſt-ce que je me mêle
D'aller prôner mon ſentiment ?
Ce ſont bien là mes allures, vraiment !

M. DANCOUR.

Pour cela, non ; Mademoiſelle
N'en a lâché qu'un mot confidemment,
Et tout-à-l'heure encore, au Public ſeulement ;
Mais ce n'eſt qu'une bagatelle.

Mlle. BEAUVAL.

Si je l'ai dit, je m'en dédis.
La Piece eſt bonne, & je la ſoutiens telle.
Diantre ſoit des cenſeurs, & des donneurs d'avis,
Qui de leurs ſots diſcours m'échauffent les oreilles !
Puis, je ne ſais ce que je dis.
Le dénouement eſt bon, le titre eſt à merveilles :
Car ce qui fait ce dénouement,
Ne ſont-ce pas d'agréables folies,
D'ingénieuſes

D'ingénieuſes rêveries,
Que fait imaginer l'Amour dans le moment,
Pour attraper un vieil amant ?

M. DANCOUR.

Sans doute.

Mlle. BEAUVAL.

Hé ! pourquoi donc eſt-ce qu'on le critique?
Avec raiſon l'Auteur ſe pique.
Sur ce pied-là le titre eſt excellent,
Et le ſujet eſt tout-à-fait galant.
Cela réuſſira.

Mlle. DESBROSSES.

Qui vous dit le contraire ?

Mlle. BEAUVAL.

De ſottes gens qui ne peuvent ſe taire,
Qui ſont les beaux eſprits, les ſavans connoiſſeurs.

M. DANCOUR.

Laiſſez parler de tels cenſeurs.
On les connoît, on ne les croira guere.

Mlle. BEAUVAL.

C'eſt fort bien dit.

Mlle. DESBROSSES.

La grande affaire
Eſt à préſent de radoucir l'Auteur.

Mlle. BEAUVAL.

Il ne tiendra pas ſa colere.

SCENE IV.

M. DANCOUR, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DESBROSSES, M. DUBOCAGE.

M. DUBOCAGE.

Tout le monde veut s'en aller.
Hé! commençons de grace; allez vous habiller.
De nos débats le Public n'a que faire.

Mlle. BEAUVAL.

Mais eſt-on d'accord là-derriere?

M. DUBOCAGE.

Oui; là-deſſus, n'ayez point de ſouci.
Une perſonne fort jolie,
Qui paroît beaucoup notre amie,
Et qui l'eſt de l'Auteur auſſi,
Dans le moment vient d'arriver ici
Avec nombreuſe compagnie:
Ils diſent que c'eſt la Folie,
Et c'eſt elle en effet. J'ai bien jugé d'abord,
Comme on a mis ſon nom au titre de la Piece,
Qu'au ſuccès elle s'intéreſſe.
Mais je vois quelqu'un qui s'empreſſe
A venir de ſa part pour vous mettre d'accord.

SCENE V.

MOMUS, M. DANCOUR, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DESBROSSES, M. DUBOCAGE.

MOMUS.

Serviteur à la Compagnie.
Des Dieux de la Mythologie
Vous voyez en moi le bouffon,
Momus, Dieu de la raillerie,
Et, partant, de la Comédie
Le protecteur & le patron.

Mlle. BEAUVAL.

Monſieur Momus, point de cérémonie;
Soyez le bien venu. Notre profeſſion
Avec la vôtre a quelque reſſemblance.
Gens de même condition
Font entr'eux bientôt connoiſſance.

MOMUS.

Il eſt vrai, vous avez raiſon.
Là-haut je raille & je fais rire,
Vous faites de même ici-bas:
Les Dieux n'échappent point aux traits de ma ſatyre;
Et les hommes, je crois, quand vous voulez médire,
Ne vous échappent pas.
Je ſuis ravi qu'enfin nos emplois ordinaires
Mettent du rapport entre nous.

Touchez-là ; je ſuis tout à vous.
Serviteur donc, mes amis & confreres.

M. DANCOUR.

Seigneur Momus, votre divinité
A notre Corps fait une grace entiere :
Mais, en vous avouant ainſi notre confrere,
Vous nous autoriſez à trop de vanité.

Mlle. BEAUVAL.

Non, point du tout ; laiſſez-le faire.
Mais dites-nous, avec ſincérité,
Franchement, là... quelle heureuſe aventure
Vous a fait venir dans ces lieux.
En faveur du plus grand des Dieux,
Venez-vous ménager quelque conquête ſûre ?
Au lieu d'être Momus, n'êtes-vous point Mercure ?

MOMUS.

Oh ! pour cela, non, par ma foi.
Chacun là-haut a ſon emploi,
Et nous n'uſurpons rien ſur les charges des autres.
Nos rôles ſont marqués ainſi que ſont les vôtres,
Et de n'en point changer on ſe fait une loi.
Je voudrois bien troquer ma charge avec Mercure:
Il eſt bien plus aiſé de ſervir deux amans
Dans une tendre conjoncture,
Que de faire rire les gens.

Mlle. BEAUVAL.

Vous en pouvez parler mieux qu'un autre, peut-être ;
Et, ſans trop vous flatter, je croi
Que vous êtes un fort grand maître,
Et dans l'un & dans l'autre emploi.

Mlle. DESBROSSES.

Mais enfin, quel deſſein ici-bas vous attire ?

MOMUS.

Ne trouvant plus là-haut de ſujets de médire ;
(Car vous ſavez que, depuis quelque tems,
Les Dieux ſont devenus d'aſſez honnêtes gens ;
Et vous n'entendez plus parler de leurs fredaines :)
J'ai réſolu, malgré les périls & les peines,
De venir ſourdement m'établir en ces lieux,
Et d'y jouer la Comédie.

Mlle. BEAUVAL.

Quelle diable de fantaiſie !

MOMUS.

Dans ce deſſein capricieux,
J'amene une troupe choiſie.
J'ai pris avec moi la folie,
Et ſon futur époux, Monſieur du Carnaval,
De qui je ſuis un peu rival.
Chacun de nous doit, ſuivant ſon génie,
Se faire un rôle original.
Je viens donc à Paris pour y lever boutique,
Et pour faire valoir mon talent, comme vous.
Je crois qu'en ce pays, (& ſoit dit entre-nous)
Mon humeur vive & ſatyrique
Ne manquera pas de pratique,
Car il n'y manque pas de fous.

Mlle. BEAUVAL.

Comment donc ! merci de ma vie !
Vous venez, dites-vous, jouer la Comédie ?
Et, pour vous établir, vous choiſiſſez ces lieux ?
Croyez-moi, remontez aux Cieux.
Nous ne gagnons pas trop ; le tems eſt malheureux.

Je ne ſouffrirai point de concurrens ſemblables.
Si vous m'irritez une fois,
Et contre tous les Dieux, & contre tous les Diables,
Seule, je défendrai mes droits.

MOMUS.

Nous ne prétendons point nuire à votre fortune.
Joignons-nous de bonne amitié;
Nous partagerons par moitié,
Et nous ferons bourſe commune:
Si-non, nouveaux Comédiens,
Nous irons courir la campagne;
Et ſi, malgré tous nos moyens,
Nous dépenſons plus qu'on ne gagne,
Nous léverons un Opéra,
Qui peut-être réuſſira.
Nous jouerons des Pieces nouvelles.
Nous avons des Muſiciens
Dont les voix ſonores & belles
Ne ſont point artificielles,
Et non pas des Italiens,
De qui les voix ne ſont ni mâles ni femelles.

Mlle. BEAUVAL.

J'ai grande opinion de votre habileté:
Mais cependant avant que de finir d'affaire,
Et d'entrer en ſociété,
Encor faut-il bien voir ce que vous ſavez faire.

MOMUS.

Vous pouvez, à l'eſſai, juger de nos talens.
Vous êtes, ce me ſemble, en peine,
Et vous auriez beſoin de quelque ſcene,
De quelques airs vifs & brillans,
Pour allonger votre Piece nouvelle?

M. DUBOCAGE.

Voilà le fait.

MOMUS.

C'eſt une bagatelle.
Je ne veux que quelques momens
Pour préparer des divertiſſemens
Dont le Public, je crois, pourra ſe ſatisfaire.
Nous autres Dieux, nous ne ſaurions mal faire.

Mlle. BEAUVAL.

Tout Dieux que vous ſoyez, je ſoutiens le contraire.
Le Public a le goût ſi délicat, ſi fin,
Qu'avec tous vos talens, & votre eſprit divin,
Ce ne ſera pas peu que de pouvoir lui plaire.
Mais quel ſujet choiſirez-vous, enfin?

MOMUS.

Je n'en manquerai pas, & j'en fais mon affaire.
Tout-à-l'heure, dans vos Foyers,
J'ai trouvé des ſujets pour mille Comédies,
Nombre d'originaux de tous arts & métiers,
Dont on peut ſur la Scene extraire des copies:
Un Marquis éventé, qui vient avec fracas,
En bourdonnant un air étaler ſes appas:
Une Savante à toute outrance,
Qui décide à tort, à travers
Des Auteurs de proſe & de vers,
De l'Andrienne & de Térence:
Un Abbé d'égale ſcience,
Qui, dreſſant ſon petit collet,
D'un air préſomptueux, & d'un ton de fauſſet,
Applaudit à ſon ignorance:
Un tas de ces faux mécontens,
Et de la Cour & du Service,

Qui ſe plaignent de l'injuſtice
Qu'on leur fait depuis ſi long-tems;
Qui, prenant un autre exercice,
Et mépriſant de vains lauriers,
Bornent tous leurs exploits guerriers
A lorgner dans une couliſſe
Quelque Belle au tendre regard,
Laquelle auſſi n'eſt pas novice
A contre-lorgner de ſa part.
Ne ſont-ce pas là, je vous prie,
D'amples ſujets de Comédie?

Mlle. BEAUVAL.

Ah! tout beau, Monſeigneur Momus!
Avec tous ces gens-là point de plaiſanterie.

Mlle DESBROSSES.

Nous ſouffririons de votre raillerie.

MOMUS.

Je vois ce qui vous tient: vous aimez les écus:
Je n'en dirai pas davantage,
Et ce ne ſont point eux auſſi que j'enviſage
Pour ſervir de matiere au divertiſſement.
Nous vous donnerons ſeulement
Quelques chanſons & gentilles gambades,
Que, du mieux qu'ils pourront, feront mes camarades;
Quelqu'agréable petit rien,
Des amuſantes bagatelles,
Qui font ſouvent de vos Pieces nouvelles
Tout le ſuccès & le ſoutien.

M. DANCOUR.

L'imagination mérite qu'on la loue;
Et la Piece, je crois, s'en trouvera fort bien.

Mlle. DESBROSSES.

Sur ce pied-là, l'Auteur voudra bien qu'on la joue.

Mlle. BEAUVAL.

Commençons donc.

SCENE VI.

MOMUS, *au Parterre.*

MESSIEURS, vous ſerez les témoins
De notre zele & de nos ſoins.
Nous deſcendons exprès de la céleſte voûte,
Pour vous donner quelques plaiſirs nouveaux :
On ne fait pas de chemin qu'il n'en coûte.
Il ſeroit bien fâcheux qu'après tant de travaux,
Avec un pied de nez, & n'ayant pu vous plaire,
On vît rentrer dans la céleſte ſphere
Une troupe de Dieux penauds.
Je vous fais donc, Meſſieurs, très-inſtante priere
(La priere d'un Dieu n'eſt pas à rejeter)
De vouloir à ma Troupe accorder grace entiere.
Si favorablement vous daignez l'écouter,
Je vous promets, foi de Dieu véridique,
Qui raille aſſez ſouvent, mais qui ne ment jamais,
Que de ma veine ſatyrique
Vous n'exercerez point les traits.
C'eſt beaucoup dans un tems où chacun, dans ſa vie,
Fait pour le moins une folie.
Adieu, juſqu'au revoir. Sur-tout, vivons en paix.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

ALBERT, Jaloux & Tuteur d'Agathe.
ÉRASTE, Amant d'Agathe.
AGATHE, Amante d'Éraſte.
LISETTE, Servante de M. Albert.
CRISPIN, Valet d'Éraſte.

La Scene eſt dans une avenue, devant le Château d'Albert.

LES FOLIES AMOUREUSES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

Lorsqu'en un plein repos chacun encor ſommeille,
Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait haſarder de ſortir ſi matin ?

AGATHE.

Paix, tais-toi, parle bas; tu ſauras mon deſſein.
Éraſte eſt de retour.

LISETTE.

Éraſte ?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où ſavez-vous cela, Madame, je vous prie ?

AGATHE.

J'ai cru le voir hier paroître dans ces lieux ;
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'eſt un guide excellent que l'amour !

AGATHE.

J'étois à ma fenêtre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un eſt ſorti : voyant la porte ouverte,
J'ai ſaiſi promptement l'occaſion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flatter l'eſpoir
Qui pourroit attirer Éraſte pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre:
Il arrive le ſoir ; & vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter ſon amour :
C'eſt perdre peu de tems. Mais ſi, par aventure,
Albert, votre tuteur, jaloux de ſa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous ?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux :
J'ai trop long-tems langui ſous ſon cruel empire:
Je leve enfin le maſque ; &, quoi qu'il puiſſe dire,
Je veux, ſans nul égard, lui montrer déſormais
Comme je prétends vivre, & combien je le hais.

LISETTE.

Que le Ciel vous maintienne en ce deſſein louable !

Pour

Pour moi, j'aimerois mieux cent fois ſervir le diable....
Oui, le diable : du moins, quand il tiendroit ſabbat,
J'aurois quelque repos. Mais, dans mon triſte état,
Soir, matin, jour ou nuit, je n'ai ni paix ni treve :
Si cela dure encor, il faudra que je creve.
Tant que le jour eſt long, il gronde entre ſes dents :
« Fais ceci, fais cela ; va, viens ; monte, deſcends ;
» Fais bien la guerre à l'œil ; ferme porte & fenêtre ;
» Avertis, ſi de loin tu vois quelqu'un paroître. »
Il s'arrête, il s'agite, il court, ſans ſavoir où ;
Toute la nuit il rode ainſi qu'un loup-garou ;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle ;
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait ſentinelle ;
Il n'a ri de ſa vie ; il eſt jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que ſervir plus long tems un maître de la ſorte.

AGATHE.

Liſette, tous nos maux vont finir déſormais.
Qu'Éraſte eſt différent du portrait que tu fais !
Dès mes plus tendres ans, chez ſa mere nourrie,
Nos cœurs ſe ſont trouvés liés de ſympathie ;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmans,
De nous unir encor par ſes engagemens.
Plutôt que de ſouffrir la contrainte effroyable,
Qui depuis quelque-tems & me gêne & m'accable,
Je ſerois fille à prendre un parti violent,
Et, ſous un habit d'homme, en Chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert & de ſes loix ſi dures,
J'irois par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Oh ! ſans aller ſi loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous ſuis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne ſais pas encor quel eſt mon caractere,
Quand on m'impoſe un joug à mon humeur contraire.
J'ai vécu dans le monde au milieu des plaiſirs ;
La contrainte où je ſuis irrite mes deſirs.
Préſentement qu'Éraſte à m'épouſer s'apprête,
Mille vivacités me paſſent par la tête.
J'ai du cœur, de l'eſprit, du ſens, de la raiſon,
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du château la porte eſt-elle ouverte?

LISETTE.

Bon ! votre vieux Cerbere eſt à la découverte :
Faut-il le demander ? Il rode dans les champs :
Il fait toute la nuit ſentinelle en-dedans ;
Et, ſur le point du jour il va battre l'eſtrade.
S'il pouvoit, par bonheur, choir en quelqu'embuſcade,
Et que des égrillards, avec de bons bâtons....
Mais paix ; j'entends du bruit ; quelqu'un vient ; écoutons.

SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

J'AI fait dans mon château, toute la nuit, la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grace au Ciel, tout va bien. Une terreur secrete,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiete.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinoit ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence;
Et pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ai, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles;
Je veux, du haut en bas, faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entends quelque bruit; &, dans le crépuscule,
J'entrevois quelqu'objet qui marche & qui recule.
Approchons. Qui va là? Personne ne répond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, *bas.*

Je tremble.

ALBERT.

C'eſt Liſette : Agathe eſt avec elle.

AGATHE.

Eſt-ce donc vous, Monſieur, qui faites ſentinelle ?

ALBERT.

Oui, oui. C'eſt moi, c'eſt moi. Mais, à l'heure qu'il eſt,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît ?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Liſette & moi, Monſieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour ſous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, & reſpirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Reſpirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela ſe pouvoit faire à votre fenêtre.
Ici, pour me trahir, vous êtes de complot.

LISETTE, *à part.*

Que ce ſeroit bien fait !

ALBERT, *à Liſette.*

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles ſans intrigue, & qui ſont retenues,
Sont, à l'heure qu'il eſt, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, & ne vont point ſi-tôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE, *à Albert.*

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repoſe ?
Chez vous, toute la nuit, on n'entend autre choſe
Qu'aller, venir, monter, fermer, deſcendre, ouvrir,
Crier, touſſer, cracher, éternuer, courir.
Lorſque, par grand haſard, quelquefois je ſommeille !
Un bruit affreux de clefs en ſurſaut me réveille :
Je veux me rendormir, mais point: un Juif errant,
Qui fait du mal d'autrui ſon plaiſir le plus grand ;
Un lutin, que l'Enfer a vomi ſur la terre
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre
Commence ſon vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel eſt ce lutin & ce Juif errant ?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moi ?

LISETTE.

Oui, vous. Je crois que ces bruſques manieres
Venoient de quelque eſprit qui vouloit des prieres ;
Et, pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
Si c'étoit ame, ou corps, qui faiſoit ce ſabbat,
Je mis, un certain ſoir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée ;
Cela fit tout l'effet que j'avois eſpéré.
Si-tôt que pour dormir chacun fut retiré,
En perſonne d'eſprit, ſans bruit & ſans chandelle,
J'allai dans certain coin me mettre en ſentinelle :

Je n'y fus pas long-tems qu'auſſi-tôt, patratas,
Avec un fort grand bruit, voilà l'Eſprit à bas :
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées
Lui font, avec le nez, meſurer les montées.
Soudain j'entends crier : A l'aide, je ſuis mort.
A ces cris redoublés, & dont je riois fort,
J'accours, & je vous vois étendu ſur la place,
Avec une apoſtrophe au milieu de la face ;
Et votre nez caſſé me fit voir, par écrit,
Que vous étiez un corps, & non pas un eſprit.

ALBERT.

Ah ! malheureuſe engeance ! appanage du diable !
C'eſt toi qui m'a joué ce tour abominable ?
Tu voulois me tuer avec ce trait maudit ?

LISETTE.

Non, c'étoit ſeulement pour attraper l'Eſprit.

ALBERT.

Je ne ſais maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du viſage...

AGATHE, *le retenant.*

Hé ! Monſieur doucement.

ALBERT, *à Agathe.*

Vous pourriez bien ici,
Vous, la Belle, attraper quelque gourmande auſſi.
(*à part.*)
Taiſez-vous, s'il vous plaît. Pour punir ſon audace,
Il faut que de chez moi ſur le champ je la chaſſe,
(*à Liſette.*)
Qu'on ſorte de ce pas.

LISETTE, *feignant de pleurer.*

Juſte Ciel, quel arrêt !
Monſieur !...

ALBERT.

Non ; dénichons au plutôt, s'il vous plaît.

LISETTE, *riant.*

Ah, par ma foi, Monſieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triſte perſonne,
Le moindre déplaiſir puiſſe ſaiſir mon cœur !
Un écolier qui ſort d'avec ſon précepteur ;
Une fille long-tems au célibat liée,
Qui quitte ſes parens pour être mariée ;
Un eſclave qui ſort des mains des mécréans,
Un vieux forçat qui rompt ſa chaîne après trente ans ;
Un héritier qui voit un oncle rendre l'ame ;
Un époux quand il ſuit le convoi de ſa femme,
N'ont pas le demi-quart tant de plaiſir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De ſortir de chez moi tu peux être ravie ?

LISETTE.

C'eſt le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui ! puiſqu'il eſt ainſi je change de deſir,
Et je ne prétends pas te donner ce plaiſir :
Tu reſteras ici pour faire pénitence.
(*à Agathe.*)
Et vous, ſans raiſonner, rentrez en diligence.
(*Agathe rentre en faiſant la révérence ; Liſette en fait autant ; Albert la retient, & continue.*)
Demeure, toi : je veux te parler ſans témoins.

SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

Il faut l'amadouer ; j'ai beſoin de ſes ſoins.
(*Haut.*)
Allons, faiſons la paix, vivons d'intelligence ;
Je t'aime dans le fond, & plus que l'on ne penſe.

LISETTE

Et je vous aime auſſi plus que vous ne penſez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me caſſer le nez !
Mais je pardonne tout, & te donne promeſſes
Que tu reſſentiras l'effet de mes largeſſes,
Si tu veux me ſervir dans une occaſion.

LISETTE.

Voyons. De quel ſervice eſt il donc queſtion ?

ALBERT.

Tu ſais depuis long-tems que, ſur le fait d'Agathe,
J'ai, comme on doit l'avoir, l'ame un peu délicate.
La donzelle bientôt prendroit le mors au dents,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Chez la Dame du bourg juſqu'à quinze ans nourrie,
Toujours dans le grand monde elle a paſſé ſa vie :
Cette Dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre ſoin, & me la confia.

L'amour, depuis ce tems, s'eſt gliſſé dans mon
ame,
Et j'ai quelque deſſein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme ? Fi donc !

ALBERT,

Qu'entends-tu par ce ton !

LISETTE.

Fi ! vous dis-je.

ALBERT.

Comment ?

LISETTE.

Hé ! fi ! fi ! vous dit-on,
Vous avez trop d'eſprit pour faire une ſottiſe ;
Et j'en appellerois à votre barbe griſe.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfans de mon hymen paſſé,
Et je veux achever ce que j'ai commencé,
Faire des héritiers, dont l'heureuſe naiſſance
De mes collatéraux détruiſe l'eſpérance.

LISETTE.

Ma foi, faites, Monſieur, tout ce qu'il vous
plaira,
Jamais poſtérité de vous ne ſortira.
C'eſt moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc ?

LISETTE.

Que ſais-je ?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilége ?
Dis donc ; parle, réponds ?

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien,
Sans dire la raiſon, vous la devinez bien.
Je m'entends, il ſuffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine.
Ce ſera mon affaire, & point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah! vous avez raiſon.

ALBERT.

Tu ſais bien qu'ici bas,
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des piéges qu'on me tend mon ame eſt alarmée.
Je tiens une brebis avec ſoin enfermée:
Mais des loups raviſſans rodent pour l'enlever;
Contre leur dent cruelle il la faut conſerver:
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux, de toutes parts, fermer la bergerie;
Faire, avec ſoin griller mon château tout autour,
Et ne laiſſer par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai beſoin de tes ſoins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon deſir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui? moi!

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paroiſſe être l'effet de ma précaution.
Agathe, avec raiſon, pourroit être alarmée
De ſe voir, par mes ſoins, de la ſorte enfermée;
Cela pourroit cauſer du refroidiſſement:
Mais, en fille d'eſprit, il faut adroitement:

Lui dorer la pillule, & lui faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'eſt que pour ſe défendre,
Et que, la nuit paſſée, un nombre de bandits
N'a laiſſé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, Monſieur, avec ce ſtratagême,
Et bien d'autres encor dont vous uſez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux ?

ALBERT.

Ce n'eſt pas ton affaire ; il ſuffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous êtes fou, de vouloir, à votre âge,
Pour la ſeconde fois tâter du mariage ;
Plus fou d'être amoureux d'un objet de quinze ans ;
Encor plus fou, d'oſer la griller là-dedans.
Ainſi, dans ce deſſein, funeſte en conſéquence,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux Petites-Maiſons.

ALBERT.

Pour me conduire ainſi j'ai de bonnes raiſons.

LISETTE.

Pour moi, grace aux effets de la bonté céleſte,
J'ai, juſqu'à préſent, eu de la vertu de reſte :
Mais ſi j'avois amant ou mari de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, ſur la tête & par-tout.
Si vous me choiſiſſez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre eſpérance eſt vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches deſſeins :
Le cas eſt trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sais-tu qu'après avoir employé la priere,
Je ſaurai, contre-toi, prendre un parti contraire?

LISETTE.

Peſtez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Eſt un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds ſous terre:
Qu'il n'eſt rien plus hideux; que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres Meſſieurs habitans de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus aimables,
Des bourreaux moins cruels & moins inſupportables,
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

SCENE IV.

ALBERT, *ſeul.*

Pour me trahir ici tout le monde s'emploie;
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie.
Liſette ne vaut rien: mais, de crainte de pis,
Malgré ſa bruſque humeur, je la garde au logis.
Je ne laiſſerai pas, quoi qu'on diſe & qu'on gloſe,
D'accomplir le deſſein que mon cœur ſe propoſe.

SCENE V.

SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Mon Maître, qui m'attend au cabaret prochain,
M'envoie ici devant pour ſonder le terrein.
Voilà, je crois, notre homme; il faut feindre de
ſorte.

ALBERT.

Que faites-vous ici ſeul, & devant ma porte?

CRISPIN.

Bon jour, Monſieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT.

Content, ou non content, quel ſujet vous attire?
Et quel homme êtes-vous?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeller un homme univerſel.

J'ai couru l'univers; le monde eſt ma patrie :
Faute de revenu ; je vis de l'induſtrie,
Comme bien d'autres font ; ſelon l'occaſion,
Quelquefois honnête homme, & quelquefois fripon.
J'ai ſervi Volontaire un an dans la Marine ;
Et me ſentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois Flibuſtier,
Un mien parent me fit apprentif Maltotier.
J'ai porté le mouſquet en Flandre, en Allemagne,
Et j'étois Miquelet dans les guerres d'Eſpagne.

ALBERT.

(*à part.*)

Voilà bien des métiers ! Du bas juſques en haut,
Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraud.
(*Haut.*)
Que faites-vous ici ? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non ; il faut parler.

CRISPIN, *à part.*

Je ne ſais que lui dire.

ARBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces fripons ;
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maiſons.

CRISPIN.

Vous me connoiſſez mal ; j'ai d'autres ſoins en tête.
Tandis que le haſard dans ce ſéjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des ſecrets merveilleux,
Je m'amuſe à chercher des ſimples dans ces lieux.

ALBERT.

Des ſimples ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur. Tout le tems de ma vie,
J'ai fait profeſſion d'exercer la Chymie.
Tel que vous me voyez, il n'eſt guere de maux
Où je ne ſache mettre un remede à propos ;
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mere.
On m'a même accuſé d'avoir un caractere.
Il ne s'en eſt fallu qu'un dégré de chaleur,
Pour être de mon tems le plus heureux ſoufleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'eſt pas de compétence.

CRISPIN.

Vous ſavez que l'habit ne fait pas la ſcience ;
Et je ne ſerois pas réduit d'être valet,
Si je n'avois eu bruit avec le Châtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites vous !...

CRISPIN.

Voyez la médiſance !
Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
Moi troiſieme, & le jour étoit ſur ſon déclin,
En un certain bourbier j'apperçus certain coche :
En homme ſecourable auſſi-tôt je m'approche ;
Et pour le ſoulager du poids qui l'arrêtoit,
J'ôtai du magaſin les paquets qu'il portoit.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre reſponſable :

Le Prévôt s'en mêloit ; c'eſt pourquoi mes amis
Me conſeillerent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'eſt agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vu ſoutenir tout le feu,
Et batailler un jour, ſeul, contre un parti bleu.
J'ai, dans le Milanois, payé de ma perſonne.
Savez-vous bien, Monſieur, que j'étois dans Crémone ?...

ALBERT.

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi ?

CRISPIN.

Ce que je veux ?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en raiſonne,
Se promener ici, ſans offenſer perſonne.

ALBERT.

Oui : mais il ne faut pas trop long-tems y reſter,
Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur. Avant de nous quitter
Dites-moi, s'il vous plaît, Monſieur, à qui peut être
Le château que voilà.

ALBERT.

Mais... Il eſt à ſon maître

CRISPIN.

C'eſt parler comme il faut. Vous répondez ſi bien,
Que l'on ne peut ſi-tôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce ſoir au gîte,
Y ſerons-nous bientôt ?

ALBERT.

Si vous allez bien vîte.

CRISPIN, *à part.*

Cet homme n'aime pas les converſations.
(*Haut.*)
Pour finir en un mot toutes mes queſtions,
Je pars, & dites-moi quelle heure il pourroit être.

ALBERT.

La demande eſt plaiſante ! A ce qu'on peut connoître,
Vous me croyez ici mis, comme les cadrans,
Pour, du haut d'un clocher, montrer l'heure aux paſſans :
Allez l'apprendre ailleurs; partez : je vous conſeille
De ne pas plus long-tems étourdir mon oreille.
Votre aſpect me fatigue autant que vos diſcours.
Adieu. Bon jour.

SCENE VI.

CRISPIN, *ſeul.*

Cet homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foi, ce début commence à m'interdire.
Le vieillard me paroît un peu ſujet à lire ;
Pour en venir à bout, il faudra batailler :
Tant mieux ; c'eſt où je brille, & j'aime à ferrailler.

SCENE VII.

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Mais j'apperçois mon Maître,

ÉRASTE.

Hé bien ! quelle nouvelle,
Cher Criſpin ? Dans ces lieux as-tu vu cette Belle ?
As-tu vu ce Tuteur ? & vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'eſpoir, qui flatte mon amour ?

CRISPIN.

A vous dire le vrai, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du même train ;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.

Ah ! que ce mont Cenis eſt un pas ridicule !
Vous ſouvient-il, Monſieur, quand ma maudite mule
Me jetta, par malice, en ce trou ſi profond ?
Je fus près d'un quart-d'heure à rouler juſqu'au fond.

ÉRASTE.

Ne badine donc point ; parle d'autre maniere.

CRISPIN.

Puiſque vous ſouhaitez une phraſe plus claire,
Je vous dirai, Monſieur, que j'ai vu le jaloux,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ÉRASTE.

Nous en viendrons à bout, quoi qu'il diſe & qu'il faſſe ;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux,
Que je ne ſois nanti de l'objet de mes vœux.
L'amour, de ce brutal, vaincra la réſiſtance.

CRISPIN.

J'aurois, pour le ſuccès aſſez bonne eſpérance,
Si de quelque argent frais nous avions le ſecours :
C'eſt le nerf de la guerre, ainſi que des amours.

ÉRASTE.

Ne te mets point en peine ; Agathe, en mariage,
A trente mille écus de bon bien en partage :
Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui ſéduiroit tes yeux.
Dès ſes plus tendres ans chez ma mere élevée,
Son image en mon cœur eſt tellement gravée,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.

Nos deux cœurs, qui ſembloient l'un pour l'autre être faits,
Goûtoient de cet amour l'heureuſe intelligence,
Quand ma mere mourut. Dans cette décadence,
Albert, ce vieux jaloux, que l'enfer confondra,
Par avis de parens, d'Agathe s'empara.
Je ne le connois point; & lui, comme je penſe,
De moi ni de mon nom n'a nulle connoiſſance.
On m'a dit qu'il étoit d'un très-fâcheux eſprit,
Défiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut ſavoir d'abord ſi, dans la fortereſſe,
Nous nous introduirons par force, ou par adreſſe;
S'il eſt plus à propos pour nos deſſeins conçus,
De faire un ſiége ouvert, ou former un blocus.

ÉRASTE.

Tu te ſers à propos de termes militaires;
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La tête doit touiours agir avant le bras.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vois des combats:
J'ai même déſerté deux fois dans la Milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un ſiége réuſſiſſe,
Il faut, premiérement, s'emparer des dehors;
Connoître les endroits, les foibles & les forts.
Quand on eſt bien inſtruit de tout ce qui ſe paſſe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverſe un rempart, on fait breche; auſſi-tôt
On avance en bon ordre & l'on donne l'aſſaut;

On égorge, on maſſacre, on tue, on vole, on pille :
C'eſt de même à-peu-près quand on prend une fille ;
N'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

ÉRASTE.

A quelque choſe près.
La ſuivante Liſette eſt dans nos intérêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le ſuccès on conçoit d'eſpérance.
Il la faut avertir que, ſans bruit, ſans tambours,
Il eſt toute la nuit arrivé du ſecours ;
Lui faire des ſignaux, pour lui faire comprendre...

ÉRASTE.

Allons voir là-deſſus quels moyens il faut prendre.
Et pour ne point donner de ſoupçons dangereux,
Évitons de reſter plus long-tems en ces lieux.

SCENE VIII.

CRISPIN, *ſeul.*

Moi comme ingénieur & chef d'artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en breche Albert, & l'obliger bientôt
A nous rendre la place, ou ſoutenir l'aſſaut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

ALBERT, *ſeul.*

Un ſecret confié, dit un excellent homme,
(J'ignore ſon pays & comment il ſe nomme)
Eſt la choſe à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce tems à garder :
Cependant, n'en déplaiſe à ce Docteur habile,
La garde d'une fille eſt bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le Serrurier,
Qui doit à mon deſſein promptement s'employer.
Je veux faire ſortir Agathe & ſa ſuivante,
De peur qu'à cet aſpect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeller, afin qu'à ſon plaiſir
L'ouvrier libre & ſeul puiſſe agir à loiſir.
Quand j'aurai ſur ce point ſatisfait ma prudence,
Il faudra les réſoudre à prendre patience.
Holà, quelqu'un.

SCENE II.

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

ALBERT.

VENEZ, ſous ces arbres épais,
Pendant quelques momens, prendre avec moi le frais.

LISETTE, *à Albert.*

Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil ſi doux & l'humeur ſi traitable?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de ſix mois,
Nous ſortons aujourd'hui pour la premiere fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie.
Le plus charmant ſéjour à la fin nous ennuie.

AGATHE, *à Albert.*

Sous quelque autre climat que je ſois avec vous,
L'air n'y ſera pour moi ni meilleur ni plus doux.
Je ne ſais pas pourquoi; mais enfin je ſoupire,
Quand je ſuis près de vous, plus que je ne reſpire.

ALBERT, *à Agathe.*

Mon cœur à ce diſcours ſe pâme de plaiſirs.
Il te faut un époux pour calmer ces ſoupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire aſſez diſſimulées,
Font, au ſeul nom d'époux, d'abord les réſervées,
Maſquent leurs vrais deſirs, & répondent ſouvent
N'aimer d'autre parti que celui du couvent:

Pour moi, que le pouvoir de la vérité preſſe,
Qui ne trouve en cela ni crime ni foibleſſe,
J'ai le cœur plus ſincere ; & je vous dis ſans fard,
Que j'aſpire à l'hymen, & plus tôt que plus tard.

LISETTE.

C'eſt bien dit. Que ſert-il, au printems de ſon âge,
De vouloir ſe ſouſtraire au joug du mariage,
Et de ſe retrancher du nombre des vivans ?
Il étoit des maris bien avant des couvens ;
Et je tiens, moi, qu'il faut ſuivre, en toute méthode,
Et la plus ancienne & la plus à la mode.
Le parti d'un époux eſt le plus ancien,
Et le plus uſité ; c'eſt pourquoi je m'y tien.

ALBERT.

En perſonnes d'eſprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes ſentimens auſſi ſont conformes au vôtre :
Je veux me marier. Riche comme je ſuis,
On me vient, tous les jours, propoſer des partis
Qui paroiſſent pour moi d'un très-grand avantage :
Mais je réponds toujours qu'un autre amour m'engage ;
(*à Agathe.*)
Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté,
Pour toi ſeule ſoupire ; & que, de ton côté,
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc !

ALBERT.

Oui, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

AGATHE.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plaît, dit....

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur,
Pour moi tu nourriſſois une ſincere ardeur.

AGATHE.

Votre diſcrétion vraiment ne paroît guere.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, & ſe taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu ſi haut.

ALBERT.

Et pourquoi, mon enfant?

AGATHE.

C'eſt que rien n'eſt ſi faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas?

AGATHE.

Non; mais, en récompenſe,
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Et pourquoi?

AGATHE.

Qui le ſait?
On aime ſans raiſon, & ſans raiſon on hait.

LISETTE, *à Albert.*

Si l'aveu n'eſt pas tendre, il eſt du moins ſincere.

ALBERT, *à Agathe.*

Après ce que j'ai fait, Baſilic, pour te plaire?

LISETTE.

Ne nous emportons point; voyons tranquillement

Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits ſont effacés, elle eſt aimable & fraîche:
Elle a l'eſprit bien fait, & vous l'humeur revêche:
Elle n'a pas ſeize ans, & vous êtes fort vieux:
Elle ſe porte bien, vous êtes catharreux:
Elle a toutes ſes dents qui la rendent plus belle;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la premiere toux:
A quelle malheureuſe ici-bas plairiez-vous?

ALBERT.

Si j'ai pris, pour lui plaire, une inutile peine,
Je veux, parlaſambleu! mériter cette haine,
Et mettre en ſûreté ſes dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous damoiſeaux, où de ſon arrogance
Elle aura tout loiſir de faire pénitence.
Allons, vîte, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller?

ALBERT.

Vous le ſaurez tantôt; marchons ſans tant parler,

SCENE III.

ÉRASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

Eraſte entre comme un homme qui ſe promene. Il apperçoit Albert, & le ſalue.

ALBERT, *à part.*

QUEL triſte contre-tems dans cette conjoncture!
Au diable le fâcheux, & ſa ſotte figure.
(*haut à Eraſte.*)
Souhaitez-vous, Monſieur, quelque choſe de moi?

LISETTE, *bas à Agathe.*

C'eſt Éraſte.

AGATHE, *bas.*

Paix donc! je le vois mieux que toi.
(*Eraſte continue à ſaluer.*)

ALBERT.

A quoi ſervent, Monſieur, les façons que vous faites?
Parlez donc; je ſuis las de toutes ces courbettes.

ÉRASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes reſpects, je remplis mon devoir.
Aſſez près de chez vous ma chaiſe s'eſt rompue:
Lorſqu'à la réparer ici l'on s'évertue,
Attiré par l'aſpect & le frais de ces lieux,
Je viens y reſpirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monſieur; l'air qu'ici l'on reſpire,
Eſt tout-à-fait mal-ſain : je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-tems,
Et qu'il eſt dangereux & mortel aux paſſans.

AGATHE.

Hélas ! rien n'eſt plus vrai : depuis que j'y reſpire,
Je languis nuit & jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,
Et je défie ici toux, fiévre, apoplexie,
De pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie.

ÉRASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air ſi fleuri, vous manquiez de ſanté.

ALBERT.

Qu'elle ſe porte bien, ou qu'elle ſoit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ÉRASTE.

Cet objet que le Ciel a pris ſoin de parer,
Cette vue où mon œil ſe plaît à s'égarer,
Enchante mes regards ; & jamais la nature
N'étala ſes attraits avec tant de parure.
Mon cœur eſt amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays eſt beau, chacun en parle ainſi :
Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée;
Votre chaiſe à préſent doit être accommodée ;
Votre préſence ici ne fait aucun beſoin ;
Partez ; vous devriez être déja bien loin.

ÉRASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

ALBERT.

Puiſque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.
(*à Agathe & à Liſette.*)
Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monſieur...

ALBERT.

Eh ! rentrez, vous dit-on.

ÉRASTE.

Je me retirerai plutôt, que d'être cauſe
Que Madame, pour moi, ſouffre la moindre choſe.

AGATHE.

Non, Monſieur, demeurez; &, juſques à demain,
Différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins ſont mal ſûrs.

ALBERT.

Que de cérémonie !
(*Agathe rentre.*)

SCENE IV.

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Liſette.*

ALLONS, vîte, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai:
Mais, devant ces Meſſieurs, tout haut, je vous dirai,
Que le Ciel enverra quelque honnête perſonne,
Pour faire enfin ceſſer les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de ſix mois, dans ce Cloître nouveau,
Nous n'avons apperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée eſt interdite.
Tout, dans cette maiſon, eſt ſujet à viſite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici, s'il n'eſt du genre féminin.
Jugez ſi quelque fille en ce lieu peut ſe plaire.

ALBERT, *lui mettant la main ſur la bouche, & la faiſant rentrer.*

Ah! je t'arracherai ta langue de vipere.

SCENE V.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *bas.*

Je ne veux point ſi-tôt rentrer dans le logis :
Pour donner tout le tems que les barreaux ſoient mis :
Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.
(*Haut.*)
Çà, dequoi s'agit-il ? Parlez, vous voilà maître :
Mais, ſur-tout, ſoyez bref.

ÉRASTE.

Je ſuis fâché, vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire, ma fille ?

ÉRASTE.

Eſt-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela ſera bientôt.

ÉRASTE.

J'en ſuis ravi dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau deſſein,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devroient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui ſont toutes ſi coquettes !...

ALBERT.

J'empêcherai, parbleu, que celle que je prends
Ne ſuive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah! que vous ferez bien! Je ſuis ſi ſoul des femmes!...
Et je ſuis ſi ravi, quand quelques bonnes ames
Se ſervent de main-miſe un peu de tems en tems...

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît, & parle de bon ſens.

ÉRASTE.

Pour moi, je ne vois rien de ſi digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort ſur la foi d'une femme;
Qui, ſans être jamais de ſoupçons combattu,
Compte tranquillement ſur ſa frêle vertu;
Croit qu'on fit pour lui ſeul une femme fidelle.
Il faut faire, ſoi-même, en tout tems, ſentinelle;
Suivre par-tout ſes pas; l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut:
Et malgré tous les ſoins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, quel qu'il ſoit, en eſt toujours la dupe.

ALBERT.

Nous ſommes un peu grecs ſur ces matieres-là;
Qui pourra m'attraper, bien habile ſera.
Chaque jour, là-dedans, j'invente quelque adreſſe,
Pour mieux déconcerter leur ruſe & leur fineſſe.
Ma foi, vous aurez beau, Meſſieurs leurs partiſans,
Débonnaires maris, doucereux courtiſans,
Abbés blonds & muſqués qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux ſoit d'un accès facile,
Publier que je ſuis un brutal, un jaloux;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ÉRASTE.

Quand vous ſeriez jaloux, devez-vous vous défendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur ſenſible & tendre ?
Sans être un peu jaloux, on ne peut être amant.
Bien des gens cependant raiſonnent autrement.
Un jaloux, diſent-ils, qui ſans ceſſe querelle,
Eſt plutôt le tyran, que l'amant d'une Belle :
Sans relâche agité de fureur & d'ennui :
Il ne met ſon plaiſir que dans le mal d'autrui.
Inſupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met ſon plaiſir extrême,
Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monſtre échappé de l'enfer en courroux.
C'eſt dans le monde ainſi qu'on parle d'ordinaire :
Mais pour moi, je ſoutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, & qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux tranſports peut ſe voir animer,
Céder à ce penchant ; & qu'il faut, dans la vie,
Aſſaiſonner l'amour d'un peu de jalouſie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, Monſieur, par votre eſprit.
Je voudrois, pour beaucoup, que cela fût écrit,
Pour le montrer aux ſots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monſieur : là, pour vous ſatisfaire,
Je vous l'écrirai tout ſans qu'il vous coûte rien.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Je vous ſuis obligé, je m'en ſouviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre choſe à me dire.
Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.
Que le Ciel vous maintienne en ces bons ſentimens;
Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-tems.

SCENE VI.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

AU ſecours! Aux voiſins! Quel accident terrible!
Quelle triſte aventure! Ah Ciel! eſt-il poſſible?
Pauvre ſeigneur Albert, que vas-tu devenir?
Le coup eſt trop mortel; je n'en puis revenir?

ALBERT.

Qu'eſt-il donc arrivé?

LISETTE.

La plus rude diſgrace...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien ſavoir ce qu'il ſe paſſe.

LISETTE.

Agathe...

ÉRASTE.

Hé bien! Agathe?

LISETTE.

Agathe, en ce moment,
Vient de devenir folle, & tout ſubitement.

ALBERT.

Agathe eſt folle !

ÉRASTE.

Ah Ciel !

ALBERT.

Cela n'eſt pas croyable.

LISETTE.

Ah ! Monſieur, ce malheur n'eſt que trop véritable.
Quand, par votre ordre exprès, elle a vu travailler
Ce maudit Serrurier, venu pour nous griller ;
Qu'elle a vu ces barreaux & ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit ſa fenêtre,
J'ai, dans le même inſtant, vu ſes yeux s'égarer,
Et ſon eſprit frappé ſoudain s'évaporer.
Elle tient des diſcours remplis d'extravagance ;
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danſe.
Elle prend un habit, puis le change ſoudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer ſous ſa main.
Tout-à-l'heure elle a mis, dans votre garderobe,
Votre large culotte & votre grande robe ;
Puis prenant ſa guitare ; elle a, de ſa façon,
Chanté différens airs en différent jargon.
Enfin, c'eſt cent fois pis que je ne puis vous dire :
On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

ÉRASTE.

Qu'entends-je ? Juſte Ciel !

ALBERT.

Quel funeſte malheur !

LISETTE.

De ce triſte accident vous êtes ſeul l'auteur ;
Et voilà ce que c'eſt que d'enfermer les filles !

ALBERT.

Maudite prévoyance, & malheureuſes grilles !

LISETTE.

J'ai voulu dans ſa chambre un moment l'enfermer,
C'étoient des hurlemens qu'on ne peut exprimer ;
De rage elle battoit les murs avec ſa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, & qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir.

SCENE VII.

AGATHE, ALBERT, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

HÉLAS, à tout moment
Elle change de forme & de déguiſement.

AGATHE, *en habit d'Eſpagnolette, avec une guitare, faiſant le Muſicien, chante.*

Toute la nuit entiere,
Un vieux vilain matou
Me guette ſur la gouttiere.
Ah ! qu'il eſt fou !
Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

ÉRASTE, *bas à Criſpin.*

Malgré ſon mal, Criſpin, l'aimable & doux viſage !

CRISPIN,

CRISPIN, *bas.*

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus ſage.

AGATHE, *chante.*

Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

Vous êtes du métier! Muſiciens, s'entend?
Fort vains, fort alterés, fort peu d'argent comptant,
Je ſuis, ainſi que vous, membre de la muſique,
Enfant de *Géréſol*; & de plus, je m'en pique;
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain *Duo*, que je trouve excellent
Parce qu'il eſt de moi; je veux, ſans complaiſance,
Que chacun de vous deux m'en diſe ce qu'il penſe.

ALBERT.

Ah! ma chere Liſette; elle a perdu l'eſprit.

LISETTE.

Qui le ſait mieux que moi; ne vous l'ai-je pas dit?

(*Agathe chante un petit prélude.*)

CRISPIN.

Ce qui m'en plaît, Monſieur, ſa folie eſt gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, & la mine hagarde.

AGATHE.

J'aime les gens de l'art.

(*Elle préſente une main à Albert, qu'elle ſecoue rudement, & laiſſe baiſer l'autre à Eraſte.*)

Touchez-là, touchez-là.
L'air que vous entendez eſt fait en *A mi la*;
C'eſt mon ton favori: la muſique en eſt vive,
Bizarre, pétulante, & fort récréative;
Les mouvemens légers, nouveaux, vifs & preſſés.

L'on m'envoya chercher, un de ces jours paſſés,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dès long-tems au lit paralytique :
Dès que j'eus mis en chant un certain rigodon,
Trois ſages Médecins venus dans la maiſon,
La garde, le malade, un vieil Apothicaire,
Qui venoit d'exercer ſon grave miniſtere,
Sans reſpect du métier, ſe prenant par la main,
Se mirent à danſer juſques au lendemain.

CRISPIN, *à Eraſte.*

Voir une Faculté faire en rond une danſe,
Et ſortir dans la rue ainſi tous en cadence,
Cela doit être beau, Monſieur !

ÉRASTE, *bas à Criſpin.*

Quoi ! malheureux ;
Tu peux rire, & la voir en cet état affreux !

AGATHE.

Attendez... doucement... mon démon de muſique
M'agite, me ſaiſit... je tiens du chromatique.
Les cheveux à la tête en dreſſeront d'horreur....
Ne troublez pas le Dieu qui me met en fureur.
Je ſens qu'en tons heureux ma verve ſe dégorge.
(*Elle touſſe beaucoup, & crache au nez d'Albert.*)
Pouah. C'eſt un diéſis que j'avois à la gorge.
Or donc, dans le *Duo* dont il eſt queſtion,
Vous y verrez du vif & de la paſſion :
Je réuſſis des mieux & dans l'un & dans l'autre.
(*Elle donne un papier de muſique à Albert, & une lettre à Eraſte.*)
Voilà votre partie ; & vous, voilà la vôtre.
(*Elle touſſe pour ſe préparer à chanter.*)

CRISPIN.

Écartons-nous un peu ; je crains les diéſis.

LISETTE, *à part.*

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur eſt extrême.
Je ſuis Seigneur Albert, qui te chéris, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu ! vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien ! je chanterai ;
Et, ſi c'eſt ton deſir encor, je danſerai.

ÉRASTE, *ouvrant ſon papier, à part.*

Une lettre, Criſpin !

CRISPIN, *bas à Eraſte.*

Ah ! Ciel ! quelle aventure !
Le maître de muſique entend la tablature.

AGATHE.

Çà, comptez bien vos tems pour partir ; cette fois ;
C'eſt vous qui commencez. Allons, vîte. Un, deux, trois.

(*Elle donne un coup du papier dont elle bat la meſure, ſur la tête d'Albert, & frappe du pied ſur le ſien avec colere.*)

Partez donc, partez donc, Muſicien barbare,
Ignorant par nature, ainſi que par bécare.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ſes joncs,
T'a donné de ton art les premieres leçons ?
Sais-tu, dans un concert, ou croaſſer ou braire ?

ALBERT.

Je vous ai déja dit, ſans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être Muſicien.

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne ſachant rien,
Interrompre un concert, où ta ſeule préſence
Cauſe des contre-tems & de la diſcordance ?
Vit-on jamais un âne eſſayer des *bémols*,
Et ſe mêler au chant des tendres roſſignols ?
Jamais un noir corbeau, de malheureux préſage,
Troubla-t-il des ſerins l'agréable ramage ?
Et jamais, dans les bois, un ſiniſtre hibou,
Pour chanter un concert, ſortit-il de ſon trou ?
Tu n'es & ne ſeras qu'un ſot toute ta vie.

CRISPIN, *à Agathe.*

Mon maître, comme il faut, chantera ſa partie ;
J'en ſuis ſa caution.

AGATHE.

Il faut que, dès ce ſoir,
Dans une ſérénade il montre ſon ſavoir ;
Qu'il faſſe une muſique, & prompte, & vive, & tendre,
Qui m'enleve !

LISETTE, *à Criſpin.*

Entends tu ?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'eſt... comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en muſique, eſt un morceau bien fort,
(*bas à Agathe.*)
Et qui coûte beaucoup. Nous n'avons pas un double.

AGATHE, *bas à Criſpin.*

Nous pourvoirons à tout, qu'aucun ſoin ne vous
trouble.

ÉRASTE, *à Agathe.*

Vous verrez que je ſuis un homme de concert,
Et que je ſais, de plus, chanter à livre ouvert.

AGATHE, *chante.*

« L'Ucelletto,
» No, non è matto,
» Chi, cercando di quà, di là,
» Va trovando la libertà :
» Ut re mi, re mi fa ;
» Mi fa ſol, fa ſol la.

» Al diſpetto
» D'un vecchio bruto,
» E cercando di quà, di là,
» L'Ucelletto ſi ſalverà :
» Ut re mi, re mi fa ;
» Mi fa ſol, fa ſol la. »

(*Elle ſort en chantant & en danſant autour d'Eraſte.*)

SCENE VIII.

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT.

LISETTE, ſuivons-la; voyons s'il eſt poſſible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

SCENE IX.

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE.

MA pauvre maîtreſſe! Ah! j'ai le cœur ſaiſi;
Je crois que je m'en vais devenir folle auſſi.

(*Elle ſort en chantant & en danſant autour de Criſpin.*)

SCENE X.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, *ouvrant la lettre.*

IL eſt entré. Liſons.

« Vous ſerez ſurpris du parti que je prends ; mais » l'eſclavage où je me trouve devenant plus dur » chaque jour, j'ai cru qu'il m'étoit permis de tout » entreprendre. Vous, de votre côté, eſſayez tous » pour me délivrer de la tyrannie d'un homme que » je hais autant que je vous aime. »

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, & de cette folie ?

CRISPIN.

J'admire les reſſorts de l'eſprit féminin,
Quand il eſt agité de l'amoureux lutin.

ÉRASTE.

Il faut que, cette nuit, ſans plus longue remiſe,
Nous faſſions éclater quelque noble entrepriſe,
Et que nous l'arrachions, Criſpin, d'un joug ſi dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever ?

ÉRASTE.

Ce ſeroit le plus ſûr
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant ſervice,
Je crains après cela....

ÉRASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La Juſtice.

ÉRASTE.

C'eſt pour nous épouſer.

CRISPIN.

C'eſt fort bien entendu.

Vous ſerez épouſé ; moi, je ſerai pendu.

ÉRASTE.

Il me vient un deſſein... Tu connois bien Clitandre?

CRISPIN.

Oui-da.

ÉRASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre :
Son château n'eſt pas loin ; c'eſt chez lui que je veux
Me choiſir un aſyle en partant de ces lieux.
Là, bravant du jaloux le dépit & la rage ;
Nous diſpoſerons tout pour notre mariage.
La joie & le plaiſir regnent dans ce ſéjour,
Et nous y conduirons & l'Hymen & l'Amour.

SCENE XI.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Eraſte.*

AH ! Monſieur ; excuſez l'ennui qui me poſſede.
Je reviens ſur mes pas pour chercher du remede.
Cet homme eſt à vous ?

ÉRASTE.

Oui.

ALBERT.

De grace, ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon ſecours s'employer aujourd'hui.

ÉRASTE.

Et que peut-il pour vous ? Parlez.

ALBERT.

De ſa ſcience
Il a daigné tantôt me faire confidence :
Il a mille ſecrets pour guérir bien des maux ;
Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet ſalutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une maniere !

ALBERT, *à Criſpin.*

Ah ! Monſieur !

CRISPIN.

Refuſer, lorſqu'on vous en prioit,
De dire le chemin & l'heure qu'il étoit !

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous, ſans pitié, voir éteindre les jours
D'un objet ſi charmant, ſans lui donner ſecours?
(*à Eraſte.*)
Monſieur, parlez pour moi.

ÉRASTE.

Criſpin, je t'en conjure,
Tâche à guérir le mal que cette Belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon reſſentiment.
(*à Albert.*)
Oui, je veux la guérir, & radicalement.

ALBERT.

Quoi! vous pourriez?...

CRISPIN.

Rentrez. Je vais voir dans mon livre
Le remede qu'il eſt plus à propos de ſuivre...
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais auſſi ſoyez ſûr que mon bien, & ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien qu'elle ne ſoit guérie.

SCENE XII.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Que veut dire cela. Par quel heureux deſtin
Es-tu donc à ſes yeux devenu Médecin ?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce que je puis vous dire,
C'eſt que tantôt, ſa vue ayant ſu m'interdire,
Pour cacher mon deſſein & me déguiſer mieux,
J'ai dit que je cherchois des ſimples dans ces lieux !
Que j'avois, pour tous maux des ſecrets admirables,
Et faiſois tous les jours des cures incurables :
Et voilà juſtement ce qui fait ſon erreur.

ÉRASTE.

Il en faut profiter. Je reſſens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'eſpérance & la joie.
Allons nous conſulter, & voir par quelle voie
Nous pourrons réuſſir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art & tes ſecrets.

CRISPIN.

Moi, je ſuis prêt à tout : mais il eſt inutile
D'entreprendre un projet, ſans ce premier mobile.
Nous ſommes ſans argent ; qui nous en donnera ?

ÉRASTE, *montrant ſa lettre.*

L'amour y pourvoira.

SCENE XIII.

CRISPIN, *ſeul.*

L'AMOUR y pourvoira.
Il ſemble à ces Meſſieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour ſoient des lettres de change.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, *ſeul.*

Je ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'eſprit, de raiſon, de bon ſens,
Quand l'amour une fois s'emparant de ſon ame,
Lui peut communiquer ſon génie & ſa flamme !
De mon côté, j'ai pris, ainſi que je le doi,
Tous les ſoins que l'amour peut attendre de moi.
Criſpin eſt averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque ſecours d'argent nous ſeroit néceſſaire.

SCENE II.

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT, *à part.*

Je ne puis demeurer en place un ſeul moment.
Je vais, je viens, je cours; tout accroît mon tourment.
Près d'elle, mon eſprit, comme le ſien ſe trouble;
Son accès de folie à chaque inſtant redouble;

(*à Eraſte.*)

Ah! Monſieur, ſuis-je aſſez au rang de vos amis,
Pour m'aider du ſecours que vous m'avez promis?
Cet homme qui tantôt m'a vanté ſa ſcience,
Veut-il de ſes ſecrets faire l'expérience?
En l'état où je ſuis, je dois tout accorder;
Et, lorſque l'on perd tout, on peut tout haſarder.

ÉRASTE.

Je me fais un plaiſir de rendre un bon office.
On ſe doit en tout tems l'un à l'autre ſervice.
La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié,
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit en ces lieux doit ſe rendre;
J'ai voulu ſur le mal le ſonder & l'entendre;
Mais il m'en a parlé dans des termes ſi nets,
En m'en développant la cauſe & les effets,
Qu'en vérité je crois qu'il en ſait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel ſervice, Monſieur, peut-être égal au vôtre?
Comme le Ciel envoie ici, ſans y ſonger,
Cette honnête perſonne exprès pour m'obliger!

ÉRASTE.

Je ne garantis point ſa ſcience profonde.
Vous ſavez que ces gens, venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des tréſors:
C'eſt beaucoup s'ils n'ont pas reſſuſcité des morts.
Mais, ſi l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme eſt votre affaire:
Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
Si vous le ſouhaitez, vous en ferez l'eſſai.
D'un office d'ami ſimplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je ſuis perſuadé, Monſieur, de ſon mérite.
Nous voyons tous les jours de ces ſortes de gens
Apprendre, en voyageant, des ſecrets ſurprenans.

SCENE III.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

LISETTE.

AH! Ciel! vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encor, il faudra qu'on la lie.

SCENE IV.

AGATHE, *en vieille*, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

AGATHE.

BON jour, mes doux amis: Dieu vous gard', mes enfans.
Hé bien! qu'eſt-ce! Comment paſſez-vous votre tems?
Que le Ciel pour long-tems la ſanté vous envoie,
Vous conſerve gaillards, & vous maintienne en joie.

Le chagrin ne vaut rien, & ronge les eſprits.
Il faut ſe divertir, c'eſt moi qui vous le dis.

ÉRASTE.

Je la trouve charmante; &, malgré ſa vieilleſſe,
Ont trouveroit encor des retours de jeuneſſe.

AGATHE.

Ho! vous me regardez! vous êtes ébobis
De me trouver ſi fraîche, avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tout tant que vous êtes.
Je fais quatre repas, & je lis ſans lunettes.
Je ſirote mon vin, quel qu'il ſoit, vieux, nouveau;
Je fais rubis ſur l'ongle, & n'y met jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peſte!

AGATHE.

Oui vraîment, du Champagne encor, ſans qu'il en reſte.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous! quatre-vingt dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeuneſſe eſt complette.

AGATHE.

Tout autant: mais je ſuis encore verdelette;
Et je ne laiſſe pas, à l'âge où me voilà,
D'avoir des ſerviteurs, & qui m'en contents,
Mais vois-tu, mon ami! veux-tu que je te di

Les hommes d'aujourd'hui, c'eſt pietre marchandiſe?
Ils ne valent plus rien: & pour en ramaſſer,
Tiens, je ne voudrois pas ſeulement me baiſſer.]

ÉRASTE, *bas à Albert.*

De ces vapeurs ſouvent eſt-elle travaillée?

ALBERT, *bas à Eraſte.*

Hélas! Jamais. Il faut qu'on l'ait enſorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon peſant d'or.
Les enfans cependant m'ont fait beaucoup de tort:
Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit miſe à treize ans en ménage.
C'eſt tuer la jeuneſſe, à vous en parler franc,
Que la mettre ſi-tôt en un peril ſi grand.
Je ne me ſouviens pas d'avoir preſque été fille.
A vous dire le vrai, j'étois aſſez gentille.
A ving-ſept ans, j'avois déja quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fécondité! Quatorze!

AGATHE.

Oui, tout grouillans,
Et tous garçons encor; je n'en vois point d'autres,
Et n'en voyois aucun tourné comme le nôtres.
Mais ce ſont des fripons, & qui finiront mal:
Les malheureux voudroient me voir à l'Hôpital.
Croiriez-vous que, depuis la mort de feu leur pere,
Ils m'ont, juſqu'à préſent, chicané mon douaire?
Un douaire gagné ſi légitimement!

ALBERT, *à part.*

Hélas peut-on plus loin pouſſer l'égarement?

LISETTE, *à part.*

La friponne, ma foi, joue, à charmer, ſes rôles.

AGATHE, *à Albert.*

J'aurois très-grand beſoin de quelque cent piſtoles;
Prêtez-les moi, Monſieur, pour ſubvenir aux frais;
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant : mais, pour te ſatisfaire.
J'avancerai les frais, & j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours ſera le déſeſpoir.

ALBERT.

Mais ſonge, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme!
Ne me refuſez pas, de grace, cette ſomme.

ALBERT, *bas à Eraſte.*

Je veux flatter ſon mal.

ÉRASTE, *bas à Albert.*

Vous ferez ſagement.
Il ne faut pas, de front, heurter ſon ſentiment.

LISETTE, *bas à Albert.*

Si vous lui réſiſtez, elle eſt fille, peut-être,
A s'aller, de ce pas, jeter par la fenêtre.

ALBERT, *bas.*

D'accord.

LISETTE, *bas.*

Il me ſouvient que vous avez tantôt
Reçu ces cent louis, ou du moins peu s'en faut;
Quel riſque à ſes déſirs de vouloir condeſcendre!

ALBERT, *bas.*

Il eſt vrai qu'à l'inſtant je pourrai lui reprendre.
(*haut à Agathe.*)
Tiens, voilà cet argent : va ; puiſſent au procès
Ces cent louis prêtés donner un bon ſuccès !

AGATHE, *prenant la bourſe.*

Je ſuis ſûre à préſent du gain de notre affaire :
Mais ce ſecours m'étoit tout-à-fait néceſſaire.
Donne à mon Procureur, Liſette, cet argent : !
Je crois qu'à me ſervir il ſera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ÉRASTE.

Comptez auſſi, Madame,
Que je veux vous ſervir, & de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens ſur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce beſoin preſſant,
Solliciter mon Juge, & demander Juſtice.
(*à Albert.*)
Adieu. Qu'un jour le Ciel vous rende ce ſervice !
Qu'une veuve eſt à plaindre, & qu'elle a de tourmens,
Quand elle a mis au jour de méchans garnemens !

SCENE V.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

LISETTE, *bas à Eraſte, lui remettant la bourſe.*

VOILA de quoi, Monſieur, avancer votre affaire.

ÉRASTE, *bas à Liſette.*

J'aurai ſoin du procés ; je ſais ce qu'il faut faire.

ALBERT, *à Liſette qui ſort.*

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin,
J'en réponds corps pour corps, il eſt en bonne main.

SCENE VI.

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT.

VOUS voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, & je m'inpatiente.

ÉRASTE.

Je ne ſais qui l'arrête ; il devroit être ici.
Mais je le vois qui vient ; n'ayez plus de ſouci.

SCENE VII.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Criſpin.*

EH ! Monſieur, venez donc. Avec impatience,
Tous deux nous attendons ici votre preſence.

CRISPIN.

Un ſavant Philoſophe a dit élégamment :
« Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement ».
J'ai depuis peu de tems pourtant bien fait des choſes,
Pour ſavoir ſi le mal, dont nous cherchons les cauſes,
Réſide dans la baſſe ou haute région :
Hippocrate dit oui, mais Galien dit non :
Et pour mettre d'accord ces deux Meſſieurs enſemble,
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me ſemble.

ALBERT.

Vous voyez donc, Monſieur, d'où procede ſon mal ?

CRISPIN.

Je le vois auſſi net qu'à travers un cryſtal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous ſaurez que, depuis tantôt, la Belle
Sent toujours de ſon mal quelque criſe nouvelle :

En ces lieux écartés n'ayant nuls Médecins,
Monſieur m'a conſeillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle ſeroit beaucoup mieux dans les ſiennes;
Mais j'eſpere employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois?

CRISPIN.

Moi? ſi j'en ai guéri? Ah! vraiment, je le crois.
Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots, qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'Infante de Congo,
Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.
Je laiſſe aux Médecins exercer leur ſcience
Sur les maux dont le corps reſſent la violence:
Mais l'objet de mon art eſt plus noble: il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'eſprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fuſſiez maniaque,
Atrabilaire, fou, même hypocondriaque,
Pour avoir le plaiſir de vous rendre demain
Sage, comme je ſuis: & de corps auſſi ſain.

ALBERT.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, d'un ſi grand zele.

CRISPIN.

Sans perdre plus de tems, entrons chez cette Belle.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît, Monſieur, il n'en eſt pas beſoin;
Et de vous l'amener je vais prendre le ſoin.

SCENE VIII.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intéreſſe.
Agathe, en ton abſence, avec un tour d'adreſſe,
A ſu tirer d'Albert ces cent louis comptans.

CRISPIN.

Comment donc ?

ÉRASTE.

Tu ſauras le tout avec le tems.
Nous avons maintenant, ſans chercher davantage,
De quoi ſauver Agathe, & nous mettre en voyage.
Pourvu qu'un ſeul moment nous puiſſions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter :
Tant qu'il ſuivra ſes pas nous ne ſaurions rien faire.

CRISPIN.

Repoſez-vous ſur moi, je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'eſprit, je ne ſuis pas un ſot,
Et la fauſſe malade entend à demi-mot.

ÉRASTE.

J'imagine un moyen des plus fous ; mais qu'importe !
La piece en vaudra mieux, plus elle ſera forte.
Il faut convaincre Albert, qu'avec de certains mots,
Ainſi que tu l'as dit déja fort à propos,
Tu pourrois la guérir de cette maladie,
Si quelqu'autre vouloit prendre la frénéſie.

Je m'offrirai d'abord à tout événement.
Laiſſe-moi faire après le reſte ſeulement :
Va, ſi de belle peur le vieillard ne trépaſſe,
Il faudra, pour le moins, qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce deſſein,
Sans en avoir rien ſu, puiſſe prêter la main ?

ÉRASTE.

Je l'inſtruirai de tout, je t'en donne parole.
Mais ſonge ſeulement à bien jouer ton rôle ;
Et lorſque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuſe le vieillard du mieux qu'il ſe pourra,
Pour me donner le tems d'expliquer ce myſtere,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder, Mais je le vois qui ſort.

SCENE IX.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

DIEU conduiſe la barque, & la mette à bon port !

ALBERT.

Ah ! Meſſieurs, ſa folie à chaque inſtant augmente ;
Un tranſport martial à préſent la tourmente.
De l'habit, dont jadis elle couroit le bal,
Elle s'eſt miſe en homme. En cet accès fatal,

Elle

Elle a pris auſſi tôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de ſang, de combats :
Mon argent doit ſervir à lever des ſoldats :
Elle veut m'enrôler.

SCENE X.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, CRISPIN, LISETTE.

AGATHE *en juſte-au-corps, avec un bonnet de Dragon.*

MORBLEU, vive la guerre !
Je ne puis plus reſter inutile ſur terre.
(*à Eraſte.*)
Mon équipage eſt prêt. Ah ! Marquis, en ce lieu
Je te trouve à propos, & viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne ;
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel ! quel égarement !

AGATHE.

Parbleu ! les Officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux Ufuriers :
Pour tirer de leurs mains cent mauvaiſes piſtoles,
Il faut plus s'intriguer, & plus jouer de rôles !
Celui qui m'a prêté ſon argent, je le tien

Pour le plus grand coquin, le plus Juif, le plus chien,
Que l'on puiſſe trouver en affaires pareilles:
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ſes oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller ſervir le Roi;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ÉRASTE.

Par-tout où vous irez, je ſuis de la partie.
(*bas à Albert.*)
Il faut, avec prudence, entrer dans ſa manie.

AGATHE.

Je quitte, avec plaiſir, l'étendard de l'Amour.
Je puis, ſous ſes drapeaux, aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'eſprit, des manieres;
Je ſais l'art de réduire aiſément les plus fieres.
Mais quoi! Que voulez-vous? Je ne ſuis point leur fait.
Le beau ſexe ſur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire eſt mon penchant, cette gloire inhumaine
A ſon char éclatant en eſclave m'enchaîne.
Ce pauvre ſexe meurt & d'amour & d'ennui,
Sans que je ſois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délais; je cours où la gloire m'appelle.
(*à Criſpin.*)
Amene mes chevaux. L'occaſion eſt belle,
Partons, courons, volons.

(*Eraſte parle bas à Agathe.*)

CRISPIN, *à Albert.*

Je ne la quitte pas,
Et ſuis prêt à la ſuivre au milieu des combats.
(*Albert ſurprend Eraſte parlant bas à Agathe.*)

ÉRASTE, *à Albert.*

J'examinois ſes yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent ſans doute va la prendre,
Lequel ſera ſuivi d'un aſſoupiſſement :
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vîtement.

AGATHÉ.

Qu'il me tarde déja d'être au champ de la gloire !
D'aller aux ennemis arracher la victoire !
Que de veuves en deuil ! Que d'amantes en pleurs !
Enfans, ſuivez-moi tous ; ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout reſſente ici l'horreur & le carnage.
La baïonnette au bout du fuſil. Ferme ; bon :
Frappez. Serrez vos rangs ; percez cet eſcadron.
Les coquins n'oſeroient ſoutenir votre vue.
Ah ? marauds, vous fuyez ! Non, point de quartier ; tue.

(*Elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.*)

CRISPIN.

En peu de tems voilà bien du ſang répandu.

ALBERT.

Sans eſpoir de retour elle a l'eſprit perdu.

CRISPIN.

Tout ſe prépare bien, je la vois qui repoſe.

(*Il parle à l'écart à Albert, tandis qu'Eraſte parle bas à Agathe.*)

Son mal, à mon avis, ne provient d'autre choſe
Que d'une humeur contrainte, un eſprit irrité,
Qui veut avec effort ſe mettre en liberté,
Quelque démon d'amour a ſaiſi ſon idée.

LISETTE.

Comment ! la pauvre fille eſt-elle poſſédée ?

CRISPIN.

Ce démon violent dont il faut la ſauver,
Eſt bien fort, & pourroit dans peu nous l'enlever.
Si j'avois un ſujet, dans cette maladie,
En qui je fiſſe entrer cet eſprit de folie,
Je vous répondrois bien...

ALBERT.

Liſette eſt un ſujet
Qui, ſans aller plus loin, vous ſervira d'objet.

LISETTE.

Je vous baiſe les mains, & vous donne parole
Que je n'en ferai rien : je ne ſuis que trop folle.

ÉRASTE, *à Criſpin.*

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque inſtant.

CRISPIN.

Malepeſte ! ceci n'eſt pas un jeu d'enfant.
On ne ſauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend ſéance,
Je puis, ſans me flatter, l'en tirer aiſément ;
Mais dans un corps femelle il tient bien autrement.

ERASTE, *à Albert.*

Pour ſavoir aujourd'hui j'uſqu'où va ſa ſcience,
Je veux bien me livrer à ſon expérience.
Je commence à douter de l'effet ; & je croi
Qu'il s'eſt voulu moquer & de vous & de moi.
Je veux l'embarraſſer.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.

Mettez-vous auprès d'elle. Eh ! non ; comme cela,
Un genou contre terre, & vous tenez bien là,
Toujours ſur ces beaux yeux votre vue aſſurée,
Votre main dans la ſienne étroitement ſerrée.
(*à Albert.*)
Ne conſentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction ſe faſſe plus ſoudain !

ALBERT.

Oui, je conſens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre,
Vous verrez un effet qui pourra vous ſurprendre.
(*Il fait quelques cercles avec ſa baguette ſur les deux amans, en diſant :*)

MICROC, SALAM, HYPOCRATA.

AGATHE, *ſe levant de ſon fauteuil.*

Ciel ! quel nuage épais ſe diſſipe à mes yeux !

ÉRASTE, *ſe levant.*

Quelle ſombre vapeur vient obſcurcir ces lieux !

AGATHE.

Quel calme en mon eſprit vient ſuccéder au trouble !

ÉRASTE.

Quel tumulte confus dans mes ſens ſe redouble !
Quels abîmes profonds s'entrouvrent ſous mes pas !
Quel dragon me pourſuit ! Ah ! traître, tu mourras :
D'un monſtre tel que toi je veux purger le monde.
(*Il pourſuit Albert l'épée à la main.*)
à Albert.

CRISPIN, *ſe mettant au devant d'Eraſte,*

Ah ! Monſieur, évitez ſa rage furibonde.
Sauvez-vous, ſauvez-vous.

ÉRASTE.

Laiſſez-moi de ſon flanc
Tirer des flots mêlés de poiſon & de ſang.

CRISPIN. *retenant Eraſte.*

Aux accès violens dont ſon cœur ſe tranſporte,
Je vois que j'ai donné la doſe un peu trop forte.

ÉRASTE.

Je le veux immoler à ma juſte fureur.

CRISPIN, *de même.*

N'auriez-vous point chez vous quelque forte li-
queur,
De bon eſprit de vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet eſprit & ces vapeurs de guerre?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, *tirant ſa clef.*

Oui? j'ai ce qu'il lui faut.
Liſette, tiens ma clef; va, cours vîte là-haut.
Prends la fiole où...

LISETTE.

Je crains, en ce déſordre extrême,
De faire un *qui-pro-quo*; vous feriez mieux vous-
même.

CRISPIN, *de même.*

Courez donc au plutôt. Laiſſerez-vous périr
Un homme qui, pour vous s'eſt offert à mourir?

LISETTE, *pouſſant Albert.*

Allez vîte; allez donc.

ALBERT, *ſortant.*

Je reviens tout à l'heure.

SCENE XI.

ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

NE perdons point de tems, quittons cette demeure.
Ce bois nous favoriſe; Albert ne ſaura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon ſort & ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Criſpin! & *vivat* la Folie!
Allons courir les champs, pour remplir notre ſort;
Et le laiſſons tout ſeul exhaler ſon tranſport.

SCENE XII & derniere.

ALBERT, *ſeul, tenant une fiole.*

J'APPORTE un élixir d'une force étonnante.
Mais je ne vois plus rien. Quel ſoupçon m'épouvante?
Liſette! Agathe, O Ciel! tout eſt ſourd à mes cris.
Que ſont-ils devenus? Quel chemin ont-ils pris?
Au voleur! à la force! au ſecours! Je ſuccombe.

Où marcher ? Où courir ? Je chancelle ; je tombe.
Par leur feinte folie ils m'ont enfin ſéduit ;
Et moi ſeul en ce jour j'avois perdu l'eſprit.
Voilà de mon amour la ſuite ridicule.
Ah ! maudite bouteille, & vieillard trop crédule!
Allons, ſuivons leurs pas, ne nous arrêtons plus.
Traîtres de raviſſeurs vous ſerez tous pendus.
Et toi, ſexe trompeur, plus à craindre ſur terre
Que le feu, que la faim, que la peſte & la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit :
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

LE MARIAGE DE LA FOLIE,

Divertiſſement pour la Comédie des Folies amoureuſes.

ACTEURS

DU MARIAGE DE LA FOLIE.

CLITANDRE, Ami d'Éraſte.
ÉRASTE, Amant d'Agathe,
AGATHE, Amante d'Éraſte.
ALBERT, Jaloux & Tuteur d'Agathe.
LISETTE, Servante de M. Albert.
CRISPIN, Valet d'Éraſte.
MOMUS.
LA FOLIE.
LE CARNAVAL.
Troupe de gens maſqués.
Une Pagode.

LE MARIAGE DE LA FOLIE,

Divertiſſement pour la Comédie des Folies amoureuſes.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ÉRASTE.

CLITANDRE.

Tu ne pouvois, ami, faire un plus digne choix.
Cette jeune beauté ravit, enleve, enchante:
Aux yeux de tout le monde elle eſt toute charmante;
Et je te trouve heureux de vivre ſous ſes loix.

ÉRASTE.

Je le ſuis d'autant plus, que, ſelon mon attente,
Je retrouve toujours le même cœur en toi,
Un ami généreux, une ame bienfaiſante,
Qui prend à mon bonheur la même part que moi;
Et l'accueil qu'ici je reçois,
Eſt une faveur éclatante,
Que je reſſens comme je dois.

CLITANDRE.

Point de compliment, je te prie ;
Nous ſommes amis de long-tems :
Banniſſons la cérémonie.
Je ſuis ravi de t'avoir dans un tems
Où ſe trouve chez moi ſi bonne compagnie.
Attendant que tes feux ſoient tout-à-fait contens,
Pendant que votre hymen s'apprête,
A vous déſennuyer nous travaillerons tous ;
Et nous honorerons la fête
Des amuſemens les plus doux.

ÉRASTE.

Tout reſpire chez toi la joie & l'alégreſſe,
Y peut-on manquer de plaiſir ?
A-t-on même le tems de former des deſirs ?
De tous les environs la brillante jeuneſſe
A te faire la cour donne tous ſes loiſirs ;
Tu la reçois avec nobleſſe ;
Grand'chere, vin délicieux,
Belle maiſon, liberté toute entiere,
Bals, concerts, enfin tout ce qui peut ſatisfaire
Le goût, les oreilles, les yeux.
Ici le moindre domeſtique
A du talent pour la muſique :
Chacun, d'un ſoin officieux,
A ce qui peut plaire s'applique.
Les hôtes même, en entrant au château,
Semblent du maître épouſer le génie.
Toujours ſociété choiſie :
Et, ce qui me paroît ſurprenant & nouveau,
Grand monde & bonne compagnie.

CLITANDRE

CLITANDRE.

Pour être heureux, je l'avouerai,
Je me ſuis fait une façon de vie
A qui les ſouverains pourroient porter envie;
Et, tant qu'il ſe pourra, je la continuerai.
Selon mes revenus je regle ma dépenſe;
Et je ne vivrois pas content,
Si, toujours en argent comptant,
Je n'en avois au moins deux ans d'avance.
Les Dames, le jeu, ni le vin,
Ne m'arrachent point à moi-même;
Et cependant je bois, je joue & j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
Ne ſe rien refuſer, voilà tout mon ſyſteme;
Et de mes jours ainſi j'attraperai la fin.

ÉRASTE.

Sur ce pied-là ton bonheur eſt extrême.
Heureux qui peut jouir d'un ſemblable deſtin!

CLITANDRE.

J'en ſuis content.

SCENE II.

CLITANDRE, ÉRASTE, CRISPIN, *en habit de Médecin.*

CLITANDRE.

MAis que nous veut Criſpin?
Comme le voilà fait!

ÉRASTE, *à Criſpin.*

Que veux-tu? Qui t'amene?
Es-tu fou?

CRISPIN.

Non, Monſieur? mais je ſuis hors d'haleine,
Je n'en puis plus.

ÉRASTE.

Hé bien?

CRISPIN.

Voici bien du fracas.

CLITANDRE.

Comment?

CRISPIN.

Dans ce château l'on a ſuivi nos pas.

ÉRASTE.

Ah Ciel!

CLITANDRE, *à Eraſte.*

Ne craignez rien.

CRISPIN.

Après la belle Hélene
Tant de monde ne courut pas.

ÉRASTE.

Traître ! De quoi ris-tu ? Dis.

CRISPIN.

De votre embarras.

ÉRASTE.

Prends-tu quelque plaiſir à me tenir en peine ?
Qui nous a ſuivis ? Parle. Eſt-ce notre jaloux ?

CRISPIN.

Non pas, Monſieur ; ce ſont des folles & des fous ;
Aux environs d'ici la campagne en eſt pleine ;
En grande bande ils viennent tous ;
Et Momus, qui vous les amene,
A fait de ce château le lieu du rendez-vous.

ÉRASTE.

Mais toi-même es-tu fou ? Dis-le moi, je te prie.
Quel habit as-tu-là ? Que viens-tu nous conter ?

CRISPIN.

Non, par ma foi, Monſieur, ce n'eſt point rêverie,
Le Carnaval, Momus & la Folie
Viennent, avec leur ſuite, ici vous viſiter
Et j'ai cru, devant eux, devoir me préſenter
En habit de cérémonie.
Suis-je bien ?

CLITANDRE, *à Eraſte.*

C'eſt ſans doute une galanterie,
Que quelqu'un de la compagnie,
Pour nous divertir mieux, a pris ſoin d'inventer.
Chacun, ſelon ſon goût, chaque jour en fait naître.
Allons voir ce que ce peut être.

CRISPIN.

C'eſt la Folie en propre original,
Vous dit-on ; de mes yeux moi-même je l'ai vue ;

Nous l'avons rencontrée au bout de l'avenue,
Riant, danſant, chantant avec le carnaval,
Avec Momus, tous trois ſuivis d'une cohue.
Ho! vous allez chez vous avoir un joli bal.

CLITANDRE.

C'eſt juſtement ce que je penſe.

CRISPIN.

On ſent déja l'effet de ſa puiſſance.
Je ne vous dirai point ni comment ni par où;
Mais je ſais bien qu'à ſa ſeule préſence
Dans le château tout eſt devenu fou.

ÉRASTE.

Oh! pour toi je vois bien que tu n'es pas trop ſage.

SCENE III.

LISETTE, ÉRASTE, CLITANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

LISETTE, que voilà, ne l'eſt pas davantage.

ÉRASTE, *à Liſette.*

Qu'eſt-ce que tout ceci?

LISETTE.

Me le demandez-vous?
Que pourroit-ce être que la ſuite
De ce que la Folie a déja fait pour vous?
Par elle ma maîtreſſe évite
L'hymen & les fers d'un jaloux.
Elle a trouvé tant d'art, tant de mérite

Dans cette heureuſe invention
Qui facilita notre fuite,
Que c'eſt par admiration
Qu'elle vient vous rendre viſite
Avec un cortége de fous.
Les plus divertiſſans de tous.
A la bien recevoir, Meſſieurs, on vous invite.
Juſqu'au jour de votre union,
Ma maîtreſſe conſent d'être ſa favorite :
Mais ce n'eſt qu'à condition,
Que, l'hymen fait, elle vous quitte.

ÉRASTE.

Elle peut demeurer autant qu'il lui plaira :
Je n'ai de ſon pouvoir aucune défiance ;
Et je prévois que ſa préſence,
En nous divertiſſant même, nous ſervira.

CRISPIN.

Avec Momus, la voici qui s'avance.
Joie, honneur, ſalut & ſilence.

Marche fort courte pour Momus & la Folie.

SCENE IV.

MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, AGATHE, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

MOMUS.

Cette foule qui ſuit nos pas,
Eſt moins folle qu'elle ne ſemble.
Les plus fous des mortels ne ſont pas
Ceux que le plaiſir raſſemble,

LA FOLIE *chante.*

« De ces agréables demeures
» Le galant Seigneur veut-il bien
» Nous recevoir chez lui pour quelques heures,
» Pour quelques jours, s'il eſt moyen ?

(*Elle parle.*)

Avec entiere garantie
De n'occuper que ſon château,
Et de ne remplir le cerveau
Que de quelque heureuſe manie.

(*Elle chante.*)

» Je le promets, ſoi de Folie.

CLITANDRE.

Diſpoſez de ces lieux au gré de votre envie.
Vous m'offrez un parti qui me paroît trop beau ;
Avec plaiſir je l'accepte ; & vous êtes
La maîtreſſe chez moi. Madame, ordonnez, faites

Tout ce que vous voudrez ; ce qui vous conviendra
Nous ſervira de loix ; on vous obéira.

LA FOLIE.

Sur ce pied-là, je puis vous dire
Que j'y viendrai tenir, tous les ans, déſormais,
Les Etats de mon vaſte Empire.
J'y viendrai, je vous le promets.
Pour aujourd'hui, j'amene ici l'élite
De mes plus fideles ſujets,
De qui la troupe favorite
De mes noces fait les apprêts.

CLITANDRE.

De ſon mieux chacun s'en acquitte.

LA FOLIE.

Allons, mon fiancé, Monſieur du Carnaval,
Un petit air, en attendant le bal.

LE CARNAVAL *chante.*

« Tandis que, pour quelque-tems,
» L'hyver interrompt la guerre,
» Et que, juſqu'au printems,
» Mars a quitté ſon tonnerre,
» Je viens, avec vous, ſur la terre,
» Partager ces heureux inſtans.
» Venez, enfans de la gloire,
» Vous ranger ſous mes drapeaux.
» Après des chants de victoire,
» Qui couronnent vos travaux,
» Chantez des chanſons à boire.
Evitez les trompeurs appas,
» Dont l'amour voudra vous ſurprendre :

» Fuyez, & ne l'écoutez pas »
» Gardez-vous d'avoir un cœur trop tendre.
(*On danſe.*)

MOMUS.

C'eſt ſe trémouſſer hardiment;
Et voilà des folles fringantes,
Qui pourroient mettre en mouvement
Les cervelles les plus peſantes :
Témoin Monſieur du Carnaval.
Voyez dequoi cet animal s'aviſe,
De ſe charger de telle marchandiſe.
Baſte, l'hymen eſt ſûr, il s'en trouvera mal.

LA FOLIE.

L'hymen eſt ſûr ? Pas tout-à-fait, je penſe.

LE CARNAVAL, *à la Folie.*

Comment donc ?

LA FOLIE, *au Carnaval.*

Rien n'eſt moins certain.

MOMUS.

Ah ! ah !

LA FOLIE.

Pour aujourd'hui j'y vois quelque apparence:
Mais je ne le voudrai peut-être pas demain.
(*Elle chante.*)
« La, la, la.

MOMUS, *à la Folie.*

Tu n'a pas réſolu de lui donner la main ?

LA FOLIE.

Oui-dà, très-volontiers; qu'il la prenne en cadence.
(*Elle chante.*)
« La, la, la.

MOMUS.

Vous avez du goût pour la danſe.
Oh bien ! je vais danſer auſſi par complaiſance.
Nous verrons qui s'en laſſera.
Allons, gai ; quelque contredanſe.
(*Il danſe.*)

MOMUS, *après avoir danſé.*

Ma foi, je n'en puis plus.

LA FOLIE, *au Carnaval.*

A toi, mon gros bedon.
Viens.

LE CARNAVAL.

Je ne danſe point.

LA FOLIE.

Un petit rigodon.
Je t'en aimerai mieux.

LE CARNAVAL.

Non, je n'en veux rien faire.

LA FOLIE.

Oui, vous le prenez ſur ce ton !
Il vous ſied bien d'être en colere !
Fi ! le vilain, le triſte carnaval !
Je ſerois bien lottie avec cet animal.
Eſt-ce donc en grondant que tu prétends me plaire ?
Va, je renonce à l'union ;
Et j'ai mauvaiſe opinion
D'un carnaval atrabilaire.

LE CARNAVAL

Je ne le ſuis que par réflexion.

LA FOLIE.

Eh ! quand on ſe marie, eſt-ce qu'il en faut faire ?

LE CARNAVAL.

Jeune, folle, & d'humeur légere,
Avec eſprit de contradiction,
Ma divine moitié, ſoit dit ſans vous déplaire,
Vous me ſemblez un peu ſujette à caution.

LA FOLIE.

D'accord. Rien n'eſt conclu, veux-tu rompre la paille?
Ce n'eſt point un affront pour moi que tes refus.
Je m'en mocque, & voilà Momus
Qui, tout Dieu qu'il eſt...

MOMUS.

Tout coup vaille.
Je ſuis toujours prêt d'épouſer :
Et j'enrage en effet de voir que la folie
Trop facile à s'humaniſer,
S'encanaille & ſe méſallie,
Et qu'un ſimple mortel prétende en abuſer
Juſqu'au point de la mépriſer.
Monſieur du Carnaval....

LE CARNAVAL.

Chacun ſait ſon affaire.
Monſieur Momus. Perſonne, que je croi,
Dans tout pays n'eſt inſtruit, mieux que moi,
Des bons tours qu'aux maris les femmes ſavent faire;
Et le tems où je regne, eſt celui d'ordinaire
Le plus propre à couvrir un manquement de foi.
Depuis que je ſuis dans l'emploi,
J'ai vu l'hymen traité de gaillarde maniere :
Et ce que tous les jours je voi,
Seigneur Momus, fait que je déſeſpere
D'être exempte de la commune loi.

MOMUS.

Pauvre ſot! Pourquoi donc ſonger au mariage?

LE CARNAVAL.

Je ſuis amoureux à la rage,
Et ne puis être heureux ſans devenir mari.

MOMUS.

Epouſe donc ſans tarder davantage,
Et de l'amour bientôt tu te verras guéri.

LE CARNAVAL.

Hé bien, ſoit, ferme, allons, courage;
Je veux bien n'en pas appeller;
Et je ſuis trop en train pour pouvoir reculer.

LA FOLIE.

Ah! çà, petit mari, lorſque de jalouſie
Je te verrai l'ame ſaiſie,
Je ſaurai bien t'en garantir:
Elle ne ſe nourrit que dans l'incertitude;
Et moi, qui ne ſais pas mentir,
Si je fais par haſard quelque douce habitude,
Pour te tirer d'inquiétude,
J'aurai ſoin de t'en avertir.

LE CARNAVAL.

Grand-merci.

MOMUS.

Rien n'eſt plus honnête;

LA FOLIE.

Je ſuis franche.

LE CARNAVAL.

Achevons la fête,
Au haſard de m'en repentir.
Je ſais le monde, & ne ſuis pas ſi bête
Que, lorſqu'il me viendra quelque chagrin en tête

Je ne trouve aiſément de quoi le divertir.
Allons, pour plaire à la Folie,
Que chacun avec moi s'allie.

LA FOLIE.

Il va ſe mettre en train. Ah! le joli garçon!

LE CARNAVAL.

M'aimeras-tu?

LA FOLIE.

C'eſt ſelon la chanſon.

LE CARNAVAL *chante.*

« L'Hymen en ma faveur allume ſon flambeau.
» Je ſuis charmé de ma conquête.
» Amour, viens honorer la fête,
» Et couronner un feu ſi beau.

MOMUS *chante au Carnaval.*

» L'Hymen en ce beau jour t'apprête
» Une couronne de ſa main;
» Tu t'en repentiras peut-être dès demain.
» Souvent, quoique l'amour ſoit prié de la fête,
» Il ne l'eſt pas du lendemain.

LE CARNAVAL *chante.*

» Si l'Amour volage s'envole,
» Et veut me quitter ſans retour,
» Viens, Bacchus; c'eſt toi qui conſoles
» De l'inconſtance de l'Amour.

MOMUS.

La chanſon eſt jolie.

LA FOLIE.

Oui, j'en ſuis fort contente:
Il me plaît aſſez quand il chante;
Et s'il ne s'étoit pas préſenté pour mari,

J'en

J'en aurois fait peut-être un favori :
La muſique me prend, j'ai du foible pour elle.

MOMUS.

On vous la donne telle quelle,
Sans y chercher trop de façon.
Allons, à votre tour ; prenez bien votre ton.

ENTRÉE.

Enſuite LA FOLIE *chante.*

» Mortels, que le ſort le plus doux
» Sous mon vaſte empire a fait naître ;
» Quelle fortune eſt-ce pour vous,
» Quand vous ſavez bien la connoître,
» Les plus heureux ſont les plus fous ;
» Gardez-vous de ceſſer de l'être.

ENTRÉE.

Danſe en dialogue entre Momus & la Folie.

LA FOLIE.

Momus ?

MOMUS.

Plaît-il ?

LA FOLIE.

Tu m'as aimée ?

MOMUS.

Un peu.

LA FOLIE.

Beaucoup.

MOMUS.

Trop tendrement.

LA FOLIE.

De toi j'avois l'ame charmée.

MOMUS.

Pourquoi donc prendre un autre amant?

LA FOLIE.

J'ai dû changer.

MOMUS.

Et pourquoi, je te prie?

LA FOLIE.

Pour te faire enrager.

MOMUS.

L'excuſe en eſt jolie!

LA FOLIE.

Volage!

MOMUS.

Ingrate!

LA FOLIE.

Ah! ah!

MOMUS.

Tu ris de mon tourment!

LA FOLIE.

Bon! ſi j'en uſois autrement,
Je ne ſerois pas la Folie.

MOMUS.

S'il eſt des fous heureux, ils ne le ſont pas tous:
Et vous allez en voir un d'une eſpece
Autant à plaindre...

LA FOLIE.

Qui ſeroit-ce?

MOMUS.

Monſieur Albert.

ÉRASTE.

Ah ! Ciel !

AGATHE.

C'eſt mon jaloux.

MOMUS.

Juſtement ; un vieux fou qui cherche ſa maîtreſſe ;
Et cette maîtreſſe, c'eſt vous.

LA FOLIE.

Qu'il entre, je veux bien l'entendre.

AGATHE.

Eh ! quoi ! Madame, au lieu de le faire chaſſer...

ÉRASTE, *à la Folie.*

Je vous conjure, au nom de l'amour le plus tendre...

LA FOLIE, *à Eraſte.*

Vous l'avez priſe, il faut la rendre,
Mon pauvre ami.

ERASTE.

Rien ne m'y peut forcer.

LA FOLIE.

L'un des deux y doit renoncer ;
Et le plus fou des deux de moi doit tout attendre.

ÉRASTE.

Je ſuis perdu, Ciel !

LA FOLIE.

Non, vous y devez prétendre
Plus que vous ne pouvez penſer.
Je me déclare en ceci votre amie ;
Et c'eſt être plus fou qu'un autre aſſurément
De prendre ſérieuſement
Ce qu'en riant dit la folie.

ÉRASTE.

Madame...

AGATHE.

Vous cherchiez à nous embarraſſer.

LISETTE.

La choſe n'étoit pas trop facile à comprendre.
Voici le loup garou.

SCENE V & derniere.

ALBERT, AGATHE, LISETTE, MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, CLITANDRE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Momus.*

Je crains de me méprendre:
A qui, Monſieur, me faut-il adreſſer?

MOMUS.

Vous voyez votre Souveraine.

LA FOLIE.

Ah! le plaiſant magot! Que veux-tu? Qui t'amene?

ALBERT.

Une ingrate que j'aime, & qu'un godelureau
Eſt venu m'enlever juſques chez moi, Madame.
On m'a dit qu'elle étoit ici, je la réclame.
Je la vois; permettez...

AGATHE, *à Albert.*

Tout beau, Monſieur, tout beau.
Dans vos prétentions quel droit vous autoriſe?

LISETTE.

Voyons.

ALBERT.

Entre mes mains vos parens vous ont miſe.

AGATHE.

Ils ont fait un beau coup, vraiment!
Mais, pour réparer leur ſotiſe,
La Folie & l'Amour ont fait adroitement
Réuſſir l'heureuſe entrepriſe
Qui m'a rendue à mon premier amant:
Il m'a conduite en ce lieu de franchiſe,
Où ſans crainte on peut dire vrai:
Je l'aime autant que je vous hai.

ALBERT.

Je le vois bien.

LA FOLIE, *à Agathe.*

Ma favorite,
C'eſt parler net & clairement:
Et je ſuis dans l'étonnement
D'avoir une fille à ma ſuite,
Qui s'explique ſi ſenſément.
(*à Albert.*)
Sais-tu, mon bon ami, quel parti tu dois prendre?

ALBERT.

Parlez. De vos conſeils je me fais une loi.

LA FOLIE.

Ou te conſoler, ou te pendre.

ALBERT.

Me conſoler!

LA FOLIE.

Je parle contre moi.
D'extravagant, je veux te rendre ſage.
Te conſoler, eſt le meilleur pour toi:
Te pendre, nous plaît davantage.

ALBERT.

Mais pour me conſoler, que faut-il faire ?

LE CARNAVAL.

Boi.

(*Le Carnaval chante à Albert.*)

» Infortuné, veux-tu m'en croire ?
» Renonce aux plaiſirs amoureux ;
» Prends le parti de boire ;
» Laiſſe-là l'hymen & ſes feux.
» La jeuneſſe a ſeule en partage
» L'amour & les tendres deſirs :
» Mais tu peux encore, à ton âge,
» Suivre Bacchus & ſes plaiſirs.

ALBERT.

Parbleu, j'y veux paſſer le reſte de ma vie,
Sans être amoureux, ni jaloux.
(*à la Folie.*)
Madame, je vous remercie.

LA FOLIE, *à Eraſte.*

Monſieur, de mon aveu, vous ſerez ſon époux.

ALBERT.

Le bon vin déſormais ſera ſeul mon envie ;
Il faut que ce ſoit lui qui nous réconcilie ;
Je brûle d'en boire avec vous.
Dure éternellement ma nouvelle folie !

CHANSON *en branle.*

» Tous les mortels nous font hommage,
» Les plus ſages & les plus fous ;
» En tous lieux, tout tems & tout âge,
» Aucun d'eux n'échappe à nos coups.

» Lorſque l'on change dans la vie
» De goût, d'humeur, ou de façon,
» Eſt-ce devenir ſage? Non;
» Ce n'eſt que changer de folie.

» Damon, jeune, avoit la manie
» De vouloir mourir vieux garçon;
» A trente ans il paſſoit ſa vie
» Plus retiré qu'un vieux barbon;
» Puis à ſoixante il ſe marie,
» Et devient courtiſan, dit-on.
» Eſt-ce devenir ſage? Non;
» Ce n'eſt que changer de folie.

» Un amant las d'une cruelle,
» Dont il eſſuya les refus,
» Dompte l'amour qu'il a pour elle,
» Et ſe donne tout à Bacchus:
» Dans les flots du vin il oublie
» L'amour qui troubla ſa raiſon.
» Eſt-ce devenir ſage? Non;
» Ce n'eſt que changer de folie.

» Un blondin, à leſte équipage,
» Grand adorateur de Vénus,
» Diſſipe d'un gros héritage
» Le fonds avec les revenus:
» Puis à vieille riche il s'allie,
» Afin de ſe remettre en fonds.
» Eſt-ce devenir ſage? Non;
» Ce n'eſt que changer de folie.

» Chacun où ſon plaiſir l'appelle
» Se porte dans le Carnaval,

» Soit au jeu, ſoit près d'une belle,
» L'un au cabaret, l'autre au bal.
» Vous venez à la Comédie,
» Quand un Opéra n'eſt pas bon.
» Eſt-ce devenir ſage? Non;
» Ce n'eſt que changer de folie.

Fin du Divertiſſement du Mariage de la Folie.

LES
SOUHAITS,
COMÉDIE,
EN VERS LIBRES ET EN UN ACTE;

Non repréſentée.

PERSONNAGES.

MERCURE.
UNE NOUVELLE MARIÉE.
UNE SUISSESSE.
UNE FILLE, en Cavalier Gaſcon.
UN NAIN, en Vieillard.
L'HOMME de bonne chere.
POISSON, } Comédiens de cam-
LA THORILLIERE, } pagne.
MARS, joué par la Thorilliere.
VULCAIN, joué par Poiſſon.
VÉNUS.
SUITE DE CYCLOPES.

LES SOUHAITS, COMÉDIE.

(*Le Théatre repréſente une Foire, ou une aſſemblée de pluſieurs Perſonnes de toutes les Nations. Mercure entre, ſuivi de tous ceux qui viennent lui demander l'accompliſſement de leurs ſouhaits.*

MARCHE.

MERCURE *chante.*

« VENEZ, venez, peuples divers;
» Accourez à ma voix des bouts de l'univers;
» Le Dieu qui lance le tonnerre
» Remet aujourd'hui dans mes mains
» Le bonheur de la terre,
» Et le ſort de tous les humains.
» Ne vous plaignez donc plus des malheurs de la vie,
» Mortels, je veux vous rendre heureux:
» Formez, tous, des ſouhaits au gré de votre envie,
» Je comblerai vos vœux,
» Si pour votre repos ils ſont avantageux. »

SCENE PREMIERE.

UNE NOUVELLE MARIÉE, MERCURE.

LA NOUVELLE MARIÉE.

Je m'offre la premiere, étant la plus preſſée.
En vous diſant d'abord que je ſuis mariée,
Vous devinez aſſez que je viens vous prier
De vouloir me démarier.
Ne rendez point ma demande frivole,
Et, pour le bien commun, changez tous les maris;
Je vous porte ici la parole
Pour tout le corps des femmes de Paris.

MERCURE.

Je le crois aiſément; mais je me perſuade
Que, de leur côté, les époux,
Pour obtenir même grace que vous,
Vont m'envoyer même ambaſſade.

LA MARIÉE.

Ils n'en ont pas tant de raiſons que nous.

MERCURE.

Comptez-vous bien du tems depuis que l'hyménée
Au ſort de votre époux joint votre deſtinée!

LA MARIÉE.

Quinze jours; mais avant ce choix ſi malheureux,
J'étois, en moins d'un mois, déja veuve de deux:
Si-tôt que l'un fut mort, par grace ſinguliere,
Un autre à ſuccéder auſſi-tôt fut admis;
Celui-ci mort, un autre en ſa place fut mis,

Croyant

Croyant mieux trouver & mieux faire :
Mais, hélas ! j'ai toujours été de pis en pis.
Le premier ſe trouva brutal juſqu'à l'extrême ;
Le ſecond plus brutal ; & très-jaloux, de plus ;
L'autre eſt jaloux, brutal, ivrogne au par-deſſus :
Je veux voir ſi le quatrieme
Pourroit avoir quelques vertus,
Sauf à recourir au cinquieme.

MERCURE.

Mais, pour vous fournir des maris
Seulement pendant une année,
De l'humeur dont vous êtes née,
Vous épuiſeriez tout Paris.

LA MARIÉE.

Je veux, pour en trouver un à ma fantaiſie,
En changer, ſi je puis, tous les jours de ma vie.

MERCURE.

Je rebute vos vœux, & j'ai pitié de vous ;
Il vous arriveroit, dans votre rage extrême,
Si vous preniez un quatrieme,
Qu'il auroit à lui ſeul tous les défauts de tous,
Et feroit bien, (cela ne ſoit dit qu'entre nous)
Pour vous ôter l'eſpoir de ſonger au cinquieme.

LA MARIÉE.

De mon ſort, en un mot, vous plaît-il d'ordonner ?

MERCURE.

Votre vœu n'eſt pas impénétrable.
Faiſant place à quelqu'un qui ſoit plus raiſonnable,
Ecoutez le conſeil que je vais vous donner.

AIR.

« Le mariage
» Eſt un hommage
» Que chacun à ſon tour
» Peut rendre à l'Amour.

» Mais quand un doux veuvage
» Aſſure un heureux ſort,
» Ce n'eſt pas être ſage
» D'affronter de nouveau l'orage,
» Quand on eſt au port. »

SCENE II.

UNE SUISSESSE, UN NAIN en Vieillard, MERCURE.

LA SUISSESSE, *à Mercure.*

Vous voyez deux amans dont la taille différe:
La nature dans l'un prodigua ſa matiere,
Et dans l'autre elle fut avare de ſes biens;
Cependant ne pouvant mieux faire,
Nous voulons de l'hymen contracter les liens.
Mais chacun, par avance,
Rit de cette alliance;
Et je viens vous prier, par un ſouhait nouveau,
De vouloir bien tous deux nous mettre de niveau.

MERCURE.

Voilà du Dieu d'Amour l'ordinaire injuſtice;

Il ſe plaît ſous un joug d'airain,
D'aſſervir bien ſouvent deux amans de ſa main,
Fort différens d'humeur, de taille & de caprice;
Puis il en rit le lendemain.

LE NAIN.

Je ne ſais pas pourquoi dans mon choix on me blâme.
Un grand homme ſouvent épouſe un avorton.
Je puis, par la même raiſon,
Epouſer une grande femme,
Sans crainte du qu'en dira-t-on.
Je ſais qu'elle n'eſt pas ſur ma forme taillée;
Mais je ne ſuis pas le premier
Qui prend pour femme, & ſans s'en méfier,
Une fille dépareillée.

LA SUISSESSE.

Nous craignons fort que nos enfans
N'ayent pas la forme ordinaire,
Si la nature un jour les meſure à leur mere,
Ils pourront être des géans;
Si d'ailleurs ils tiennent du pere,
Les riſques n'en ſont pas moins grands;
Ce ne ſeront que des idées,
Ou du moins des Nains étonnans,
Qui n'auront pas deux coudées.
Mais, pour nous égaler dans un tel différent,
Faites-moi plus petite, ou le faites plus grand.

MERCURE.

La raiſon eſt choquée aux ſouhaits que vous faites;
Mariez-vous tels que vous êtes.
A porter des géans ſes flancs ſont deſtinés:
Et de-là je conclus, ſans être philoſophe,
Que ſa fécondité doit vous fournir aſſez

Ce qui, de votre part, pourra manquer d'étoffe,
Et vos enfans ſeront bien proportionnés.

LE NAIN.

Mais cependant, ſans vous déplaire,
Cela gâteroit-il quelque choſe à l'affaire,
Si j'avois ſur ma tête encore un pied de plus?

MERCURE.

Sur ce point laiſſe agir ta femme:
Si j'en juge aux regards de cette bonne Dame,
Tes vœux ne ſeront point déçus;
Quand tu ſeras époux, tu deviendras peut-être
Plus grand que tu ne voudrois être.
(*A la Suiſſeſſe.*)
Pour vous, écoutez bien ma chanſon là-deſſus.

AIR.

« Un mari toujours embarraſſe:
» Heureuſe celle qui s'en paſſe!
» On n'en a pas comme on les veut:
» Vous en pourrez trouver qui ſeront plus de miſe;
» Mais de mauvaiſe marchandiſe
» Il ne s'en faut charger que le moins que l'on peut. »

SCENE III.

UN HOMME *de bonne chere, ou un buveur.*
MERCURE.

L'HOMME *de bonne chere.*

Vous voyez un garçon qui du bien fait uſage,
Aſſez bien nourri pour ſon âge:
Je n'ai pas encore vingt ans,
Et j'eſpere dans peu profiter davantage.
Cet embonpoint des plus brillans,
Qui fidellement m'accompagne,
Eſt pétri de mets ſucculens,
Et broyé de vin de Champagne.

MERCURE.

La teinture en eſt bonne & durera long-tems.

L'HOMME *de bonne chere.*

Cependant, croiriez-vous ce que je vais vous dire?
Avec cet embonpoint des autres ſouhaité,
Souvent je manque de ſanté.

MERCURE.

Bon! je crois que vous voulez rire:
Vous n'avez point d'affaires avec la Faculté.

L'HOMME *de bonne chere.*

Mon plaiſir unique eſt la table,
Je m'y plais à paſſer les nuits;
Mais, lorſque trop long-tems j'y ſuis,
Un deſir de dormir m'accable;
En vain pour le chaſſer, je fais ce que je puis.
Quand j'ai ſeulement bu mes neuf ou dix bouteilles,

J'ai plus d'eſprit cent fois qu'il né mé faut ;
Ma taille eſt des plus à la mode ;
Jé né vois en moi nul défaut ;
Mais trop de valur m'incommode.

MERCURE.

Oh ! oh ! cet homme a le ſang chaud.
En ce tems de déſordre, où l'on voit ſur la terre
Régner le démon de la guerre,
Vous avez de quoi batailler.

LE GASCON.

D'accord : mais les hivers on ne peut chamailler.
Cé répos m'ennuie & mé gêne,
Lé ſang mé bout dé veine en veine ;
Jé voudrois qu'il mé fût permis
Dé mé battre en duel contré mes ennemis,
Pour mé ténir bien en haleine.

MERCURE.

Vous êtes-vous battu par fois ?

LE GASCON.

Non, ou jé ments ;
Mais, certes, jé m'en murs d'envie.

MERCURE.

Ce métier à la longue ennuie,
Laſſe, & ne nourrit pas ſon maître bien long-tems.

LE GASCON.

Lorſqué jé l'aurai fait dix ans,
Jé mé répoſerai lé reſté dé ma vie.

MERCURE.

Ce ſouhait eſt vraiment nouveau,
Et je ne vois rien de ſi beau
D'aller à tout venant offrir la carte blanche !

Mais, ſi vous commenciez lundi
Ce jeu digne d'un étourdi,
A peine iriez-vous au dimanche.

LE GASCON.

Bous bous raillez, jé crois. Rempliſſez mon ſouhait ?
Cé m'eſt un jeu, quand jé m'exerce
A pouſſer la quarte & la tierce,
Et faire uné paſſe au colet :
Du ſort d'un ennémi jé ſuis toujours lé maître ;
Et, dans un combat ſingulier,
Jé force à démander quartier,
Quelque brave qné ce puiſſe être.

MERCURE.

Quelque mortels que ſoient vos coups,
Je connois, à votre viſage,
Que bien des gens voudroient poſſéder l'avantage
D'en venir aux mains avec vous,
Malgré l'habit qui me cache vos charmes,
Vous ne ſauriez m'impoſer en ce jour ;
Vous vous imaginez être fait pour les armes,
Et vous êtes fait pour l'amour.

LE GASCON.

Il faut donc qué jé mé rétranche
Aux exploits qué cé Dieu m'offrira déſormais,
Et qué jé prenne ma révanche
Sur des cœurs qui n'en pourront mais.

SCENE V.

POISSON, LA THORILLIERE, *Comédiens de campagne*, MERCURE.

LA THORILLIERE.

Avec tous les reſpects que la Divinité
Exige de l'Humanité,
Nous venons rendre notre hommage,
Et profiter de l'avantage
Qui par vous nous eſt préſenté.

POISSON.

Seigneur Mercure, en vérité,
En voyant ce noble équipage
Qui vous ſert à faire voyage,
On ne vous prendra pas, à moins d'être hébété,
Pour un Meſſager de village;
Mais cette noble majeſté
Qui... je n'en dis pas davantage,
De crainte de prolixité.

MERCURE.

Venons au fait, & point tant de langage.

LA THORILLIERE.

Des bords fameux du Pô, juſqu'aux rives du Rhin;
Dans les troupes toujours cherchant un beau deſtin,
De lauriers éclatans nous avons ceint nos têtes,
Et près du ſexe même étendu nos conquêtes.
Le ſceptre eſt ſouvent en nos mains;
Et vous voyez en nous, par le fruit de nos peines,

Ce que les Grecs & les Romains
Ont eu de plus grands Capitaines.

MERCURE.

Oui ! Mais, s'il eſt ainſi, comme on n'en peut douter,
Que vous peut-il encor reſter à ſouhaiter ?

LA THORILLIERE.

Raſſaſiés de gloire & de ſes dons frivoles,
Comme ſont enfin les Héros,
Ayant dans l'univers joué les premiers rôles,
Nous cherchons un peu de repos.
L'honneur par-tout nous accompagne ;
Mais nous ſommes d'ailleurs fort dénués de biens,
Car nous ſommes Comédiens.

POISSON.

Et Comédiens de campagne.

MERCURE.

J'aime les gens de cet emploi :
Parlez, que voulez-vous de moi ?

LA THORILLIERE.

Vous ſavez que notre eſpérance,
Le but de nos travaux eſt d'être un jour admis
Dans cette troupe de Paris,
Où l'on vit avec abondance :
On emploie à cela l'argent & les amis.

POISSON.

C'eſt pour nous le bâton de Maréchal de France.

LA THORILLIERE.

C'eſt donc où ſe bornent nos vœux,
Et ce qui peut nous rendre heureux.

MERCURE.

Pour m'aſſurer ſi le vœu que vous faites

Vous eſt avantageux, ou non,
Il faudroit de ce que vous êtes
Me donner quelque échantillon.
Quel rôle faites-vous ?

POISSON.

Jadis dans le comique
Mon camarade & moi nous avions du crédit ;
Mais, pour faire en tout genre admirer notre eſprit,
Nous chauſſons maintenant le cothurne tragique,
Et je fais le Héros des mieux, à ce qu'on dit.

LA THORILLIERE.

Pour peu que vous vouliez en paſſer votre envie,
Nous jouerons un fragment pris d'une Tragédie,
Dont les vers faits par moi furent très-bien reçus :
Elle a nom, *les Amours de Mars & de Vénus.*
Et ce n'eſt proprement qu'un trait de parodie
D'une ſcene d'Iphigénie,
Quand Achille en fureur inſulte Agamemnon.
Pour moi, quand je travaille,
J'aime mieux imiter certains Auteurs de nom,
Qu'en produiſant de moi, ne rien faire qui vaille.

MERCURE.

Vous avez fort bonne raiſon.

POISSON.

Ordonnez donc, Seigneur Mercure,
Que les Muſiciens, avec leurs violons,
Vous fredonnent une ouverture,
Et dans peu nous commencerons.

SCENE VI.

SCENE VI.

VÉNUS, VULCAIN, *Suite de Cyclopes.*

PARODIE.

VULCAIN.

Assez & trop long-tems ma lâche complaiſance
De vos déportemens entretient la licence,
Madame; je ne puis les ſouffrir plus long-tems:
Et Mars fait voir pour vous des feux trop éclatans.

VÉNUS.

Ne ceſſerez-vous point, dans votre humeur farouche,
De m'immoler ſans ceſſe à vos tranſports jaloux?

VULCAIN.

Vous immolez ma tête aux malheurs d'un époux,
Et le mal d'aſſez près me touche.

VÉNUS.

Vous ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.

VULCAIN.

On ne m'abuſe point par de fauſſes careſſes;
Je ſais ce que je dois croire de vos diſcours.

VÉNUS.

Que manque-t-il à vos tendreſſes?
Vous avez épouſé la mere des Amours.

VULCAIN.

Et c'eſt-là ma douleur amere!
Des Amours vous êtes la mere;

Et moi, Vulcain, qui ſuis par malheur votre époux,
J'en devois être auſſi le pere, ce me ſemble;
Cependant, au dire de tous,
De tant d'enfans aucun ne me reſſemble;
Et les mortels dans leurs diſcours
Ne m'appellent jamais le pere des Amours.

VÉNUS.

Il ſeroit beau, vraiment, que de votre viſage
Mes enfans euſſent quelques traits;
Vous n'avez pas aſſez d'attraits
Pour leur ſouhaiter votre image.
Que diroit tout le genre humain,
Si de notre couche féconde:
Il voyoit voler dans le monde
Des Amours forgés par Vulcain?

VULCAIN.

C'eſt trop inſulter à ma peine.
A ſon appartement, Gardes, qu'on la ramene;
Et qu'on l'empêche d'en ſortir.

Deux Cyclopes s'emparent de Vénus.

VÉNUS.

Quoi! vous voulez, par cette violence,
Forcer mon cœur à vous haïr:

VULCAIN.

Vous avez trop long-tems laſſé ma patience.
Je parle, j'ai parlé; c'eſt à vous d'obéir.

Les deux Cyclopes emmenent Vénus.

SCENE VII.

VULCAIN, *ſeul.*

FAUT-IL, cruel Hymen, que, tout Dieu que nous ſommes,
Nous reſſentions tes coups comme les autres hommes?

SCENE VIII.

MARS, VULCAIN.

MARS.

UN bruit aſſez étrange eſt venu juſqu'à moi;
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, & ſans horreur je ne puis le redire,
Qu'exerçant ſur Vénus un rigoureux empire,
Et vous-même étouffant tout ſentiment d'époux,
Vous voulez l'immoler à vos tranſports jaloux.
Contre ſes volontés par vos ſoins retenue,
Vous la faites, dit-on, ici garder à vue.
On dit plus: on prétend que cette dure loi
N'eſt donnée en ces lieux, n'eſt faite que pour moi.

Qu'en dites-vous, Seigneur? Que faut-il que j'en penſe?
Ne ferez-vous point taire un bruit qui nous offenſe?

VULCAIN.

Seigneur, je ne rends point compte de mes deſſeins:
Ma femme ignore encor mes ordres ſouverains;
Et, quand il ſera tems qu'elle ſoit enfermée,
Vous en ſerez inſtruit avec la Renommée.

MARS.

Et vous pourriez, cruel, la maltraiter ainſi?

VULCAIN.

De vos ſecrets complots je ſuis trop éclairci;
Vos diſcours me font voir ce que j'avois à craindre,
Et vos lâches amours ne ſauroient ſe contraindre.

MARS.

Seigneur, je ne rends point compte de mes amours:
Vénus ignore encor quel en ſera le cours:
Et, quand il ſera tems, par vous ou par un autre,
Elle apprendra ſon ſort, & vous ſaurez le vôtre.

VULCAIN.

Ah! je ſais trop le ſort que vous me réſervez.

MARS.

Pourquoi le demander, puiſque vous le ſavez?

VULCAIN.

Pourquoi je le demande! O Ciel! le puis-je croire,
Qu'on oſe des ardeurs avouer la plus noire?
Vous penſez qu'approuvant vos feux injurieux,
Je vous laiſſe achever ce complot à mes yeux;
Que ma foi, mon honneur, mon amour y conſente!

MARS.

Mais vous qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

VULCAIN.

Oubliez-vous qui j'aime, & qui vous outragez?

MARS.

C'eſt pour le bien commun qu'ici mon zele brille.

VULCAIN.

Et qui vous a chargé du ſoin de ma famille?
Avez-vous ſur [illegible] femme acquis des droits d'époux!
Et ne pourrai-je...

MARS.

Non, elle n'eſt pas à vous.
En épouſant Vénus, cette belle Déeſſe,
Vous ſaviez que ſon cœur, ſenſible à la tendreſſe,
Ne ſe refuſoit pas aux tranſports les plus doux;
A ces conditions vous fûtes ſon époux.
Si, depuis, des amans la troupe favorite
A pris chez vous des droits dont mon cœur s'irrite,
Accuſez-en le ſort & le Ciel tout entier,
Jupiter, Apollon, & vous tout le premier.

VULCAIN.

Moi!

MARS.

Vous, qui, dès long-tems, mari doux & docile,
Pour moi ſeul aujourd'hui devenez difficile;
Vous vous aviſez tard de devenir jaloux;
Et Mars peut, comme un autre, être reçu chez vous.

VULCAIN.

Juſte Ciel! puis-je entendre & ſouffrir ce langage?

Eſt-ce ainſi qu'au mépris on ajoute l'outrage,
Moi, pour le bien commun, j'aurois pris femme exprès,
Et ſerois ſeulement époux *ad honores* !
Des plaiſirs du public lâche dépoſitaire,
Je ferois de l'hymen un trafic mercenaire !
Je ne connois ni Dieux, ni mortels favoris ;
Ma femme eſt à moi ſeul, & n'en veux qu'à ce prix.

MARS.

Fuyez donc ; retournez, dans vos grottes ardentes,
Forger à Jupiter des armes foudroyantes ;
Fuyez. Mais ſi Vénus ne paroît aujourd'hui,
Malheur à qui verra tomber mon bras ſur lui !

VULCAIN.

Je tiens à Jupiter par un nœud qui l'engage
A me mettre à l'abri de votre vaine rage :
Mais, lorſque je voudrai le cacher à vos yeux,
Je percerai le ſein des antres les plus creux :
Là, bravant vos efforts, & nageant dans la joie,
Je ſaurai de vos mains arracher cette proie.

MARS.

Rendez grace au ſeul nœud qui retient mon courroux :
De votre femme encor je reſpecte l'époux.
Je ne dis plus qu'un mot ; c'eſt à vous de m'entendre ?
J'ai mon amour enſemble & ma gloire à défendre.
Pour aller juſqu'aux lieux que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin il vous faudra paſſer.

SCENE IX.

VULCAIN, *ſeul.*

ET voilà ce qui doit avancer ma vengeance.
Ton inſolent amour aura ſa récompenſe.
Hola, Gardes, à moi. Mais tout beau, mon courroux !
(*Aux Cyclopes.*)
Ne précipitons rien. Venez, ſuivez-moi tous.

SCENE X & derniere.

MERCURE, LA THORILLIERE, POISSON.

LA THORILLIERE.

VOus voyez maintenant ſi c'eſt nous faire grace
De nous accorder une place
Que le mérite ſeul peut nous faire eſpérer.

MERCURE.

Meſſieurs, je ne ſais que vous dire,
Vos talens n'ont pas ſu ſur moi trop opérer.
Le métier d'un Tragique eſt de faire pleurer,
Et chacun, vous voyant, s'eſt éclaté de rire.
Retournez en province, & ſuivez mon avis;
Là, vous ſerez admirés & chéris;
Vous n'auriez pas peut-être ici cet avantage.

Il vaut mieux être enfin le premier au village,
Qu'être le dernier à Paris.

POISSON.

Après une telle injuſtice,
Paris de mes talens ne profitera pas ;
Et je m'en vais, tout de ce pas
Me faire Comédien Suiſſe.

MERCURE.

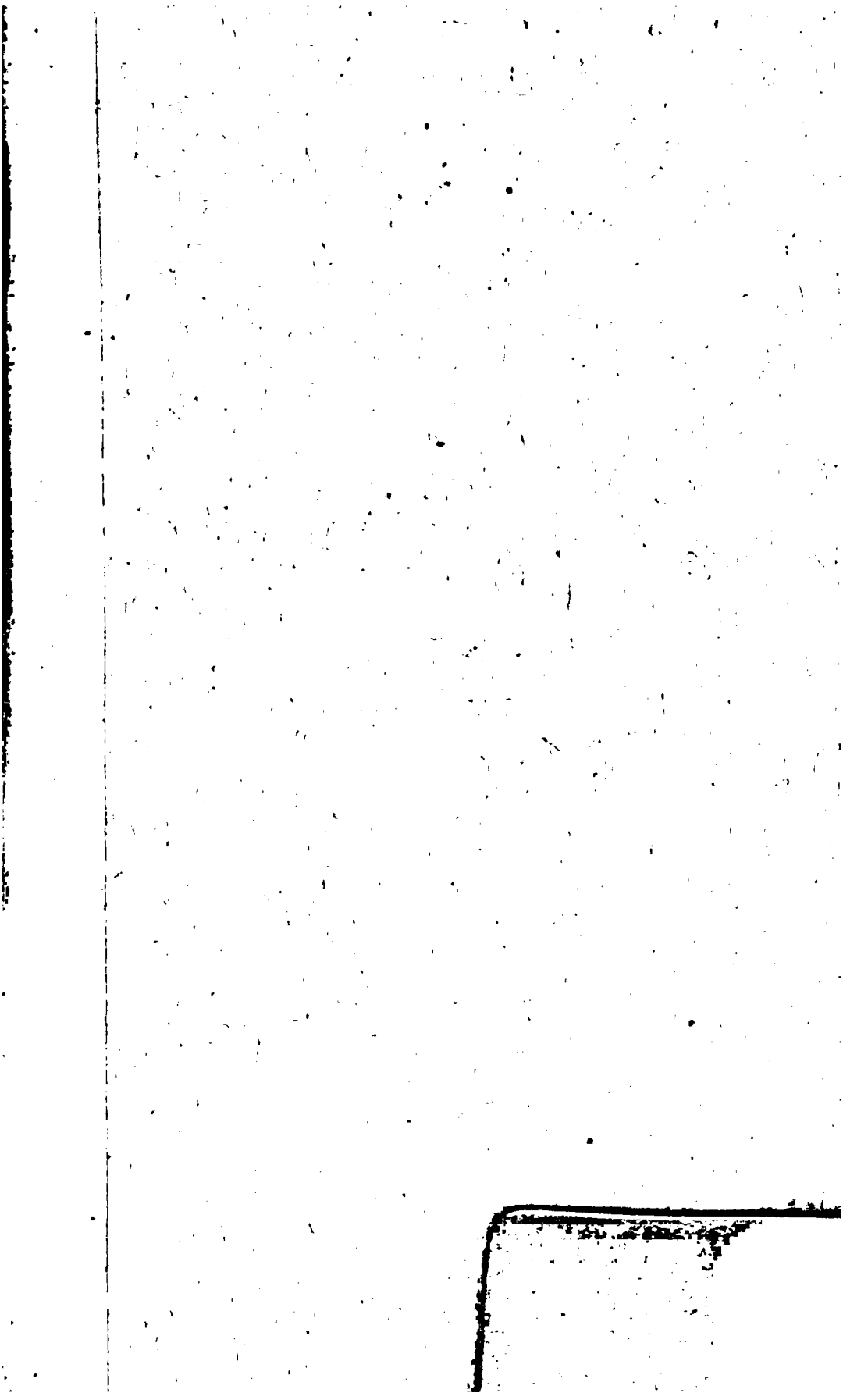
Mortels, juſqu'à préſent nul n'a demandé rien
Que je lui puiſſe accorder pour ſon bien.
Je vois bien que chacun s'empreſſe
De requérir, avec grand ſoin,
Les plaiſirs, le bon vin, les honneurs, la richeſſe ;
Mais nul n'a ſouhaité la vertu, la ſageſſe,
Et c'eſt dont vous avez tous le plus de beſoin.
Ne formez donc plus tant de ſouhaits inutiles,
Les Dieux vous trahiroient, s'ils étoient trop faciles.
Sans redouter le ſort, mettez tout à ſa main ;
Riez, chantez, danſez, livrez-vous à la joie ;
Profitez chaque jour des biens qu'il vous envoie ;
Laiſſez à Jupiter le ſoin du lendemain.

Les Suivans de Mercure forment une contredanſe qui finit la Comédie.

Fin du Tome troiſieme.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce troiſieme Volume.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL.
LA CRITIQUE DU LÉGATAIRE.
LES FOLIES AMOUREUSES.
LE MARIAGE DE LA FOLIE.
LES SOUHAITS.

N YORK PUBLIC
FERENCE DEPARTM

is under no circumstan
ken from the Building